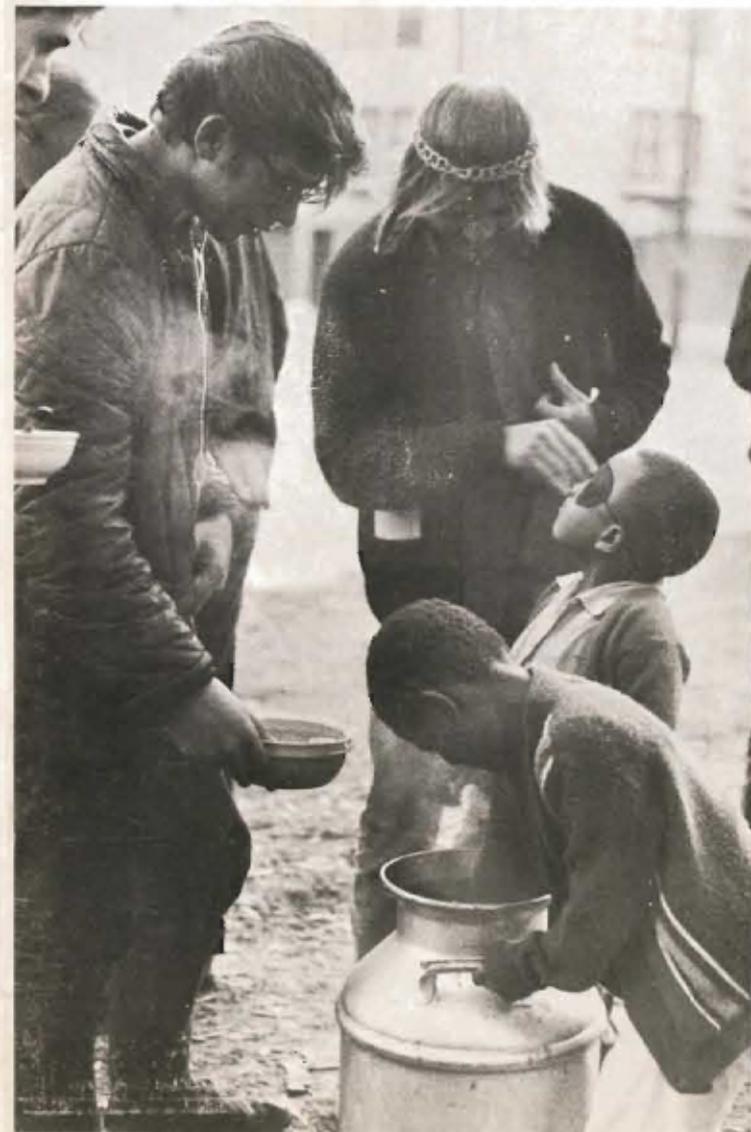


droit & liberté

Revue mensuelle du Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix

JANVIER 1968 — N° 269 — PRIX : 2 FRANCS

LA PRESSE ET LES JUIFS



LES MINORITES AUX ETATS-UNIS

UN MARTINIQUAIS EN COLERE



Indispensable à tous ceux qui s'intéressent à l'Afrique

Pour la première fois une publication entreprend de faire le point sur l'ensemble du continent. Quarante journalistes spécialisés étudient depuis le début de l'année la situation politique, économique, sociale et culturelle de chaque pays. Documenté et sérieux, vivant et facile à lire, AFRIQUE 67-68 répond à toutes les questions que vous pouvez vous poser. C'est un outil d'information incomparable.

Date de parution : Décembre 1967.

Deux éditions séparées, l'une en Français, l'autre en Anglais : 400 pages, 500 planches en couleurs, format 22 x 28.

Bon à retourner à Jeune Afrique, 51, avenue des Ternes - PARIS-17^e.

Veillez m'abonner à prix réduit à Jeune Afrique (25 semaines à 25 F).

Veillez m'envoyer Afrique 67-68 au prix de prépublication.

10 F pour l'édition française.

25 F pour l'édition anglaise :

NOM :

ADRESSE :

(Jeune Afrique C.C.P. Paris 166 75 51)

Enfin en France !



LA FAMEUSE BIÈRE
DE ZYWIEC
IMPORTATION DIRECTE
DE POLOGNE

distribuée par

ROBERT DALAKUPEIAN

Importateur exclusif pour la France de la

WODKA WYBOROWA

(Varsovie)

12 à 25, avenue du Petit Château

PARIS BERCY - Tél. : 343 19-38



A l'occasion du nouvel an

droit & Liberté

vous offre un cadeau
pour vos amis

Pour tout abonnement d'un an
nous enverrons "Droit et Liberté"
pendant 6 mois
à l'ami dont vous nous donnerez l'adresse

Dans chaque numéro :

● L'ACTUALITE DU MOIS.

Paru en 1967 : des reportages et des études sur le néo-nazisme en Allemagne, le racisme en France et dans le monde, la lutte des noirs américains, l'apartheid en Afrique du Sud, etc.

● UN DOSSIER COMPLET.

En 1967 : les travailleurs immigrés, les Gitans, l'affaire Dreyfus par ceux qui l'ont vécue, le racisme dans les bandes dessinées, la guerre au Vietnam, les préjugés raciaux face à la science, le Moyen-Orient de A à Z, etc.

● LA VIE CULTURELLE.

Des études, des interviews, des critiques. En 1967 : Picasso, Henri Cartier-Bresson, Claire Etcherelli, Aimé Césaire, Jean-Marie Serreau, Kateb Yacine, Christian de Chalonge, Michel Simon, Claude Berri, Charles Denner, Georges Pillement, etc.

● DES TEXTES LITTÉRAIRES.

En 1967 : Arthur Adamov, Albert Bensoussan, Miguel Angel Asturias, Oliven Sten, Liliane Atlan, Josué de Castro, Gabriel Cousin, etc.

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez trouver ci-joint le montant d'un abonnement à **Droit et Liberté**

M. Adresse 20 F

Veillez en outre faire parvenir **Droit et Liberté** pendant 6 mois à :

M. Adresse

LES EDITIONS DU PAVILLON

Directeur-Gérant : Roger Maria
5, rue Rollin, Paris-5 — Tél. : 326-84-29

Jacques Finer : LES BRUMES DE L'ETE

Nouvelles traduites du yiddish - Préface de Pierre Paraf

15 F

Joel Weiss : A L'ECOLE DE L'AMITIE

Préface de Sylvia Monfort

8 F

JEUNESSE DIFFICILE OU SOCIETE FAUTIVE ?

Un colloque suivi d'un débat - Introduction du professeur René Zazzo

16 F

LA TRAGEDIE VIENAMIENNE VUE PAR LES QUAKERS AMERICAINS

Propositions pour la paix - Préface d'Alfred Kastler, prix Nobel 1966

12 F

Diffusion pour les libraires : Odéon-Diffusion, 24, rue Racine, Paris-6^e



ROBES

JERSEY

JUNIOR

dans ce numéro

LA PRESSE ET LES JUIFS

Pourquoi le « problème juif » se vend-il si bien dans les kiosques ces temps-ci ? 6-10

RACE, PEUPLE, ETHNIE, NATION.

Germaine Tillion, sociologue au C.N.R.S., précise quelques notions que l'on emploie souvent à tort et à travers 8-9

A PROPOS D'UNE GREFFE DU CŒUR

Elisabeth Mathiot, secrétaire du Comité de liaison contre l'apartheid, manifeste ses craintes 14-15

Le dossier du mois :

LES MINORITES AUX ETATS-UNIS

Les rapports complexes et ambigus que peuvent avoir entre elles des communautés « en marge » 19-26

LE MONDE AU CŒUR

La générosité du sculpteur Ossip Zadkine 27

UN MARTINICAIS EN COLERE

L'Antillais Gilbert Gratiant parle de l'Antillais Salvat Etchart 28-29

NOTRE COUVERTURE
Scène de rue à San Francisco
Photo Ethel - Snark International

droit & liberté

MENSUEL

30, rue des Jeûneurs - Paris (2^e)
Tél. 488-09-57 - C.C.P. - Paris 6070-98

ABONNEMENTS

- Un an : 20 F
- Abonnement de soutien : 40 F
- Etranger : 30 F.

BELGIQUE

MRAX (Mouvement contre le racisme, l'antisémitisme et la xénophobie).

43, avenue de Berchem, Sainte-Agathe - Bruxelles 8 - Tél. 27.56.39.
Abonnements : MRAX, 15, Square Léopold - Bruxelles 2 - C.C.P. 73.64.15

- Un an : 200 FB.
- Soutien : 400 FB.

RÉALITÉS ET ESPOIRS

L'ASSEMBLEE générale de l'O.N.U. a solennellement demandé aux Etats membres, aux organisations privées de faire de 1968 l'Année internationale des Droits de l'Homme.

Le monde — Etats et peuples — célébrera cette année le 20^e anniversaire de la Déclaration universelle des Droits de l'Homme.

Mais le peuple du Vietnam connaît sa troisième décennie de guerre, des prisons de Lisbonne et d'Athènes s'élèvent les cris des torturés, en Afrique du Sud, en Rhodésie, la ségrégation raciale est plus féroce qu'elle ne l'avait jamais été, des guerres coloniales se poursuivent en Angola, au Mozambique, en Guinée « portugaise », au Proche-Orient de nouvelles populations sont chassées par la guerre, ici et là les Droits de l'Homme les plus élémentaires sont bafoués.

La Déclaration universelle indique pourtant que « tous les êtres humains naissent libres et égaux », que « chacun peut se prévaloir de tous les droits et de toutes les libertés » qui y sont proclamés, que « tout individu a droit à la vie, à la liberté et à la sûreté de sa personne », que « nul ne sera tenu en esclavage ni en servitude », « ne sera soumis à la torture, ni à des peines ou traitements cruels, inhumains ou dégradants », « ne peut être arbitrairement arrêté, détenu ou exilé », que « toute personne a droit à la liberté de pensée, de conscience et de religion ». Le dernier article précise qu'« aucune disposition de la Déclaration ne peut être interprétée comme impliquant pour un Etat, un groupement ou un individu, un droit quelconque de se livrer à une activité ou d'accomplir un acte visant à la destruction des droits et libertés qui y sont énoncés ».

L nous faut être conscients de ce qu'une longue lutte est nécessaire pour que les dispositions de la Déclaration deviennent réalités. Cette Déclaration ne vaut en effet que par ce qu'en feront tous ceux qui luttent, à quelque poste qu'ils soient placés, pour que le monde connaisse la justice et la paix.

L'un des premiers objectifs à atteindre est l'élimination de toute discrimination raciale, où qu'elle se manifeste. Là, le M.R.A.P. a un rôle d'information et de mobilisation particulièrement important à jouer.

Le 21 mars prochain sera célébré la Journée internationale pour l'élimination de la discrimination raciale.

Il nous faut préparer activement cette Journée : la lutte contre le racisme est partie de la lutte pour les Droits de l'Homme.

Dans ce pays, les slogans racistes fleurissent sur les murs et à la « une » de certaines publications, des hommes, chassés de chez eux par la misère, logent souvent dans des bidonvilles ou entassés dans des chambres d'hôtel, ont un salaire moins élevé que leurs camarades français.

Le respect de la personne humaine, le toit et le pain sont des droits indissociables et que nous entendons voir respecter.

DROIT ET LIBERTE.



A gauche, une émeute antisémite à Francfort en 1819. A droite, deux soldats juifs de la Garde révolutionnaire polonaise en 1830. Dans toute l'histoire moderne s'opposent les deux tendances, souvent contemporaines, à l'émancipation et à l'intégration d'une part, à la ségrégation, voire à l'extermination d'autre part.



LA PRESSE ET LES JUIFS

DANS la seconde semaine de décembre, le mot **juif** est à nouveau apparu en caractères énormes à la première page des hebdomadaires. Deux d'entre eux, pourtant de tendances opposées, présentaient — dans un esprit différent, bien sûr — le même titre : « **De Gaulle et les juifs** », sur un fond d'étoile à six branches. Non content de l'actualité, un mensuel promettait, après « **Pétain et les juifs** », des révélations sur « **Laval et les juifs** »... S'il y a un « envahissement » juif — pour parler comme **Le Charivari** et **Rivarol** — c'est donc à la devanture des kiosques et des librairies qu'il se manifeste, et on doit bien constater qu'il n'est pas le fait des juifs eux-mêmes.

Ce phénomène n'est pas nouveau. Dans l'immédiat il s'explique par les déclarations du Président de la République à sa récente conférence de presse sur « **les juifs (...)** qui étaient

restés ce qu'ils avaient été de tout temps, c'est-à-dire un peuple d'élite, sûr de lui-même et dominateur ». Mais c'est évidemment depuis les événements de mai-juin au Moyen-Orient que « les juifs » et Israël occupent la « une » des journaux.

Le titre de couverture (reproduit sur affichettes) étant, pour un périodique, le moyen d'attirer les acheteurs, on peut affirmer qu'en ce moment « le juif » se vend bien. Les administrateurs des hebdomadaires reconnaissent volontiers qu'employé judicieusement, le mot « juif » — tout comme « la pilule » — permet d'augmenter le tirage. Sans doute éveille-t-il des motivations fort diverses : les juifs veulent savoir ce qu'on dit d'eux ; les antisémites sont en quête d'arguments éventuels à l'appui de leurs thèses ; la masse des gens, préoccupés par le conflit israélo-arabe, cherchent à le mieux comprendre ; beau-

coup souhaitent également s'informer sur les persécutions anti-juives de la période nazie et se solidarisent avec les victimes d'hier, encore menacées aujourd'hui : tout cela se traduit, sur les bordereaux des messageries de presse, en courbes ascendantes de diffusion et de recettes.

« Un corps étranger »

L'insistante « mise en vedette » des « juifs », même lorsqu'elle n'est pas malveillante, tend à faire apparaître ceux-ci comme formant dans chaque pays une entité à part, homogène, aux réactions et aux intérêts particuliers, ce qui rendrait leur comportement politique différent de celui des autres citoyens. Les commentateurs les mieux intentionnés, dans la mesure où ils considèrent « les juifs » comme un tout, ne peuvent éviter qu'il en soit ainsi. Dès lors, la voie est ouverte aux interprétations raciales et racistes. L'isolement des « juifs », en tant que groupe, l'attribution à ce groupe d'un rôle décisif dans la vie nationale et internationale, est la première étape indispensable pour diriger contre eux une propagande hostile : l'antisémitisme ne peut donc que profiter de cette tendance. On s'en aperçoit clairement depuis quelque temps. « Les juifs » étant désignés, en tant que tels, à l'attention de l'opinion, Xavier Vallat (1) et ses semblables en viennent allègrement à les désigner comme un **corps étranger**, inassimilable, et à réclamer contre eux un **statut spécial** comme au temps de l'occupation.

La masse d'articles, commentaires et études consacrés aux juifs depuis quelques mois révèle (et entretient), il faut bien le dire, des confusions particulièrement préjudiciables à une saine et lucide compréhension des problèmes en cause. Juif, israélite, israélien, nation, peuple, Etat, religion : on jongle avec ces notions qui tantôt se heurtent, tantôt se chevauchent ou se complètent. Et ce ne sont certes pas les propos du général de Gaulle qui apporteront la clarté...

Un peu d'histoire

Pour y voir plus clair, peut-être faut-il tout d'abord se reporter à quelques faits d'histoire.

Sans remonter à l'Antiquité, ni même au Moyen-Age, la Révolution française nous apporte un utile point de repère. L'acte d'émancipation voté par la Constituante en 1791 abat les murs des ghettos, confère aux juifs la citoyenneté, ouvre à ces parias la voie à l'intégration dans la vie nationale. L'un de leurs plus ardents amis, l'abbé Grégoire, affirme : « **Il faut tout refuser aux juifs comme nation (2) et tout accorder aux juifs comme individus. Il faut qu'ils soient individuellement citoyens... Il répugne qu'il y ait une nation dans la nation.** »

Conception logique, simple et humaine : les juifs devenaient, pour la première fois en Europe, des citoyens à part entière, des Français de confession israélite, comme il y a des Français catholiques ou protestants. Cette conception, qui continue de prévaloir chez nous, jusqu'à nouvel ordre, a inspiré, depuis, tous les pays démocratiques. Si elle avait pu s'imposer normalement et totalement, sans doute ne se poserait-il plus de « problème juif ». Mais de graves événements sont venus, en près de deux siècles, entraver sa mise en œuvre et, par conséquent, compliquer sensiblement la situation.

Après l'émancipation, l'antisémitisme s'est déchaîné sous de nouvelles formes. Il y a eu, en France, l'affaire Dreyfus ; sous l'occupation, les juifs de notre pays ont été traités en « ennemis », persécutés et déportés. Dans l'ancien empire russe, il y a eu les pogromes sanglants perpétrés par les tsaristes jusqu'à la révolution d'octobre 1917. Et, surtout, il y a eu la monstrueuse entreprise hitlérienne de génocide, les chambres à gaz, les fours crématoires, les six millions de massacrés.

Des réactions diverses

On comprendra sans peine que les violences et les haines dirigées contre les juifs aient provoqué parmi eux des réactions diverses, variables selon les pays où ils vivaient, leurs milieux sociaux, les idées philosophiques qu'ils professaient.

Sur le plan politique, deux grands courants se sont affirmés : l'intégra-

tion (appelée quelquefois « assimilation » d'une façon un peu péjorative) et le nationalisme. Les uns, fidèles à la tradition issue de la Révolution française ont lutté dans leur propre pays, pour le respect total de leurs droits de citoyens, contre les tendances à l'isolement qui se manifestaient à l'intérieur comme à l'extérieur de la communauté. D'autres, considérant l'antisémitisme comme un mal inévitable, se replièrent sur eux-mêmes et appuyèrent le sionisme, qui donnait un sens concret à la vieille idée religieuse d'un « peuple juif », et appelait à l'installation de ce peuple sur un territoire qui lui servirait de refuge et lui assurerait la dignité (3).

L'intégration, avec les droits et les devoirs qu'elle comporte, suppose que les juifs, sans distinctions, comme tous les citoyens, se répartissent entre les différentes couches sociales, les diverses formations politiques, etc. C'est ce qui s'est produit, en France comme ailleurs. La disparition de l'antisémitisme étant la condition **sine qua non** d'une intégration pleine et entière, nombre de juifs ont été amenés, par l'analyse et l'expérience, à se placer plutôt du côté des forces de gauche qui, se réclamant de l'égalité et du progrès, luttent contre toutes les discriminations, qu'elles soient religieuses, ethniques ou sociales. En revanche, les conditions économiques font que certains juifs appartenant aux classes possédantes placent la défense de leurs intérêts avant la lutte contre l'antisémitisme. A cela s'ajoute le fait que, sur le plan religieux, les milieux de tradition juive suivent la même évolution que les autres confessions : en deux siècles, la proportion des athées s'est accrue considérablement. C'est dire que l'intégration n'entraîne pas, bien au contraire, un monolithisme idéologique des juifs... ou de leurs descendants.

Une gamme infinie

Les choses ne sont pas simples non plus en ce qui concerne le sionisme. C'est sous la pression des pogromes tsaristes et de l'affaire Dreyfus que son fondateur, Théodore Hertzl, conçut l'idée d'un foyer national juif, dont le siège ne fut pas toujours fixé en Palestine. La création de l'Etat d'Israël, au lendemain de la guerre, fut la conséquence directe des crimes hitlériens : le drame des rescapés sans refuge, sans avenir, l'émotion de l'opinion internationale, firent que les grandes puissances appuyèrent unanimement, à l'O.N.U., cette décision aux conséquences multiples et pas toujours prévues. Dès lors, le mouvement sioniste prenait une signification nouvelle. Il ne s'agissait plus seulement du sauvetage des persécutés ou de mysticisme religieux, mais de la politique d'un Etat. Son gouvernement, comme tout autre, prend des options sur le plan intérieur et extérieur ; d'autres options sont concevables et possibles ; il existe, en Israël, des par-

tis, dont la diversification se reflète d'ailleurs au sein du mouvement sioniste. D'autre part, le soutien d'Israël, qu'il soit sentimental ou politique, ne passe plus forcément désormais par les organisations sionistes et ne se limite pas aux juifs.

Au stade actuel d'une longue et complexe évolution historique, dans le cadre des données politiques et économiques de notre société, les attitudes des juifs vis-à-vis d'Israël, des grands problèmes contemporains et vis-à-vis d'eux-mêmes, présentent donc en France une gamme infinie de nuances et de variations.

Et les Québécois ?

Les déclarations du général de Gaulle contenaient à la fois des appréciations sur « le peuple juif » et sur la situation au Moyen-Orient : celle-ci s'expliquant, d'après lui, du moins en ce qui concerne la politique israélienne, par les caractères qu'il attribue au « peuple juif ».

« **Les Québécois sont français, mais je ne le suis pas**, écrit ironiquement M. Jean Bloch-Michel. **Les Québécois appartiennent à la communauté de sang qui constitue le peuple français à travers le monde, mais trois cents ans de présence à l'intérieur de ses frontières et l'identité de mon histoire avec celle de ce pays ne m'empêchent pas d'appartenir à un autre « peuple », celui-là « dominateur » comme on le sait.** » (4).

« **Il nous est douloureux de constater, déclarent quatorze professeurs d'Université, que le président libérateur, auquel tant des nôtres ont apporté, dans les plus durs moments, leur dévouement total, risque de ranimer et d'accroître, sur la base d'une affirmation fautive et tendancieuse, les préjugés séculaires dont nous avons encore à date récente si affreusement souffert.** » (5).

La déclaration solennelle du grand-rabbin de France, M. Jacob Kaplan, diffère quelque peu, dans son esprit, des précédentes. Elle est de celles qui ne mettent pas en doute la notion de peuple juif, mais stigmatisent les épi- thètes utilisées pour le qualifier : « **En imputant au peuple juif des prédispositions séculaires à la domination pour étayer sa dénonciation d'Israël comme l'agresseur, le général de Gaulle ne prend-il pas le risque d'ouvrir dangereusement la voie et de donner la plus haute des cautions à des campagnes de discriminations ?** » D'autre part, le grand-rabbin Kaplan affirme la solidarité du judaïsme français avec Israël, qu'il « **soutient dans ses efforts pour une paix juste et durable** ».

De son côté, le président du Conseil israélien, M. Levy Eshkol, avait proclamé : « **Le peuple juif n'est pas un peuple dominateur. Pendant des siècles, il a été l'objet de la domination et même de l'oppression des autres nations. Ici, sur cette terre, il a enfin**

→
trouvé le contrôle de son amère destinée et la possibilité d'un travail créateur sur sa propre terre. »

On remarquera que, tout en prenant le contrepied des affirmations du général de Gaulle, cette déclaration tend, comme lui, à identifier l'Etat d'Israël et le « peuple juif ».

L'organe sioniste, *La Terre Retrouvée* (7), va jusqu'à approuver le premier aspect de la déclaration du président de la République, en condamnant évidemment le second : « Certes, les juifs sont sûrs d'eux-mêmes. Ils ont acquis cette assurance en survivant à deux millénaires de périls. Certes, les autres ont vu dans les juifs un peuple d'élite, vu le nombre de leurs prix Nobel, le pourcentage de leurs engagés volontaires, de leurs morts pour la patrie, de leurs médaillés (...) Certes, les juifs ont dominé dans plusieurs branches du savoir, du mécénat, de l'économie (...) Mais en les appelant dominateurs dans le contexte présent et dans le cas du conflit israélo-arabe, on commet un non-sens ».

Pour traduire son double attachement à la France et à Israël, le professeur André Neher, président de la section française du Congrès juif mondial, trouve des accents dramatiques : « Ceux qui oseraient aujourd'hui nous dire qu'il nous faut choisir entre Israël et la France, ceux-là prennent à leur compte les diaboliques impasses dans lesquelles les nazis enfermaient les victimes juives lorsque, dans les camps de travail, ils leur laissaient le « choix » entre leur mère et leur épouse (...) Nous ne choisirons pas entre l'Etat d'Israël et nous-mêmes, car le lien établi par le général de Gaulle entre l'histoire du peuple juif et la création de l'Etat d'Israël n'a rien de maléfique. Tout au contraire, nous l'acceptons comme l'une des résultantes les plus nobles de la vocation spirituelle millénaire du judaïsme dans le monde » (6).

Une position paradoxale

C'est un point de vue diamétralement opposé qu'exprime le professeur Pierre Vidal-Naquet (8) qui s'emploie à distinguer soigneusement des notions souvent confondues : « Il est naturel, écrit-il, que les juifs de n'importe quel pays éprouvent un sentiment de solidarité avec une population juive, où qu'elle se trouve, qui est menacée en tant que telle... Mais « la solidarité avec une population ne doit en aucun cas se confondre avec la solidarité avec un Etat qui utilise les moyens propres à tous les Etats, et dont la politique doit être soumise au libre jugement de la critique (...) Je ne crois pas qu'on puisse affirmer sérieusement (et quel que soit le jugement qu'on porte par ailleurs sur la politique des Etats arabes) que l'Etat d'Israël fasse actuellement des efforts pour une paix durable » (...) M. Vidal-Naquet ajoute : « Une dé-

claration comme celle du grand rabbin de France et, d'une façon générale, celles de nombre de personnages, en particulier les membres d'une célèbre famille de financiers, qui prétendent engager le judaïsme français, pose un sérieux problème. Il est grand temps que réagissent ceux des juifs qui tout en se déclarant tels, ne se sentent représentés ni par les « autorités » religieuses (lesquelles ne sont d'ailleurs compétentes que dans le seul domaine de la Loi), ni par les organisations sionistes, ni par les dirigeants bourgeois du judaïsme français. »

Le problème abordé ici, est celui, assez paradoxal (mais apparemment inévitable) d'un très grand nombre de citoyens français qu'on appelle « juifs » en raison de leur origine, et parce qu'ils ont été toujours désignés comme tels : ils n'ont nullement l'intention de se renier, et pourtant, ils ne sont pas de religion juive, rien ne les rattache aux autres juifs, si ce n'est

PEUPLE, RACE, ETHNIE, NATION

par

Germaine

Tillion

Directeur d'études
à l'Ecole Pratique
des Hautes Etudes

On utilise à tort et à travers les termes de « race », de « peuple », de « nation », mais chacun de ces mots est un tiroir, dans lequel on peut faire entrer n'importe quoi. Pour les définir, il faut commencer par les aborder à travers quelques notions claires ; la première est celle de l'Etat.

Il est assez facile de définir un Etat car il a toujours des frontières, autrefois plus ou moins précises, mais actuellement toujours identifiées ; il possède aussi un gouvernement, une police, une armée, des lois. Le tout encadre des hommes, qui à leur tour se définissent administrativement par un certain passeport et une nationalité légale.

Peut-on dire alors que ces hommes constituent un peuple ? Pas nécessairement car, lorsqu'on emploie le mot peuple, on sous-entend l'existence d'une « personnalité nationale », or plusieurs personnalités nationales peuvent coexister à l'intérieur d'un seul Etat. L'empire austro-hongrois jadis, et aujourd'hui encore la Yougoslavie, le Canada, l'U.R.S.S., la Nigeria, et beaucoup d'autres, se présentent aux étrangers avec une seule nationalité légale englobant plusieurs « personnalités nationales ».

LA VOLONTE DE VIVE ENSEMBLE

Qu'est-ce alors qu'une personnalité nationale ? Nous voilà plus embarrassés... Une langue maternelle distincte ? Dans ce cas, il y a plusieurs « personnalités nationales » en Angleterre, en France, en Espagne, en Allemagne orientale, en Suisse, en Algérie, au Maroc et, d'une façon générale, dans la plupart des Etats du monde.

N'oublions pas, en effet, que l'ensemble de la population française n'a appris le français que récemment, grâce à l'école primaire rendue gratuite et obligatoire par la Troisième République, il y a moins de cent ans. Auparavant, on parlait presque uniquement le basque dans la province de ce nom, tandis qu'en Provence et en Auvergne les langues usuelles étaient romanes et qu'en Alsace un dialecte germanique, en Bretagne un dialecte celtique, servaient à tous les échanges. Ces langues survivent aujourd'hui, mais on les appelle des patois.

Même situation hybride en Angleterre, en Espagne, au

l'antisémitisme qui les vise également. Ne se considérant pas comme partie intégrante du « judaïsme », ils n'éprouvent pas le besoin d'adhérer à des organisations juives, et ils ne prennent pas position en tant que « juifs » sur les problèmes contemporains. L'opinion, cependant, les englobe dans « les juifs » et il faut bien dire que la plupart des organisations juives tendent à les comprendre dans une communauté que chacune d'elle pourtant ne représente que très partiellement.

Qu'est-ce qu'un juif ?

Un débat semblable a eu lieu en juillet, après l'expédition aux « juifs » d'une lettre de M. Edmond de Rothschild, ou l'on pouvait lire notamment : « La victoire militaire (d'Israël) a été une victoire du peuple juif isolé dans un monde hostile ou indifférent (...) Cette victoire doit être consolidée. Elle

Maroc, — et je ne cite ici que des « vieux pays », unifiés et conscients d'eux-mêmes dès la fin du Moyen Age.

En fait, on ne peut pas définir « une personnalité nationale » à l'aide d'un seul critère, et il faut recourir à un ensemble de caractères ou même d'aspects, pour parvenir à l'encore. Le premier de tous est, me semble-t-il, la volonté de vivre ensemble.

Cette volonté de vivre ensemble résulte le plus souvent (mais pas toujours) d'une longue histoire commune, au cours de laquelle on a partagé des épreuves et des espérances, où l'on s'est aussi assez longuement disputé et battu, mais finalement supporté. Pendant ce temps on mettait au point des institutions, on inventait et on colportait des poèmes, des chansons et des recettes de cuisine, on fabriquait en un mot des habitudes, et presque toujours (mais pas toujours*) on adoptait une langue dite nationale. Pour les très vieilles nations, — telles que la France, l'Espagne, l'Angleterre — c'est ce long passé plein de bagarres, de mariages et de deuils, ce sont ces habitudes partagées, qui constituent le mortier avec lequel on fait tenir le bâtiment.

DES GUERRES DE RELIGION

Les jeunes peuples, par contre, sont contraints de trouver autre chose pour s'unir, et l'expérience prouve — expériences récentes et même contemporaines — que ce sera plus souvent la religion que la langue ou la « race » qui servira de liant.

Il y a une vingtaine d'années, l'Inde obtient son indépendance. Presque aussitôt, après un atroce massacre accompli au nom de la religion, elle se scinde en deux Etats dont l'un groupe en majorité des brahmanistes, (il garde le vieux nom traditionnel), tandis que l'autre, où vivent la plupart des musulmans, prend celui de Pakistan. La Yougoslavie, quelques années plus tôt, a été décimée elle aussi, par un épouvantable massacre, lui aussi confessionnel : il a opposé les Serbes orthodoxes et les catholiques croates, et les seconds ont exterminé un million des premiers. Par miracle, l'Etat yougoslave survécut à ce désastre et sauve jusqu'à ce jour son unité.

ne pourra l'être que par le seul peuple juif, c'est-à-dire par chacun de nous (...) Chaque juif doit apporter sa contribution (...) Il est dit dans la Loi juive que chacun doit donner au moins 10 % de ses revenus. »

A quoi Mlle Jacqueline Hadamard, membre du comité central de la Ligue des Droits de l'Homme, répondait : « Non, je n'appartiens pas au « peuple » juif. Comme la plupart des juifs français, j'appartiens au peuple français, qui a donné au monde la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, la liberté aux esclaves, le statut de citoyen aux juifs en 1791 et le J'accuse de Zola. C'est là ma dignité... Non je ne « dois » aucun « impôt » comme prix de ma solidarité. Celle-ci va aux opprimés, aux persécutés, aux victimes israéliennes et aux innombrables victimes arabes, comme elle va aux victimes vietnamiennes, aux Noirs qui sont victimes du racisme en Afrique du Sud et aux Etats-

Unis, et en général à toutes les victimes du racisme... » (9).

M. Georges Friedmann, professeur à la Sorbonne, précisait ainsi sa position (10) : « Le « peuple juif » est aujourd'hui une notion théologique parmi les croyants juifs, politique chez les dirigeants d'Israël et du sionisme, passionné chez les antisémites endurcis... M. de Rothschild est certes entièrement libre d'avoir du « peuple juif » la notion qui correspond à ses options : mais il ne l'est pas d'imposer cette notion à « chacun de nous ».

Les faits et les mots

Notons aussi une lettre de M. Pierre Abraham (10), directeur de la revue *Europe* : « J'ai eu l'occasion d'écrire publiquement mon admiration pour le peuple de pionniers juifs qui ont courageusement édifié sur un territoire stérile, sous un climat hostile des cultures productives. Tout aussi

La France a heureusement dépassé ses guerres de religion, mais nous ne pouvons pas en tirer de conclusion bien évidentes, car ce qu'on nomme le « fanatisme » n'est pas la cause unique des conflits que nous venons d'énumérer, et il semble bien que le mélange de deux religions, ou de deux « races », ou deux « ethnies », ou deux « personnalités nationales », puisse se faire sans grand dégât — du moins à certains dosages très inégaux — mais que le mélange moitié-moitié (ou voisin du 50 %) soit littéralement explosif. Peu importerait, en somme, les éléments qu'on mélange, tout ce qui compterait ce serait la façon de les mélanger.

L'ABSURDITE DE L'ARYANISME

Voyons maintenant les notions confuses par excellence : ethnies, races, etc.

Tout le début du XIX^e siècle a pratiquement confondu les notions de « race » et de « langue » : on a parlé d'une « race » germanique, d'une « race » celtique, d'une « race » berbère, d'une « race » arabe, des « races latines ». Or les Germains, les Celtes, les Berbères, les Arabes, les Latins ont envahi successivement d'immenses territoires, tous déjà occupés par d'autres populations avec lesquelles ils se sont mélangés ; quant à celles-ci, elles étaient mélangées aussi, bien avant cette rencontre, mais le fait est qu'elles adoptèrent la langue des nouveaux-venus — ce qui est un grand élément d'unification : il n'existe, actuellement, que des peuples qui parlent des dialectes dérivés du celtique, du germanique, du berbère, de l'arabe...

C'est ainsi que lorsque Hitler (autodidacte dont les connaissances retardaient sur la science de son temps) fit de la théorie de l'aryanisme un dogme politique, la plupart des savants allemands pensaient, avec des arguments sérieux, que les Germains (et par conséquent les Allemands, n'étaient pas des Aryens, mais des aryanisés. Ce fut néanmoins au nom de la « race aryenne », donc d'une double absurdité périmée, que Hitler mena à son terme, en plein vingtième siècle, le plus monstrueux massacre de l'histoire.

* C'est le cas de la Suisse et du Canada.

publiquement, j'ai exprimé depuis vingt ans, mes doutes sur la politique suivie par le gouvernement que ce peuple s'est imprudemment donné. »

De telles prises de position n'ont pas seulement pour effet de souligner la diversité des attitudes parmi les juifs : elles contribuent à préciser des notions et des mots dont l'usage intempestif travestit souvent les pensées et les sentiments très réels qu'ils s'efforcent de traduire. Ce n'est pas mettre en cause ces idées et ces sentiments que de se reporter au dictionnaire et de constater combien l'expression de « peuple juif », ainsi que le souligne le professeur G. Friedmann, peut contenir de significations différentes. Comment ne pas s'étonner aussi (en dehors de toute considération sur les sentiments qui s'y expriment) de l'usage du mot *peuple* avec deux sens évidemment différents dans cette phrase de M. Heymann, écrivant au général de Gaulle : « Je

DES NOTIONS DISTINCTES

Le Mouvement contre le Racisme, l'Antisémitisme et pour la Paix (M.R.A.P.) a rendu public, le 4 décembre, ce communiqué :

A PRES la conférence de presse du Président de la République et les commentaires qu'elle a suscités, le M.R.A.P., qui unit des hommes et des femmes de toutes appartenances politiques, confessionnelles et ethniques, estime devoir rappeler les positions suivantes :

1 - Par-delà les divergences au sujet des conditions lointaines ou immédiates qui ont conduit au récent conflit du Moyen-Orient, tous les efforts doivent être aujourd'hui tentés et soutenus en vue d'une solution pacifique, juste et durable, dans un esprit de compréhension humaine et compte tenu de tous les aspects d'une situation complexe. Une telle solution, dans laquelle l'O.N.U. et les grandes puissances ont un rôle essentiel à jouer, doit garantir l'existence, l'intégrité territoriale et la totale sécurité tant de l'Etat d'Israël que de ses voisins, prendre en considération la communauté nationale arabe palestinienne, assurer les droits des réfugiés et des minorités de part et d'autre, établir la liberté de navigation. Pour y parvenir, il importe que chacun des adversaires s'impose de comprendre les aspirations légitimes de l'autre ; il importe aussi que tous les hommes de bonne volonté contribuent à l'apaisement des passions et des tensions, à la recherche du dialogue.

2 - Alors qu'une clarification de toutes les données du problème apparaît des plus nécessaires, on ne peut que déplorer, d'où qu'elles viennent, les tendances à confondre des notions aussi distinctes que les juifs, le peuple israélien et la politique de l'Etat d'Israël. Les juifs, parties intégrantes de leurs patries respectives, ne constituent pas un peuple unique : tout comme l'ensemble de leurs concitoyens, ils peuvent avoir et ont des opinions politiques variées, y compris sur le conflit du Moyen-Orient. D'autre part, en Israël, comme dans tous les pays, la politique gouvernementale peut être sujette à variations, selon l'évolution des événements et de l'opinion publique.

3 - Les généralisations abusives et les jugements définitifs — qu'ils soient flatteurs ou insultants — portés sur un groupe humain, sont toujours éminemment contestables. On ne saurait s'en prévaloir pour expliquer la politique d'un Etat. De telles appréciations dépourvues de nuances risquent bien souvent d'offrir des prétextes aux nostalgiques des discriminations et à leur dangereux comportement.

Ces dernières remarques valent tout autant pour les juifs que pour les Arabes et pour toute autre communauté, qu'elle soit religieuse, ethnique ou nationale.

→ **souffre et j'ai honte parce que vous calomniez mon peuple, le peuple juif, auquel je suis fier d'appartenir au même titre qu'au peuple français » ?**

De même, la « solidarité avec Israël » est une formule dont l'ambiguïté se révèle mieux si on l'applique à d'autres pays. Peut-on, par exemple, être « solidaire avec la Grèce » ? Il est nécessaire de préciser si cette solidarité va aux antifascistes ou aux colonels. Etre solidaire avec les forces américaines au Vietnam (comme Tixier-Vignancour), ce n'est pas la même chose qu'être solidaire avec les Américains luttant contre la guerre : s'affirmer « solidaire avec les Etats-Unis » n'indiquerait pas ce choix.

Mais, objectera-t-on, ce qui est en cause en Israël, c'est l'existence même d'un Etat. Certes. Pourtant, une fois affirmé le caractère irréversible de cette existence, il faut bien examiner les moyens de l'assurer. Or, des partis et des personnalités, en Israël même, se prononcent pour l'annexion définitive des territoires occupés, d'autres dénoncent vigoureusement de tels plans. Il est bien permis de se demander, avec certains Israéliens, si une orientation politique toute différente, depuis dix ou vingt ans, n'aurait pas apporté à ce pays la sécurité et la paix qui lui font encore défaut. En fait, dans l'esprit de beaucoup de Français, juifs ou non, la « solidarité avec Israël » signifie la solidarité avec la politique de son gouvernement actuel (politique d'ailleurs fort discutée au sein même de l'équipe dirigeante) : il serait plus logique de le préciser, ou

de se démarquer de cette politique, selon les convictions de chacun. Critiquer le gouvernement de M. Eschkol n'est pas plus anti-israélien qu'il est anti-français de critiquer le gouvernement du général de Gaulle.

Le premier pas

Dans ce domaine comme dans beaucoup d'autres, la bataille contre l'antisémitisme et le racisme, commence certainement par des questions de vocabulaire, ou plus exactement par la recherche courageuse de la vérité dans tous ses aspects, toutes ses nuances. Expliquer ce que sont réellement « les juifs », dans leur diversité, c'est empêcher qu'ils soient désignés comme un groupe homogène, aux activités plus ou moins mystérieuses et néfastes. Expliquer les problèmes du passé et du présent, non par l'origine et les « caractères » des protagonistes, mais par les données économiques, politiques et sociales, c'est couper court aux obsessions qui conduisent aux haines et aux discriminations racistes. Ne laissons pas dire : « les juifs font ceci », « font cela », car cela entraîne ensuite : « il faut faire ceci ou cela aux juifs ».

Le premier pas de l'antiracisme, c'est de considérer que le comportement de chaque homme est déterminé non par son origine, mais par son degré d'intelligence, par son expérience personnelle dans un contexte donné. C'est reconnaître à chacun le droit de n'être jugé que sur ses paroles et ses actes.

Les circonstances présentes font que les généralisations relatives aux « juifs » (même si elles sont favorables) soient plus fréquentes et plus profondément enracinées encore, semble-t-il, que pour d'autres groupes humains. Sans nier ni sous-estimer les liens réels que l'histoire a tissés, il importe de les préciser, de mieux les situer par rapport aux problèmes politiques, si l'on veut éviter de regrettables erreurs et leurs graves conséquences. C'est la tâche de ceux qui se donnent pour objectif de faire reculer les préjugés et les discriminations entre les hommes de toutes origines.

Louis MOUSCRON.

(1) Ex-commissaire aux Affaires Juives du gouvernement de Vichy, dont la prose paraît régulièrement aujourd'hui dans l'hebdomadaire monarchiste « Aspects de la France », Xavier Vallat écrit (7 décembre) que les déclarations du général de Gaulle sur les juifs et le Moyen-Orient lui ont « apporté les plus hautes satisfactions ».

(2) Le terme de « nation juive », référence à l'Ancien Testament, traduit le fait que, jusque-là, les juifs des pays chrétiens s'étaient vu imposer une législation discriminatoire qui faisait d'eux des groupes à part. Aucun rapport, bien entendu, avec l'idéologie sioniste.

(3) En Russie et en Pologne, des débats sur ces orientations opposaient au sein même du mouvement révolutionnaire, sionistes, bolcheviks et bundistes.

(4) *Le Nouvel Observateur*, 6-12-67.

(5) Texte signé, entre autres, par MM. Raymond Aron, Robert Brunsvig, Claude David, Georges Gougenheim, professeurs à la Sorbonne ; René Cassin, membre de l'Institut ; Charles Eisenmann, Jean-Philippe Lévy, Prosper Weil, professeurs à la Faculté de Droit de Paris ; François Jacob, professeur au Collège de France, prix Nobel.

(6) *Bulletin de nos Communautés* (22-12-67).

(7) 15 décembre 1967.

(8) *Le Monde*, 2-12-67.

(9) *Le Monde*, 9-10 juillet 1967.

(10) *Le Monde*, 22 juillet 1967.

QUE SE PASSE-T-IL ?

- 30-XI. — La naissance de la République du Yemen du Sud (Aden) est proclamée à minuit.
— A Tel-Aviv, M. Israël Barzilay, ministre de la Santé, condamne les tendances à l'expansionnisme de certains autres membres du gouvernement.
— En Espagne, 8.637 personnalités réclament, par une pétition, une amnistie générale.
- 1-XII. — De nombreux intellectuels français appellent à l'organisation d'une « journée des intellectuels pour le Vietnam ».
- 3-XII. — M. Thant, secrétaire général de l'O.N.U., demande le retrait rapide des troupes étrangères (grecques et turques) stationnées à Chypre.
- 4-XII. — A 24 kilomètres seulement de Saïgon, les forces armées du F.N.L. attaquent la base de Long Binh où se trouve le Q.G. de l'armée de terre américaine.
— A Madrid, la police intervient pour mettre fin à la réunion de 3.000 étudiants.
- 5-XII. — Une « semaine de protestation contre la guerre au Vietnam » se déroule aux Etats-Unis.
— Le leader noir américain Stockely Carmichael est retenu par la police à son arrivée à Paris. Libéré, il prend la parole au cours d'un meeting.
- 6-XII. — Les observateurs estiment que la guerre civile du Nigéria — qui dure depuis six mois — aurait fait 100.000 victimes, morts ou blessés graves.
- 7-XII. — L'aviation américaine bombarde le nord-est de la Thaïlande.
— A l'Université de Madrid, la police tire pour disperser des manifestants.
- 8-XII. — L'agence mondiale de l'O.N.U. pour les réfugiés proteste auprès du gouvernement israélien contre la destruction des abris de réfugiés où des armes ont été découvertes.
— Dans une déclaration officielle, le gouvernement soviétique dénonce le danger néonazi en Allemagne fédérale.
- 9-XII. — Au Caire, s'ouvre la conférence des ministres arabes des Affaires étrangères.
— Une marche aux flambeaux contre la dictature en Grèce se déroule à New York.
- 12-XII. — Les autorités saisissent le passeport de Stockely Carmichael à l'arrivée de celui-ci à New York.
- 13-XII. — En Grèce, un groupe d'officiers monarchistes tente un contre-coup d'Etat. Après son échec, le roi se rend à Rome.
- 14-XII. — Deux des Sud-Coréens kidnappés en Europe par des policiers de Séoul sont condamnés à mort.
— On apprend de Lisbonne que des femmes sont torturées dans les locaux de la P.I.D.E. (police politique).
- 15-XII. — En Algérie, le colonel Boumediène destitue le colonel Tahar Zbiri, chef d'état-major, qui avait réclamé la réunion du Conseil de la Révolution. Des incidents sanglants ont lieu dans la région d'El Affroun.
- 16-XII. — Hanoï est bombardée pour la quatrième journée consécutive.
- 18-XII. — Le Premier ministre britannique Harold Wilson annonce que son pays maintient sa décision de ne pas livrer d'armes à l'Afrique du Sud.
- 19-XII. — A la Mutualité, une soirée de solidarité entre travailleurs français et travailleurs immigrés est organisée par le Parti communiste français.
— Le Front National de Libération du Sud-Vietnam célèbre son septième anniversaire.
- 20-XII. — L'assemblée générale de l'O.N.U. lance un appel — voté par 98 voix contre 0 et 3 abstentions — à tous les gouvernements pour qu'ils apportent leur contribution à l'organisation de secours aux réfugiés palestiniens.
— En Guinée « portugaise », l'aviation utilise des bombes au phosphore blanc contre des villages situés dans les zones libérées par les forces armées du P.A.I.G.C.
- 21-XII. — Des hommes-grenouilles du F.L.N. font sauter un cargo américain dans le port de Saïgon.
— A Dyonis (Grèce), un détenu est resté pendant vingt-quatre heures suspendu à des crochets.
- 24-XII. — Des saboteurs coupent les câbles téléphoniques reliant Bethléem au reste du monde pendant la nuit de Noël. Les Arabes catholiques boycottent la messe de minuit : seulement 5.000 personnes ont assisté à la cérémonie contre 15 à 20.000 attendues.

France

INTERDIRE "OCCIDENT"

EN Allemagne fédérale, le N.P.D. met en place, en toute légalité, ses sections d'assaut pudiquement baptisées « groupes de protection ». A Paris, à Rouen, à Montpellier, etc., visiblement encouragés par l'impunité dont ils ont bénéficié jusqu'à présent, les fascistes d'Occident multiplient les provocations. Dernièrement encore, ils se félicitaient, dans un communiqué, « de l'action des militants qui ont su, une fois de plus, s'opposer au travail d'intoxication des valets du Vietcong » (!). Le 19 décembre, une trentaine de voyous, armés de matraques, avaient pénétré dans le hall du Kinopanorama de Paris, brisé des vitrines, arraché des photographies, maculé les murs de goudron, renversé des étalages, lancé dans la salle un engin fumigène, blessé un employé du cinéma et un gardien de la paix.

Les nervis ne sont pas nombreux (ainsi, ils n'étaient que quelques-uns, le 26 novembre dernier, à « s'opposer » à quelque 70 000 jeunes manifestants pour le Vietnam), mais la liste de leurs méfaits est longue : le 15 décembre, un commando attaqua les participants à une réunion organisée à Paris par l'U.N.E.F. et les syndicats d'enseignants ; le 1^{er} décembre, devant le lycée Lamartine, un autre commando attaqua des lycéens ; le 4 novembre, au Quartier latin, une quarantaine d'énergumènes, hurlant « A bas le bolchevisme ! », « A bas les juifs ! », attaquaient des étudiants qui collaient des affiches (ce furent ceux-ci qui furent appréhendés !); un peu partout ils provoquent et attaquent.

Occident ne fait pas mystère de ses « activités », il les revendique souvent, au contraire.

Dans ces conditions, on peut s'étonner de la non-application de la loi qui prévoit la dissolution des associations « qui provoqueraient à des manifestations qui présenteraient le caractère de groupes de combat armées dans la rue » ou de milices privées. →

LE GRAFFITISME

Le grand photographe qu'est Brassai a su lire les murs de Paris en fixant sur sa merveilleuse gélatine les graffiti qui témoignent d'une certaine forme de civilisation. Les graffiti de Pompéi avaient une incontestable valeur artistique. Mais on ne saurait en dire autant de ceux qui ornent — si j'ose dire — les couloirs du métro parisien, encore qu'ils représentent une obsession double. J'en veux pour preuve l'affiche récemment répandue sur les murs et palissades et qui, représentant un jeune et joli couple vantant les qualités d'une marque de chemises pour hommes, provoque, par la posture des sujets, des commentaires graveleux et des dessins obscènes tracés au « markeur » par les maniaques du graffiti. Mais une fois défoulés de ce côté-là, les mêmes maniaques, et de la même écriture, écrivent « Mort aux Arabes », « Sales Nègres », « Trop d'étrangers en France », etc., et bien d'autres slogans que nous connaissons bien. Certaines stations de métro, notamment, débordent de ces graffiti, ornés de croix gammées. L'exemple du « Stürmmer » nazi qui usait des mêmes procédés pour injurier les juifs a donc traversé les générations. La racisme est obscène. Ce qu'il fallait démontrer.

Oncle TOM.

Moyen-Orient

CHOUKEIRI S'EN VA

La crise qui secouait l'Organisation de Libération de la Palestine vient de trouver son terme avec le départ de Ahmed Choukeiri, contraint de démissionner de la présidence de l'O.L.P. L'autorité de A. Choukeiri était de plus en plus contestée par les membres de l'O.L.P. et par les chefs d'Etat arabes (à la conférence de Khartoum, quand A. Choukeiri tenta une fausse sortie, personne n'essaya de le retenir). De plus, l'organisation palestinienne le tenait pour un irresponsable. Ses appels agressifs et menaçants (par-

fois démentis, il est vrai) avaient largement contribué à créer le sentiment que la population d'Israël était menacée d'extermination.

Avant même que ne soit connue la démission de A. Choukeiri, l'un des membres du bureau politique du Parti communiste jordanien, Kamel Mazin, dans une interview qu'il a accordée au Morning Star de Londres, avait condamné les propos et les actes du président aujourd'hui déchu. Kamel Mazin a indiqué au journaliste qui l'interrogeait que son parti était partisan d'un règlement pacifique du conflit israélo-arabe, posant comme condition essentielle à un tel règlement le retrait des troupes d'occupation israéliennes.

Sur le plan intérieur, les communistes jordaniens veu-

lent la formation d'un front national et d'un gouvernement qui assurerait les libertés, annulerait les lois réactionnaires et mènerait une politique étrangère indépendante, ce qui impliquerait l'épuration de l'armée mise en place par le Colonial Office et qui a souvent réprimé les manifestations populaires.

Vietnam

COUPABLES !

Le gouvernement des Etats-Unis poursuit sans discontinuer la guerre qu'il fait au peuple vietnamien, s'attaquant depuis quelque temps particulièrement aux populations civiles.

Après une enquête minutieuse, le Tribunal Russel, formé de plusieurs personnalités, a répondu à des questions précises, à Roskilde (Danemark) où il s'était réuni.

A la question : « Les gouvernements de la Thaïlande et des Philippines sont-ils complices de l'agression commise par le gouvernement des Etats-Unis contre le Vietnam ? », il a répondu « oui » à l'unanimité. Concernant le Japon, huit membres contre trois ont conclu à la complicité.

« Le gouvernement des Etats-Unis a-t-il commis une agression contre le peuple du Laos au sens du droit international ? ». « Oui », a répondu le Tribunal, à l'unanimité.

« Y a-t-il de la part des forces armées des Etats-Unis utilisation ou expérimentation d'armes interdites par les lois de la guerre ? ». « Oui » à l'unanimité.

« Les forces armées des Etats-Unis soumettent-elles les populations civiles à des

traitements inhumains interdits par la loi internationale ? ». « Oui », à l'unanimité. « Le gouvernement des Etats-Unis est-il coupable de génocide à l'égard du peuple vietnamien ? ». « Oui » à l'unanimité.

Par ailleurs, plus de vingt organisations de France ont décidé d'organiser une vaste campagne de solidarité avec le peuple vietnamien et d'affréter un bateau pour le Vietnam.

200 francs collectés, c'est une trousse chirurgicale ; 250 francs, c'est un kilo de quinine, un appareil de réanimation, une bicyclette.

Le M.R.A.P. a souscrit à l'appel des organisations pour un bateau au Vietnam. Parmi des centaines de milliers, les membres de notre Mouvement affirmeront leur solidarité avec le peuple vietnamien.

Guadeloupe

TOUJOURS PRISONNIERS

DANS un communiqué, la Ligue des Droits de l'Homme a protesté « contre le maintien en détention des dix Guadeloupéens emprisonnés à la Maison d'arrêt de la Santé pour atteinte à l'intégrité du territoire, ainsi que de leurs cinquante camarades jetés dans les cachots de Pointe-à-Pitre et de Basse-Terre pour avoir participé aux manifestations de mai dernier, dont la répression fit plus de 20 morts et 300 blessés. »

Pour protester contre le procès qui leur est intenté, les détenus de la Santé ont fait une longue grève de la faim.

Le 22 novembre dernier, les députés communistes ont déposé une proposition de loi portant amnistie à la Guadeloupe, à la Réunion et à la Martinique.

Ils appuient leur proposition sur un arrêt de la Cour d'appel de Paris qui, le 25 avril 1964, indiquait qu'« une action tendant seulement à obtenir le changement de statut de la Martinique dans le cadre du droit public interne français serait licite », conformément à la Constitution.

Dans son communiqué, la Ligue des Droits de l'Homme indiquait : « Au moment où l'on parle d'amnistie, une mesure de justice s'impose : la libération de tous les détenus guadeloupéens, et l'abandon de toutes poursuites contre eux. Alors seulement, il sera possible d'aborder les vrais problèmes qui se posent dans les départements et territoires d'outre-mer ».

RÉFLEXIONS SUR LA GREFFE DU CŒUR

par Elisabeth Mathiot

Secrétaire du Comité de Liaison contre l'apartheid

CHACUN de nous a certainement suivi avec attention — et peut-être avec passion — la « grande première » chirurgicale de la greffe du cœur, qui vient d'être tentée sur un être humain, en Afrique du Sud. Tous, nous avons ressenti avec tristesse la mort de l'opéré.

Les spécialistes, sans contester la grande portée scientifique de l'opération du Cap, ont tenu à affirmer à maintes reprises durant ces jours de « suspense », que les raisons pour lesquelles ils n'avaient pas encore procédé à une telle expérimentation sur l'être humain n'étaient pas d'ordre technique, mais tenaient aux risques encourus par le malade, étant donné l'état actuel des résultats obtenus, et à des considérations d'éthique médicale, dont tiennent compte également les lois en vigueur en France.

L'opération ne peut être tentée que sur un sujet dont l'état justifie les risques impliqués actuellement par une intervention aussi irréversible. Mais le problème majeur semble bien être celui du prélèvement. A côté des difficultés d'ordre purement technique (âge, délais de l'intervention, analogie des tissus avec ceux du « bénéficiaire »), se pose la question redoutable de la définition de la mort clinique, à partir de laquelle seulement il est possible d'envisager l'ablation de l'organe vital sur un individu. Un député demandait récemment que cette notion soit clairement définie, car elle est devenue terriblement complexe, puisque des gens dont le cœur avait cessé de battre sont maintenant en parfaite santé, et que d'autres dont le cœur bat encore peuvent être considérés comme morts (« coma dépassé »).

Mais il semble que nul n'ose suggérer qu'il existe une catégorie de personnes qui pourraient, si aucune législation internationale ne s'y opposait, fournir le matériel nécessaire pour les greffes d'organes en général, et du cœur en particulier : celles qui sont condamnées, non pas médicalement, mais juridiquement, et au sujet desquelles le problème du choix, le dilemme ne se poserait pas au médecin sous la forme qu'il redoute : une vie contre une autre...

Il serait dangereux et hypocrite d'oublier que de telles pratiques ont été systématiques dans un passé récent, et qu'aujourd'hui, dans des pays hautement civilisés, il est procédé sur des malades, sans leur consentement, et sur des prisonniers pseudo-volontaires, à des expériences dangereuses, dont certaines ont provoqué la mort. Des milliers

de dossiers l'attestent (voir le livre de M. Sakka, Vietnam, guerre chimique et biologique, Editions Sociales).

La question qui se pose ainsi sous son aspect général revêt un caractère plus grave aux yeux de ceux qui connaissent la nature du gouvernement d'Afrique du Sud.

Car ce pays, que nombre de gens doivent imaginer, comme une nation très moderne, à la suite de la propagande qui vient de lui être faite à travers cet événement médical, est aussi un pays où les prisonniers politiques se comptent par milliers, où, sur la base de la législation d'apartheid, les personnes suspectes sont arrêtées et détenues au secret, sans jugement, pour une durée indéterminée, où les droits de la défense ne sont pas garantis, et où les exécutions capitales sont très fréquentes et le seront plus encore en vertu du récent décret sur le « terrorisme ».

La qualité de la conscience du corps médical dans son ensemble, et en Afrique du Sud en particulier, peut être une garantie ; mais le médecin ne pourrait-il pas être amené à se demander s'il n'est pas légitime de faire profiter la science de décisions qu'il peut par ailleurs regretter, et dont il n'est pas directement responsable ?

Un médecin français demandait hier qu'il soit bien précisé par une législation nouvelle et internationale qu'aucun prélèvement d'organe ne pourrait être effectué sans un consentement préalable et exprimé librement.

Pas de « volontaires »

Nous pouvons aller plus loin, et demander que, en aucun cas, ces prélèvements ne puissent être faits sur une personne privée de sa liberté, condamnée à mort ou menacée de l'être, même si elle est déclarée « volontaire ».

Le Comité contre l'apartheid, pensant aux milliers de détenus politiques qui sont en ce moment à la merci des autorités sud-africaines, se propose d'émettre un vœu dans ce sens.

Il ne faudrait pas qu'un nouveau pas en avant de la science, dont nous ne pouvons que nous réjouir, soit payé et taré par un nouveau pas dans la barbarie, dont nous savons — par l'apartheid en Afrique du Sud, le génocide dénoncé récemment au Vietnam et la torture pratiquée en tant d'endroits — qu'elle peut sans cesse, et à tout propos, inventer des formes nouvelles.

Une information parue dans Le Figaro du 25 décembre n'est pas faite pour dissiper ces craintes ; en voici les extraits principaux : « Le professeur Barnard (après avoir annoncé qu'une nouvelle expérience aurait lieu avant peu), ajoute que la liste de personnes qui se sont portées volontaires pour subir l'implantation d'un cœur dépasse d'ores et déjà quinze sujets. Tout en précisant qu'il bénéficie d'assez de donneurs, le professeur Barnard a déclaré que le problème majeur concerne le manque de patients possédant les mêmes tissus organiques que les éventuels donneurs. »

C'est dire que le professeur Barnard affirme connaître non seulement les donneurs, mais les caractéristiques de leurs tissus. Si le cœur doit être prélevé immédiatement après la mort du donneur — le mieux étant que ladite mort soit accidentelle et brutale — on aimerait savoir qui sont ces donneurs déjà connus.

Positions

CONTRE LA PUBLICITÉ TÉLÉVISÉE

Le gouvernement a envisagé l'introduction de publicités de marques privées à la télévision. Ceci aurait pour conséquence de priver la presse d'une partie importante de ses ressources et de faire disparaître nombre de journaux.

Allemagne

800 JUGES CRIMINELS

AU cours d'une conférence de presse tenue à l'occasion du 20^e anniversaire du jugement prononcé à Nuremberg contre les juristes nazis, M. Kurt Wuenschi ministre de la Justice d'Allemagne Démocratique, a indiqué que 800 anciens juges nazis restent en activité en Allemagne fédérale. Le ministre a remar-

qué que la R.D.A. avait fait parvenir aux autorités judiciaires d'Allemagne fédérale les dossiers de 1.580 condamnations à mort prononcées par d'anciens juges nazis qui exercent encore.

Par ailleurs, le gouvernement soviétique a adressé une note aux autorités ouest-allemandes par laquelle elle dénonce « la politique dangereuse qui se développe en Allemagne fédérale » et le danger d'une remontée « des revanchards et des militaristes ».

Evoquant le dernier con-



Elie Kagan

Le 19 décembre dernier à Oakland, la police a arrêté la chanteuse Joan Baez (notre photo), sa mère et six autres personnes « coupables » d'avoir manifesté pour la Paix au Vietnam. Pour « atteinte à l'ordre public » Joan Baez et ses amis ont été condamnés à 45 jours de prison.

« MINUTE » SERA-T-IL ENFIN CONDAMNÉ ?

Le 9 juin dernier, le Tribunal correctionnel de Paris déclarait irrecevable la plainte déposée contre M. Jean-François Devay, directeur de « Minute », par Omar Benafi et Slimane Chikh, tous deux étudiants algériens, et Mourad Labidi, au nom de l'Association des Etudiants Musulmans Nord-Africains (A.E.M.N.A.).

Il était évident pourtant que l'hebdomadaire avait lancé quelque temps auparavant, en novembre 1966, un véritable appel à la haine raciale dont les conséquences avaient été soulignées par MM. Claudius-Petit, député-maire de Firminy, Raymond Barbet, député-maire de Nanterre, Jacques Berque professeur au Collège de France, le pasteur Mathiot, Charles Palant, secrétaire général du M.R.A.P., Julien Lauprêtre, secrétaire général du Secours Populaire Français, M^{rs} Jean-Jacques de Félice, les représentants du comité étudiant du M.R.A.P. et de l'U.N.E.F. et, par lettre, par M. Edmond Michel, président de l'Association France-Algérie.

« Minute » en effet, prenant prétexte du viol d'une fillette de Bagneux (viol qui se révéla avoir été imaginé), avait calomnié l'ensemble des immigrés nord-africains. « Attention aux Arabes ! » conseillait « Minute », proclamant que « partout en France la terreur basanée s'installe dans nos banlieues » (1). Le rédacteur de service avait offert à ses lecteurs « du viol comme si vous y étiez », brandissant à bon compte « le couteau qui « signe » les crimes nord-africains ».

Des lois sont nécessaires

M^{rs} Théo Bernard, Maurice Buttin et Joël Nordman avaient démonté les mécanismes de la campagne de l'hebdomadaire. Puis ils avaient demandé qu'on enlève au Parquet le monopole, monopole de fait sinon de droit, qu'il avait détenu jusque là d'engager des poursuites quand l'ordre public risquait d'être troublé par des appels à la haine raciale.

Le Tribunal avait estimé devoir lui conserver ce monopole.

L'affaire est revenue dernièrement devant la Cour d'Appel.

Les avocats ont développé les arguments qu'ils avaient présentés en première instance.

Avocat de « Minute », M^{rs} Tixier-Vignancour a évidemment rejeté la possibilité pour tout autre que le Parquet d'engager des poursuites.

Le Procureur de la République a souligné que l'excitation à la haine avait été manifeste, que « les demandeurs pouvaient s'estimer fondés à demander justice » mais, s'appuyant sur la jurisprudence et des commentaires, il a conclu que « la poursuite est malheureusement irrecevable » (2).

Le jugement de la Cour d'Appel sera rendu le 17 janvier. En ces temps où le racisme fleurit aux devantures des librairies et des kiosques à journaux, on doit espérer que « Minute » sera — enfin — condamné.

Cependant, le fait que les débats se soient déroulés surtout sur un plan juridique montre bien la nécessité qu'il y a pour la France de ratifier la Convention internationale sur l'élimination de toutes les formes de discrimination, adoptée en 1965, à l'unanimité, par l'assemblée générale des Nations unies (3) et pour le Parlement, d'adopter des propositions de lois élaborées par le M.R.A.P., qui visent à réprimer la provocation à la haine raciste, les discriminations raciales, et à interdire les associations provoquant à la haine raciste, cette haine qui a fait dans les dernières décennies des millions de morts (4).

Jean-Pierre SAID.

(1) Les études sérieuses ont montré que chez les immigrés nord-africains la criminalité n'était pas particulièrement élevée.

(2) Il faut constater que le Parquet, habilité selon la jurisprudence actuelle, à engager des poursuites, n'est, jusqu'à présent, jamais intervenu contre Minute, même quand le M.R.A.P. a attiré son attention sur des articles racistes.

(3) Cette Convention prévoit notamment que « chaque Etat partie s'engage à favoriser, le cas échéant, les organisations et mouvements intégrationnistes multiraciaux et autres moyens propres à éliminer les barrières entre les races, et à décourager ce qui tend à renforcer la division raciale ».

(4) Ces projets de lois ont été déposés par des députés appartenant aux groupes communiste, de la Fédération, de l'U.N.R., du Centre démocrate, du Rassemblement démocratique et par des non-inscrits. Un rapporteur, M. Alain Terrenoire, a été désigné. Mais le gouvernement est à l'Assemblée, maître de l'ordre du jour.

C'est ce qu'a expliqué le sénateur Edouard Bonnefous, au nom de la Commission des Finances du Sénat, qui a notamment déclaré : « Aujourd'hui, la liberté de la presse est un problème économique. Enlever à la presse une part importante de ses ressources publicitaires c'est provoquer une diminution rapide du nombre des journaux. Or, la diversité des titres reflète la multiplicité des opinions : elle est le gage d'une réelle liberté d'expression (...) Tout système de télévision publicitaire qui aboutit à empêcher une libre expression de l'opinion publique sous ses formes les plus diverses, est un système antidémocratique ».

Faits divers

A CAEN EN 1967

QUEST-FRANCE rapporte la mésaventure qui est arrivée à Mme B. Celle-ci travaillait depuis

plus d'un an dans un magasin qui venait de se créer à Caen. C'est à elle qu'on avait confié — comme première vendeuse et secrétaire — la responsabilité des affaires. Chaque trimestre, le

chiffre d'affaires prévu avait été largement dépassé.

Le directeur convoqua un jour Mme B. « Je ne suis pas raciste, lui dit-il, mais... » Mme B. était née d'un père martiniquais et d'une mère

française. Elle était mariée avec un Martiniquais...

Elle réclama une lettre de licenciement.

Elle reçut bien une lettre et un certificat de travail mais celui-ci notifiât qu'elle

PIEDS SENSIBLES

Les chausseurs du super-confort et de l'élégance

Choix UNIQUE en CHEVREAU, en SPORTS et en TRESSE MAIN

Femmes du 35 au 43 — Hommes du 38 au 48

6 largeurs différentes

(9^e) GARE SAINT-LAZARE, 81, rue St-Lazare (M^{rs} Saint-Lazare - Trinité)

(6^e) RIVE GAUCHE, 85, rue de Sèvres (M^{rs} Sèvres - Babylone)

(10^e) GARE DE L'EST, 53, boulevard de Strasbourg (M^{rs} Château-d'Eau).

Magasins ouverts tous les lundis

avait quitté son emploi de son propre gré. De cette façon elle retrouverait du travail plus facilement... Éléante façon d'être raciste.

« Ce n'est pas la première fois qu'une telle mésaventure arrive à cette jeune femme, qui est en France métropolitaine depuis huit ans, écrit « Ouest-France ». Plusieurs employeurs éventuels lui ont fait comprendre que sa couleur lui interdisait de travailler chez eux. Maintenant, Mme B. est sans travail. Son mari et elle, lassés des brimades, ont renoncé à poursuivre des recherches où elle ne récolte que des remarques désobligeantes.

Ceci s'est passé à Caen en 1967 ».

DESTIN TRAGIQUE

ANDRE FIGUERAS (La Nation française, Le Charivari, Fraternité française) avait projeté de faire, le 5 décembre, à Lorient, une conférence sur « le destin tragique du général Salan » (!).

Diverses démarches furent effectuées auprès du préfet du département pour qu'il interdise cette réunion provocatrice ; en vain.

Cependant, le propriétaire de la salle où M. Figueras devait parler se récusait et le conférencier en puissance ne put trouver d'autre abri.

NON-ARYENS S'ABSTENIR

La Maison « Aux Trois Quartiers » près de la Madeleine, à Paris, a besoin d'emballleurs. Sa direction le fait savoir en publiant dans France-Soir une « offre d'emploi » : « Hommes européens ayant connaissance bois pour service emballage ».

Y a-t-il donc une manière « européenne » d'emballer les marchandises ? Les clients du grand magasin de l'élegant quartier de la Madeleine l'ignoraient en tous cas.

Justice

DIX ANS APRES

Le 11 juin 1957, à Alger, Maurice Audin, assistant à la Faculté des Sciences de l'Université, était arrêté.

Même les membres de l'officielle Commission de Sauvegarde des Droits et Libertés ne peuvent entrer en contact avec lui.

M. Paul Teitgen, alors secrétaire général de la Préfecture d'Alger, contraint les autorités militaires à avouer qu'elles détiennent Maurice Audin. Celles-ci affirment un peu plus tard que le jeune universitaire s'est évadé, qu'on lui a tiré dessus sans l'atteindre.

En fait, Maurice Audin a

été — le 21 février 1957 — étranglé par un officier.

Le 4 décembre 1959, un fonctionnaire adresse au ministre de la Justice une note relatant l'assassinat de Maurice Audin.

En juin 1960, Maurice Audin est cité à comparaître devant le Tribunal des Forces armées ! Seuls ses co-accusés seront jugés. Son cas est en effet disjoint et, les débats se déroulant à huis-clos, son épouse est exclue de la salle d'audience.

En France cependant, un groupe d'hommes et de femmes s'était constitué en Comité Maurice Audin. Il s'était fixé comme objectif de faire éclater publiquement la vérité. Il dénonça l'assassinat.

En 1960, Georges Ras écrivait dans la « Voix du Nord » : « La thèse du Comité Audin ne résiste guère à un examen objectif et sérieux. C'est un véritable abus de confiance ».

Le Tribunal de Lille déclara irrecevable la plainte en diffamation que le Comité Maurice Audin avait déposée. Aucun témoin ne fut entendu.

En mars 1962, ce jugement fut cassé par la Cour de Cassation.

En novembre 1967 enfin, la note qui avait été adressée au ministre de la Justice était enfin lue publiquement, devant la Cour d'Amiens. Il aura donc fallu dix ans pour que la vérité soit reconnue.

Enfin la Voix du Nord était condamnée pour diffamation.

Indonésie

L'ARMÉE LAISSE MASSACRER LES CHINOIS

DURANT le mois de novembre, des membres des tribus dayaks, avec l'aide de l'armée indonésienne, ont engagé un dur combat contre des groupes de guerilleros communistes agissant dans la région-frontière de Bornéo.

Mais cette opération vise surtout les Chinois, des dizaines de milliers, installés dans la région.

L'agence Associated Press indique que « près de quarante mille Chinois ont cherché refuge dans les villes côtières » et que plus de 150 d'entre eux ont été tués. Mais on pense que le nombre des victimes est très supérieur.

Des témoins — volontaires de la Croix-Rouge ou missionnaires — ont rapporté les atrocités qui auraient été commises : une soixantaine auraient été massacrés, cent autres brûlés vifs, une vingtaine torturés et décapités.

Riz et vêtements sont fournis par les Chinois des villes mais l'armée indonésienne ne fait rien pour protéger ceux qui sont menacés.

LETTRE A LA KOMSOMOLSKAIA ZNANIA

A propos d'un article de T. KITCHKO

Albert Lévy, rédacteur en chef de notre revue a adressé au rédacteur en chef du journal de Kiev « Komsomolskaïa Znanïa », la lettre suivante :

VOTRE journal « Komsomolskaïa Znanïa », a publié, le 4 octobre, un article sur le sionisme signé de Trofim Kitchko, l'auteur de la brochure « Le judaïsme sans fard », qui avait suscité une émotion considérable il y a un peu plus de trois ans.

Chacun se souvient qu'en raison de sa conception antisémite, cette brochure avait été vigoureusement dénoncée par les organismes dirigeants de l'U.R.S.S. et retirée de la circulation ; dans une lettre adressée au M.R.A.P. en juin 1964, l'Académie des Sciences d'Ukraine soulignait : « Le service d'édition a été sévèrement critiqué et a reçu des consignes rigoureuses pour éviter à l'avenir toute fausse interprétation des questions concernant la religion et l'athéisme. Les personnes auxquels incombe la faute de l'édition de ce livre ont été sévèrement punies ».

On peut donc se demander s'il était vraiment opportun de confier à un tel « spécialiste » la rédaction d'un article sur un sujet dans lequel il s'était si tristement illustré. En toute équité, nous constatons, à vrai dire, après une lecture attentive, que ce texte ne présente pas les mêmes caractères

nocifs que le précédent. L'analyse et la critique du sionisme en tant qu'idéologie se réfèrent aux positions qui furent de tout temps celles des marxistes. Avec insistance, T. Kitchko souligne la distinction à faire entre la bourgeoisie juive et l'ensemble des juifs, dont les intérêts opposés se rattachent à leurs classes sociales respectives. Il consacre un paragraphe à « la contribution apportée à la culture, à la science et au développement du mouvement populaire de libération du prolétariat par les meilleurs représentants du peuple juif ».

Cet article, cependant, marqué par un schématisme certain, exprime une interprétation des événements historiques dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle manque de sérieux et d'objectivité. La naissance et le développement du sionisme, la création de l'Etat d'Israël découlent uniquement, selon l'auteur, de la volonté de l'oligarchie financière s'appuyant sur le particularisme juif et les traditions religieuses. A aucun moment, il n'évoque le rôle, pourtant décisif, joué dans ce processus par les persécutions antijuives, notamment les pogromes tsaristes et le génocide hitlérien, qu'il aurait pu, à cette occasion, dénoncer. Une telle lacune ne semble pas pouvoir être involontaire. Si T. Kitchko veut montrer qu'il renonce à ses errements, il lui reste encore des efforts à accomplir.

Je vous prie d'agréer...

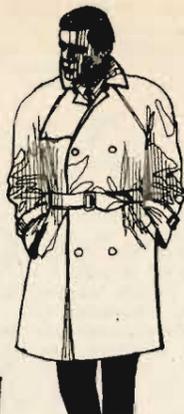
Collection Automne-Hiver

1967

1968



Blouson « Randal »
Veste « Sudiste »



Trench « Doulos »



Pantalons Réf. « 27 »

VETEMENTS
SPORT ET VILLE

- Vestes
- Blousons
- Cabans
- Pantalons
- Anoraks
- Fuseaux
- Pantalons à pont
- et toutes les nouveautés Teen-agers
- et tous les pantalons taille basse et pantalons marins
- Foam-Back
- Nylon
- Velours
- Tergal
- Gabardine
- Lainage fantaisie
- Imperméables



BIR

312, rue St-Martin
PARIS, 272 12-95

Catalogue envoyé sur demande

CONTRE

Il faisait très froid ce soir du 11 décembre à Paris. Nombreux cependant étaient ceux qui avaient répondu à l'appel du M.R.A.P. et nombreuses les organisations qui avaient soutenu l'initiative de notre Mouvement.

Parce que le N.P.D. est déjà plus puissant que ne l'était le parti national-socialiste quelques années avant sa prise du pouvoir, comme devait le souligner l'un des orateurs de la Mutualité, il était nécessaire que ce large rassemblement eût lieu.

Après avoir rappelé ce que furent les débuts du nazisme et salué la participation au meeting du professeur Bruckner, l'un des organisateurs de la manifestation anti-nazie de Hanovre, Pierre Paraf, président du M.R.A.P., dénonça ainsi le complot qui menace : « Nous disons que nous, les aînés, les plus vieux et leurs cadets, lorsque nous refusons le calme relatif auquel la maturité ou le soir de la vie pourrait nous donner droit, ce n'est pas pour remâcher nos amertumes, pour nous enliser dans les dramatiques images d'autrefois, ni pour nous attacher aux plaies de telle communauté qui peut nous rester plus proche, mais pour dénouer les fils du grand complot qui est à nouveau en train de se tisser ».

Ces fils, par un exposé clair et précis, M^e Jean Schapira les dénoua, remarquant que « si le danger réside dans l'existence même du N.P.D., dans le fait qu'il s'agit d'un noyau visiblement néo-nazi à programme visiblement néo-nazi, capable de mobiliser des électeurs et peut-être même des masses, le danger est un danger « indirect » plus encore qu'un danger « direct » : s'il est vrai que « le N.P.D. est la cristallisation extrême de certaines tendances et de certaines reprises de thèmes anciens », tous les partis légaux d'Allemagne fédérale comptent dans leurs rangs d'anciens nazis et la surenchère nationaliste constitue une forme de danger.

M^e Schapira définit trois combats à mener : d'abord faire savoir ce qu'est la réalité, d'où elle vient, où est le mal, où pourrait se trouver le remède, montrer qu'Hitler n'est pas un personnage du passé au même titre que Napoléon III ; ensuite, mener le combat démocratique, lutter avant tout contre le fascisme français, « fort solidaire de celui du N.P.D. » ; enfin aider, soutenir par tous les moyens ceux qui, en Allemagne fédérale même, luttent contre le néo-nazisme.

« Nous nous interdisons de jeter l'anathème sur l'ensemble du peuple allemand, dit justement Hugues Steiner, secrétaire national du M.R.A.P., car nous savons bien que s'il est aujourd'hui des Allemands néo-nazis et revanchards, il ne saurait être question de qualifier ainsi globalement le peuple allemand (n'oublions pas que les premières victimes du nazisme ont été ces 850.000 Allemands communistes, socialistes, catholiques et démocrates qui furent anéantis dès les premières années de l'avènement d'Hitler). »

Le professeur V. Jankelevitch, président de l'U.J.R.E., dénonça ensuite la sous-estimation du danger néo-nazi, appelant à une fermeté intransigeante.

Marcel Mérigonde, président de l'Amicale de Neuengamme, ancien député socialiste, assure les démocrates allemands de la solidarité de leurs amis français et appelle à la mobilisation des énergies.

Le Révérend Père Michel Riquet écrit que « si, avant 1933, la France et ses alliés de 1918, avaient mieux soutenu ceux qui, en Allemagne, travaillaient pour la paix, peut-être n'aurions-nous jamais vu la monstrueuse entreprise nazie arriver partiellement à ses fins ».

LE NÉO-NAZISME

Marcel Paul, président de la F.N.D.I.R.P. pose la question : qui finance le N.P.D. ? remarquant qu'« il est établi qu'Hitler ne serait resté qu'un chef de bande s'il n'avait pas été subventionné par la haute finance ».

Jacques Debû-Bridel, directeur de Radio Monte-Carlo, ancien sénateur, écrit : « Les succès électoraux du N.P.D., son récent congrès de Hanovre me rappellent fâcheusement les débuts du nazisme en Allemagne ».

M. Davergne, au nom de l'A.R.A.C., rappelle : « On avait dit : « Hitler, c'est la paix. » On avait dit : « Plus jamais l'Allemagne ne pourra remettre ça. » Il dénonce la bienveillance des chanceliers successifs à l'égard du néo-nazisme.

Le bâtonnier Arrighi estime qu'« il est de notre devoir d'attirer l'attention des Français et plus encore de ceux qui, en Allemagne fédérale, entendent résister au N.P.D. sur la nécessité de juguler ce mouvement dès son origine ».

Odile Dhavernas, du comité étudiant du M.R.A.P., souligne que, pour les jeunes de France, le nazisme n'est pas une histoire ancienne. S'ils l'oubliaient, « Occident » et les autres groupuscules fascistes le leur rappelleraient.

L'un des moments les plus importants de la soirée fut sans doute quand le professeur Bruckner prit la parole, l'un des plus émouvants aussi.

L'orateur allemand évoqua d'abord ce que le nazisme coûta au monde. Il dit sa honte et sa colère, celles de ses amis devant la montée du néo-nazisme. « Il serait faux, indique-t-il, de ne pas vouloir voir que le N.P.D. se développe dans un contexte politico-économique » et qu'on ne saurait le combattre sans lutter pour la démocratisation de la société ouest-allemande.

Le père d'Anne Frank avait écrit : « Je partage avec vous le souci que le succès du N.P.D. provoque, et il est nécessaire que tous les cercles démocratiques fassent entendre leurs voix ».

Robert Ballanger, président du groupe communiste à l'Assemblée nationale, déclare, lui, que le congrès d'Hanovre

LA RÉOLUTION ADOPTÉE

Voici le texte de la résolution adoptée à l'issue du meeting :

REUNIS à l'appel du M.R.A.P., le 11 décembre 1967, à la Mutualité, nous exprimons notre volonté résolue de nous opposer à la montée du néo-nazisme qui a trouvé dans le N.P.D. une incarnation particulièrement alarmante.

Instruits par l'expérience du passé, les démocrates, les antiracistes doivent se mobiliser et s'unir avant qu'il ne soit trop tard, pour empêcher la progression, tantôt brutale, tantôt insinuante, des forces dangereuses.

Nous saluons avec espoir l'union réalisée ce soir même entre des porte-parole divers de l'opinion française et des représentants des syndicalistes et des universitaires

luttant en Allemagne fédérale contre le N.P.D. et ses complices. Cette union doit se renforcer encore par l'organisation d'une rencontre et d'une alliance de combat entre les antinazis conséquents de nos deux pays.

Nous demandons que soient prises en Allemagne de l'Ouest toutes mesures nécessaires pour mettre fin aux activités néfastes du N.P.D. Cela suppose l'adoption et l'application d'une législation rigoureuse interdisant la propagande raciste et nationaliste, les excitations à la guerre de revanche, l'exaltation de l'hitlérisme sous quelque forme que ce soit. Cela suppose que les anciens criminels de

guerre soient châtiés sans défaillance et sans prescription et que, d'autre part, soit rendue possible et favorisée l'expression de toutes les forces démocratiques et pacifiques allemandes. Cela suppose enfin des efforts systématiques pour éduquer la jeunesse, dans un esprit de lucide condamnation du nazisme, pour l'informer, en premier lieu, du préjudice que ce régime barbare a porté au peuple allemand lui-même.

Nous demandons que les grandes puissances et, en particulier, la France interviennent avec toute l'énergie qu'il faudra pour imposer, selon les obligations contractées en 1945, de telles

mesures aux autorités ouest-allemandes.

Conscients que le racisme et le néo-nazisme ne sont pas le monopole d'un seul pays, nous demandons que notre propre parlement adopte la législation anti-raciste élaborée par le M.R.A.P. pour interdire les menées des groupes racistes et fascistes, pour mettre fin aux discriminations et aux campagnes de haine antisémites, racistes et xénophobes. Nous estimons indispensable et urgent que la France signe et ratifie la Convention internationale pour l'élimination de la discrimination raciale adoptée par l'O.N.U. il y a déjà deux ans...

Meeting de la détermination, de l'unité et de la solidarité, tel fut le rassemblement de la Mutualité. Meeting aussi de la prise de conscience du danger.

De nombreuses organisations avaient soutenu l'initiative du M.R.A.P. dont beaucoup étaient représentées à la Mutualité : l'Amicale des Déportés d'Auschwitz, l'Amicale de Mauthausen, l'Amicale de Drancy, l'Association des Déportés du Travail et Réfractaires, l'Association des Familles de Fusillés, le Cercle France-Afrique, la C.G.T., la section académique de l'Enseignement supérieur, la Fédération des Amputés de Guerre, la Fédération des Métaux, la Fédération des Industriels, Artisans et Façonniers, la Jeune République, la Grande Loge de France, la Ligue des Droits de l'Homme, l'U.J.R.E., le Mouvement contre l'Armement atomique, le Mouvement de la Jeunesse communiste, le Syndicat de l'Enseignement supérieur, le Syndicat des Enseignants du second degré, l'Union des Etudiants juifs, l'A.N.A.C.R., l'Amicale des Anciens Déportés juifs, l'Union des Sociétés juives, l'Union des Engagés Volontaires juifs, la Fédération des Artisans juifs, la F.N.D.I.R.P., l'Association pour le respect des frontières Oder-Neisse, l'Union des Travailleurs sénégalais, etc.

De nombreuses personnalités s'étaient excusées de ne pas pouvoir participer au meeting : ainsi, les députés Edouard Charret, Gaston Defferre, A. Duroméa, Roger Gouhier, Achille Peretti, Alain Terrenoire, Etienne Ponsellé, M. Henri Michel, président du comité d'histoire de la deuxième guerre mondiale, Mme Marie-Madeleine Fourcade, présidente du Comité d'action de la résistance, le Dr Jean Dalsace, Albert Memmi, Michel Piccoli, le général Tubert, M. Albert Ravé, secrétaire général de la Fédération de la Seine des œuvres laïques, etc.

PRÊT A PORTER FÉMININ

160, rue Montmartre - Paris (2^e) — 236-03-89

Sangène

**BAS-SLIP
COMBINÉ**

Sangène

ELASTIQUE
INDEMAILLABLE
OU
MAILLE LISSE
EXTRA-SOUPLE

Sangène

à partir de
5 Frs

Imprimé en Belgique
Distribution : Sangène - Mercier : NS. Bouly, 71, rue de Provence, Paris-9^e -
Tél. : 744-67-59.

**sport
montagne
plage**



Productions SIMTEX

70, Rue des Archives - PARIS 3^e

*** LE DOSSIER
DU MOIS**

DROIT ET LIBERTÉ - N° 269 - JANVIER 1968

LES MINORITES AUX ETATS-UNIS



Aux Etats-Unis, sur quelque 200 millions d'habitants, plus du quart sont étrangers, ou d'une origine étrangère encore assez proche pour être classés comme tels dans les recensements.

Outre les difficultés qu'elles ont souvent pour s'intégrer à la communauté américaine, ces minorités rencontrent parfois des problèmes de cohabitation ; ce qui fait parfois dire un peu légèrement, au hasard des circonstances, que les noirs, les juifs, les jaunes, les métis sont eux-mêmes racistes. Le mécanisme est pourtant classique : deux individus, deux groupes sociaux, lorsqu'ils sont opprimés ou singularisés contre leur gré de l'ensemble, lorsque par ailleurs ils n'ont pas la claire conscience de ce qu'il faut faire pour effacer la situation particulière où ils se trouvent, se dressent souvent l'un contre l'autre, plutôt que de remettre en cause le système qui les place l'un et l'autre dans cette situation de ségrégation. Ce n'est sans doute pas par hasard si, aux U.S.A., ce sont les deux minorités les plus structurées, les plus conscientes d'elles-mêmes, la noire et la juive, qui se heurtent le plus souvent ; des émeutiers noirs brûlent des synagogues ; des habitants de Harlem se plaignent d'être légalement détroussés par les commerçants ou les propriétaires juifs. Et ce n'est pas par hasard non plus que militants juifs et noirs se retrouvent si souvent dans la lutte contre la ségrégation. Jean-Jacques Recht, professeur agrégé d'anglais, qui connaît parfaitement les Etats-Unis, et qui prépare une thèse sur le professeur W.E.B. du Bois, analyse le cas particulier nord-américain d'un phénomène assez général.

LETTRES AMÉRICAINES

par Jean-Jacques Recht

LE 14 juillet 1967, **Le Monde** annonçait — simultanément — que deux enquêteurs de la N.A.A.C.P. (Association pour l'Emancipation des gens de couleur) accusaient les autorités du Mississippi de génocide et (en 12 lignes) que des incidents, déclenchés par l'arrestation d'un chauffeur de taxi, avaient éclaté à Newark, New Jersey. On sait comment cela devait tourner.

Deux événements, entre tant, qui illustrent la détérioration de la vie sociale aux Etats-Unis, du nord au

sud, dans le domaine des relations raciales. Si, en juin 1964, la revue **Time** saluait en Martin Luther King — auréolé du prestige de la « Marche sur Washington » — « l'homme de l'année », en octobre 1967, à l'heure de la guerre du Vietnam, le Prix Nobel de la Paix américain est (pour la 15^e fois ?) emprisonné. Motif : a participé à des manifestations à Birmingham, Alabama, en 1963. Jugement confirmé par la Cour Suprême. (Celle-là même qui, en 1954, avait suscité d'immenses espoirs en condam-

nant la ségrégation dans les écoles publiques).

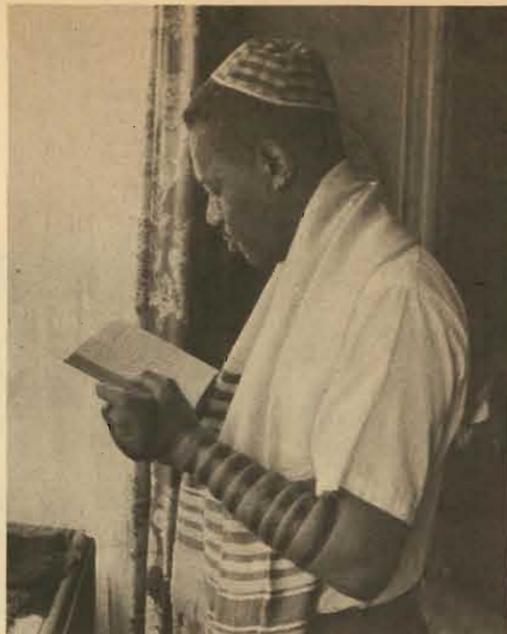
Le sac d'une synagogue

Une répression perfectionnée, et des explosions de violence croissantes, attestent ce mal endémique de la société américaine, le racisme. Un symptôme particulier s'est imposé récemment, avec une intensité inquiétante : la tension entre juifs et Noirs. Que nous crie, par exemple, une



Boroniez

Une communauté juive noire à Harlem. Aux côtés des minorités américaines existent ainsi des communautés charnières, très faibles en effectifs, mais qui peuvent jouer un rôle important.



lettre. Datée du 7 août dernier, elle émane d'un ami américain, ancien assistant dans un lycée parisien. C'est un garçon de 23 ans, juif pratiquant, issu d'une famille relativement aisée (son père est professeur de high school), et qui prépare, à Columbia University, une thèse sur le XVIII^e siècle français. Bertram habite Brooklyn. Faisant allusion à la vague de violences d'après Newark, il la condamne vigoureusement — notamment parce qu'elle avait abouti au sac d'une synagogue de Brownsville, qu'il connaissait bien; il trouvait des accents émouvants pour parler de son oncle Zelig qui, ébéniste de son état, avait fait don de tout l'ameublement du temple, ou de son grand-père qui y avait prié, et écrivait par ailleurs: « La tragédie, c'est qu'on commence à les considérer comme un groupe — un groupe dangereux — et non plus comme des individus... » On, dans le texte, c'est évidemment l'opinion publique (avant tout, la « blanche ») et les, ce sont les noirs.

Il n'y avait, dans cette lettre, pas un mot sur le Vietnam.

Bertram est un « libéral » (la dernière phrase citée, ne le suggère-t-elle pas?). Il est, par exemple, tout à fait hostile à un Nixon. Son libéralisme, d'ailleurs, est également « économique ». Il ajoute que les noirs « exigent ce qu'on appelle leur juste part, économique du gâteau national. Malheureusement, pour partager ce gâteau, il faut se lancer dans les professions et les métiers modernes, c'est-à-dire accepter cette même civilisation blanche, occidentale et bourgeoise dont ils essayent de priver les enfants de leur race. » Les silences de cette

lettre, autant que ce dernier passage, m'ont paru éloquentes, tout comme les coupures de presse qui l'accompagnaient: l'une était une interview de William Styren (dont le roman, très attendu, sur une insurrection d'esclaves noirs en Virginie, en 1831, sort des presses, et sera traduit en France par M.E. Coindreau), disant qu'il fallait se garder de porter un jugement éthique sur la flambée d'émeutes raciales aux U.S.A., inéluctable, psychologiquement fatale selon lui:

« Le noir se purifie de ce sentiment, vieux de trois à quatre cents ans, qu'il n'est absolument pas un citoyen à part entière, participant à la vie américaine. De celle-ci, il a été très souvent exclu. Qu'il y ait des destructions tragiques, là n'est pas la question. Le noir veut percer, s'affirmer. »

Dans le ghetto noir

« Le noir, ajoute Styren, est le facteur principal de l'histoire américaine. »

Ces propos (d'un écrivain blanc du Sud) nous évoquent Melville, non celui de *Moby Dick*, mais d'une admirable nouvelle, décrivant elle aussi une révolte d'esclaves, à bord d'un navire, *Benito Cereno*. (Est-ce hasard si un jeune cinéaste français, Serge Roulet, qui vient d'adapter *Le Mur* de Sartre, va porter *Benito Cereno* à l'écran sous le titre *L'humiliation*?). En 1856, pour peindre la vie des esclaves à bord, Melville emploie le mot « ghetto ». Ce ghetto n'était pas encore celui de Harlem. Celui du discu-

table politicien Adam Clayton Powell, dont les propos ont pu alimenter des courants antisémites. Celui, aussi, du poète Langston Hughes. Ou de Chester Himes, et de sa *Reine des Pommes*, chère aux amateurs de la « Série Noire ». Celui qu'évoque James Baldwin dans son long essai, « Les Nègres sont antisémites parce qu'ils sont anti-blancs » (*New York Times Magazine*, avril 1967). Dans une note liminaire, il est rappelé que le romancier, démissionnant de la revue nationaliste noire *Liberator*, en raison d'une série d'articles intitulés « Le Sémitisme dans le Ghetto Noir », avait déclaré: « Je crois immoral d'imputer Harlem au juif... Pourquoi, alors que nous devrions forcer de haute lutte l'accès des Capitales, incitez-vous les gens que vous voulez servir à chercher refuge dans le plus antique et le plus barbare des mythes européens? »

Baldwin commence par évoquer son enfance à Harlem: « Notre démoralisante série de propriétaires étaient juifs, et nous les haïssions. Nous les haïssions parce qu'ils étaient de terribles propriétaires, et ne s'occupaient pas du bâtiment. » (Fenêtres brisées, escaliers en état de péril, ordures mal évacuées, rats, « toutes questions de vie et de mort... pour les pauvres, et particulièrement ceux qui ont des enfants. ») Les souvenirs s'égrènent: l'épicier, le boucher, l'homme auquel on achetait les vêtements, et les chaussures d'occasion, le prêteur sur gages — « celui, peut-être, que nous haïssions le plus » — tous étaient juifs.

L'enfant Baldwin englobait dans la même haine ses professeurs (à cause

de leur mépris), les assistantes sociales, les policiers. Tous, d'ailleurs, étaient loin d'être juifs — certains étaient noirs. L'adulte n'a pas oublié que, de tous les policiers de Harlem, les noirs étaient les pires — dans leur désir de se prouver à eux-mêmes et à leurs collègues « qu'ils étaient différents des autres nègres ».

Qui connaît Ernestine Rose ?

Comment ici, et toutes proportions gardées, ne pas songer à un autre engrenage de l'oppression — à ces « polices » juives créées par les nazis dans certains camps de concentration? Baldwin, d'ailleurs, évoque les 6 millions de juifs assassinés de 1939 à 1945, pour déplorer le fait que ce massacre puisse servir d'alibi à certains juifs américains; à toute accusation, mettons d'exploitation économique, ceux-ci répondent, suprême argument: nous sommes juifs, la souffrance, nous la connaissons mieux que personne; ou en invoquant le fait qu'une partie de leurs profits est versée à la lutte pour les droits civiques. Ce qui, selon Baldwin, ne fait qu'augmenter la rage du noir devant ce qu'il considère comme une hypocrisie de la part de gens que leur passé de persécutés, précisément, devrait inciter non seulement à ne pas opprimer leurs frères de couleur, mais à user dans la lutte commune contre le racisme de méthodes un peu plus radicales qu'un « versement d'argent pour donner bonne conscience ». Geste qui « ne saurait faciliter les rapports entre la plupart des noirs et la plupart des juifs... » Dans ces derniers mots, au-delà de la passion, perçait la volonté de nuancer, de voir clair, pour hâter la solution d'un problème douloureux.

Cette passion a pu (cf *Cercle Juif*, avril 1967) provoquer certains raccourcis discutables. Lorsque Baldwin, par exemple, fait du noir un être aliéné, « en étrange pays dans son pays lui-même », et paria de la planète, il l'oppose au juif, « qui a des alliés dans le monde. » D'Hanoï à La Havane, via Alger, Stockely Carmichael n'aurait-il, cet été, rencontré que des ennemis? D'autre part, lorsque Baldwin souligne, à juste titre croyons-nous, l'aspect historique de l'aliénation du noir (séparation d'avec la patrie africaine ancestrale, ségrégation américaine), ne minimise-t-il pas une ignorance de l'histoire sans doute assez répandue dans la population américaine blanche — et parfois juive? Au cours d'un débat organisé en mai 1963 par la revue *Jewish Currents* dont le rédacteur en chef est un historien, l'un des orateurs, un psychologue, le Dr Charles W. Collins, pouvait demander « combien de juifs connaissent le nom d'Ernestine L. Rose ». A cette évocation de la fille d'un rabbin de renom, née en Pologne en 1810,

LES "WHITE" ET LES "NON-WHITE"

La minorité noire aux Etats-Unis est la plus nombreuse et la plus remuante. Mais elle n'est pas la seule. Le fameux *melting pot*, le creuset où, dit-on, se fondent tant d'ethnies et de nationalités pour arriver à une nouvelle ethnie, l'américaine, demeure d'une action très lente. Les minorités ne sont pas seulement *colored*, mais même de certains européens — Italiens ou Polonais, par exemple, qui, même nés aux Etats-Unis, restent des étrangers. Les recensements les classent sous la rubrique générale de *Foreign stock* (catégories étrangères) et font la différence entre les « nés à l'étranger » (*foreign born*) et les « issus de parents étrangers ou de mariages mixtes » (*native of foreign or mixed parentage*).

Washington, capitale noire

Les minorités aux Etats-Unis, minorités raciales, ethniques ou nationales, comptaient 45 millions d'individus au dernier recensement (1960), par ordre d'importance décroissante:

Les noirs: 19 millions (dont 1,5 million à New York, 1,2 million au Texas, en Géorgie et en Caroline du Nord, 1 million en Louisiane et en Alabama, 900.000 dans le Mississippi et la Californie, 800.000 en Floride et en Virginie. Le quart des Etats américains compte donc la moitié de la population noire. Le district de Columbia, où est Washington, la capitale fédérale, compte plus de noirs (420.000 en 1960) que de blancs (360.000).

Une part importante de la population noire, surtout dans les ghettos, échappe volontairement aux recensements. Selon certaines estimations, le chiffre de noirs recensés en 1960 serait de 10 % inférieurs au chiffre réel. C'est une proportion énorme.

Les Italiens (4,6 millions) et **les Polonais** (2,8 millions) forment des minorités importantes, concentrées à New York et dans l'est industriel, assez mal considérées, victimes de préjugés xénophobes. La minorité polonaise est aussi l'une des plus agressives contre les noirs; c'est qu'elle est la plus déshéritée des minorités blanches et qu'elle se sent la plus menacée par les exigences de promotion des noirs. C'est là un mécanisme assez habituel, qui dresse les opprimés les uns contre les autres, pour qu'il soit inutile d'insister.

Les Allemands (4,3 millions), **les Canadiens** (3,2 millions), **les Russes** (2,3 millions), **les Irlandais** (1,8 million), **les Anglais** (1,8 million), **les Autrichiens** (1 million), **les Suédois** (1 million), ne posent pas de problèmes particuliers de minorités. Il faut noter au passage que sur 34 millions d'« étrangers » blancs, 23 millions sont nés aux U.S.A. mêmes.

Les Mexicains (1,8 million) sont souvent des immigrants temporaires, ouvriers agricoles pendant la saison des récoltes. Ils sont nombreux en Californie et au Texas. Ils y sont victimes d'une hostilité raciale manifeste.

Des minorités repliées sur elles-mêmes

Les Indiens (530.000), bien que premiers occupants, forment la minorité sans doute la plus pauvre des Etats-Unis. Ils sont concentrés, pour la moitié environ, dans trois Etats, l'Arizona (83.000), l'Oklahoma (65.000), le Nouveau Mexique (56.000). Ils vivent en majorité dans des réserves où leur seul revenu important est dû à la curiosité des touristes. Les Indiens des réserves sont des sous-Américains qui, par exemple, n'ont même pas le droit de vote.

Les Japonais (465.000), **les Chinois** (240.000) et **les Philippins** (180.000) forment des minorités très repliées sur elles-mêmes, dont la vie économique est relativement autonome, et qui ne cherchent pas l'intégration. Ils sont concentrés en presque totalité à Hawaï et en Californie.

Les autres catégories non blanches comptent 2.000.000 d'individus. La quasi-totalité sont des travailleurs immigrés porto-ricains. Il existe aussi quelque 100.000 hawaïens d'origine autochtone.

Ces chiffres datent de 1960; ils sont donc en deçà des chiffres actuels. Mais chaque communauté, chaque minorité, ayant son rythme démographique propre, il est impossible de faire une évaluation plus précise avant le prochain recensement.

Les Juifs américains (5.600.000, en 1965), bien que d'origines nationales diverses, forment aux U.S.A. une communauté très structurée. La moitié d'entre eux vivent à New York, ce qui contribue évidemment à renforcer cette structuration.



Stokely Carmichael lors de son dernier passage à Paris. Il reste le propagandiste le plus zélé du « Black Power ».

Elie Kagan

→ et qui, liée d'amitié, en Angleterre, avec Robert Owen, devait jouer un rôle mémorable, aux Etats-Unis, dans la lutte contre l'esclavage, en même temps que pour les droits de la femme et la liberté de conscience, ajoutons cette question : « Combien d'Américains, blancs ou non, juifs ou non, connaissent-ils les noms des juifs venus d'Europe qui, en 1859, aux côtés de ce John Brown cher à Victor Hugo, tentèrent de soulever les esclaves ? »

Un océan de Wasp

Essayons d'exprimer le problème en chiffres. En janvier-février 1964, selon la revue *World Jewry*, les U.S.A. comptaient 18 millions de noirs et 5 millions et demi de juifs (1); 265.000 de ces derniers vivant dans le Sud, région habitée par 30 millions de blancs chrétiens, et 10 millions de noirs.

Bien que l'axe de la lutte contre le racisme tende à se déplacer du Sud à prédominance rurale vers le Nord surtout industriel, la distinction entre Nord et Sud garde toute sa valeur.

En effet, à quelques exceptions près (le rabbin de Greensboro, en Caroline du Nord, par exemple, qui participa à la Marche sur Washington de 1963), les communautés juives du Sud, à l'échelon des organisations, sont restées à peu près passives devant la ségrégation des noirs. Certains hommes d'affaires juifs, « une poignée seulement » (*World Jewry*, janv.-fév. 1964) se sont même affiliés aux Conseils de Citoyens blancs, épine dorsale de la lutte contre la déségrégation. Devant la coalition qui va des « rois » texans du pétrole aux « pauvres blancs » de l'Alabama, la masse des juifs du Sud, si elle répugne à donner des gages de « collaboration » aussi concrets, hésite à attirer l'attention sur elle. Le temps n'est pas si loin-

tain (avril 1913) où un jeune juif de Brooklyn, Léo Frank, venu travailler dans une usine de crayons d'Atlanta, était lynché devant la prison de la ville, alors qu'une terrible récession économique, frappant la Géorgie et tout le Sud-Est, alimentait la démagogie d'un Tom Watson, et les campagnes de presse qui déchaînèrent les tueurs (2). Et quand, en novembre 1962, l'entrée du noir James Meredith à l'université d'Oxford, Mississippi, déclencha d'affreuses violences, qui joua un rôle de premier plan dans ce déchaînement — sinon le général Edwin A. Walker, celui-là même que devait limoger le président Kennedy, pour avoir outrageusement endoctriné les troupes américaines d'Allemagne, dans un sens que la revue raciste de Californie, *The Cross and the Flag* (La Croix et le Drapeau) laisse deviner : « Ceux qui, dans notre gouvernement, sont des tripoteurs aux ordres des juifs, ne veulent pas de militants qui croient au christianisme militant. » (Oct. 1961).

Une crainte bien humaine explique sans doute en partie que le juif moyen du Sud, calomnié, menacé, isolé dans un océan de WASP (*White Anglo-Saxon Protestants* — Protestants blancs, anglo-saxons, d'une bigoterie parfois légendaire) se soit refusé à prendre la défense de ses frères noirs.

« Quand je suis allé à Albany, Géorgie, avec le rabbin Israël Dresner la communauté juive locale a exercé une formidable pression pour nous faire partir. » C'est le rabbin — orthodoxe — Kurt Flascher, l'un des dix rabbins emprisonnés à Albany pour y avoir protesté contre la ségrégation, qui parle. (*Jewish Currents*, mai 1963).

Lorsqu'un rabbin de Cleveland, Arthur Lelyveld, vint à Hattiesburg, Mississippi, pour y encourager les noirs à voter, il reçut des coups de

barre de fer sur la tête. Seuls deux juifs de l'endroit eurent l'audace de lui rendre visite. Cela, au cours de ce même été 1964 qui, dans le Mississippi encore, vit l'assassinat — demeuré célèbre, et puni de quelle manière ? — de trois militants intégrationnistes venus du Nord (dont un noir et un juif).

Les juifs et les Italiens

Au Nord, la situation est bien différente — du fait, notamment, de la concentration urbaine. La communauté juive de New York, par exemple, puissamment organisée, disposant d'une presse souvent de grande qualité (nous pensons au mensuel *Commentary*, organe de l'*American Jewish Committee* — l'une des grandes organisations juives avec l'*American Jewish Congress*, le *B'nai B'rith*, et la *Anti-Defamation League*), se trouve au cœur même de la bataille. Celle qui se livre aussi, par exemple, à Boston, où, en septembre 1962, selon *Jewish Currents*, « les noirs venus du Sud représentaient près de 40 % de la population noire ». Cette revue juive ajoute : « La grande majorité des noirs de Boston connaît le juif surtout par des contacts personnels... Il arrive que le noir de Boston connaisse le juif comme son propriétaire (et que son propriétaire soit celui qui a augmenté les loyers de 25 % lorsque les noirs ont déferlé sur Roxbury (3). Il arrive qu'il connaisse le juif comme l'épicier du coin, qui lui prend son argent plus vite qu'il ne le gagne. Les noirs considèrent les commerçants juifs comme très retors — comme les plus retors... »

Transposez. En 1960, déjà il y avait plus de noirs à Chicago qu'à Atlanta, plus à Detroit qu'à Birmingham, plus à Los Angeles qu'à Richmond. Les noirs représentaient 25 % des deux millions d'habitants de Philadelphie. Depuis, l'exode des noirs, attirés par l'espoir d'une vie meilleure au nord, n'a fait que s'accroître. Il ne s'ensuit certes pas que les heurts entre noirs et juifs doivent automatiquement se généraliser. Mais les mêmes causes produisant les mêmes effets, ne peut-on orienter, parfois, une recrudescence des heurts ?

Des analyses comme celle parue dans *The Crisis*, revue de la NAACP, en mai 1958, semblent vérifiées aussi bien par le Roxbury de 1962 que par le Harlem de 1967, même si, sur un plan plus général, elles peuvent paraître moins exactes. En effet, pour Dennis Clark, observateur blanc de Philadelphie, les points de contact essentiels entre noirs et juifs seraient au nombre de trois :

● la lutte pour la démocratie, où juifs et noirs, appartenant à des groupes minoritaires, sont unis par une authentique solidarité ;

« NOUS N'IRONS PAS A MEXICO »

AUX Jeux olympiques de Tokyo (1964), les Américains noirs avaient remporté autant de médailles que leurs compagnons blancs. Pourtant, la proportion de la délégation des Etats-Unis était de 1 à 3 en faveur des seconds.

Mais l'an prochain à Mexico, les choses se présenteront différemment. Les athlètes noirs ont en effet décidé de boycotter les prochains Jeux olympiques. Tommie Smith, considéré comme « l'homme le plus rapide de tous les temps », a expliqué ainsi le sens de cette abstention :

« Le boycottage des Jeux olympiques ne résoudra pas le problème de la discrimination raciale aux Etats-Unis, mais il sera une étape que l'on espère importante dans notre lutte pour l'émancipation. J'ai préparé les Jeux de Mexico comme... un fou et pourtant je crois que mon renoncement est indispensable puisqu'il se justifie par cette motivation. »

M. Avery Brundage, président du Comité international olympique, a déclaré, lui : « Ces jeunes gens sont mal conseillés car l'olympisme est le plus inadéquat des champs de bataille politique. »

● le commerce de détail, souvent l'apanage des juifs (propriétaires et gérants), dans les zones urbaines où sévit une ségrégation de fait ;

● l'habitat (achat et location d'appartement par les noirs, dans des quartiers où les juifs représentent une proportion importante de la population).

Dans le premier de ces domaines, ce sont souvent des intellectuels, (professeurs d'université ou étudiants), ceux qu'un syndicaliste, Sidney Lens (4) appelait les *left out*, les « marginaux » qui agissent avec le plus de décision. Mais la désaffection des noirs (intellectuels compris), en tout cas des tenants de plus en plus agissants du *Black Power* (5) pour les « libéraux », blancs ou noirs, juifs ou non, ne date pas d'aujourd'hui. Ces « Uncle Toms » que stigmatisait déjà un Richard Wright, rejoignent cette bourgeoisie noire dont le sociologue Franklin Frazier, noir lui aussi, dénonçait l'appétit de jouissance, le manque de dignité.

Sur un autre plan on sait aussi que le racisme anti-noir imprègne encore trop souvent le mouvement ouvrier.

Des luttes politiques ou juridiques d'hier, apanage de minorités plus ou moins conscientes, l'on passe aujourd'hui aux luttes sociales et économiques, où font irruption des masses traumatisées par la misère, l'ignorance, la violence entretenues.

Il est évident pourtant qu'« un athlète ne passe que quelques heures sur le terrain, après quoi il redevient un noir soumis à la même discrimination que ses frères de race », comme l'a dit M. Floyd McKissick, un responsable du Congrès pour l'Egalité des Races. Ce à quoi le pasteur Martin Luther King a ajouté : « Le boycottage est dirigé contre le racisme et l'injustice que nous cherchons nous-mêmes à supprimer. » Tous deux ont réclamé le remplacement de M. Avery Brundage, dénoncé comme antisémite et antinoir.

Le pasteur King a enfin révélé que parmi les conditions posées par les athlètes noirs pour leur participation aux Jeux de Mexico figure notamment la fin de la discrimination contre les noirs et les juifs au *New York Athletic Club*, la réintégration du boxeur Cassius Clay, déchu de son titre mondial pour son hostilité à la guerre du Vietnam et la non-participation de l'équipe américaine à des rencontres avec les équipes de l'Afrique du Sud et de la Rhodésie.

A en juger par l'inquiétude qu'on observe dans certains milieux « sportifs » des Etats-Unis, on peut bien penser que le stade olympique est un excellent « champ-de-bataille » pour les antiracistes...

Dans son *Autobiographie*, Malcolm X, qui appelle « *Farce sur Washington* » cette Marche historique d'août 1963 (à laquelle avaient participé l'*American Jewish Congress*, les anciens combattants juifs, et bien d'autres organisations juives), reprend l'image, déjà évoquée, du commerçant juif vu par maint jeune noir des agglomérations urbaines, pour ajouter :

« Cela ne signifie pas que je sois antisémite ; cela signifie simplement que je suis anti-exploitation. » (6).

Un demi-million d'immigrants

L'exploitation, dans la dernière période, semble devenir particulièrement intolérable aux noirs dans le domaine du logement, comme l'ont montré les manifestations, parfois durement réprimées, de New Haven, pourtant « ville modèle », Cleveland ou Milwaukee. Venus du Sud ou d'ailleurs, entassés dans les ghettos (pour y voir leurs enfants en butte à la misère, aux tentations de la violence ou du vice, à la fois méprisés et haïs), les noirs ne se heurtent pas seulement à des propriétaires parfois juifs, ils constatent que, trop souvent, lorsqu'ils réussissent à s'installer dans un quartier jusqu'alors « réservé » aux blancs, les juifs — quelques soient leurs motifs — sont parmi les premiers à partir. Ils s'indignent aussi, sans doute, de voir que « le plus

célèbre promoteur de constructions suburbaines (« *suburban development* ») réservées aux blancs soit William Levitt — un juif » (*Jewish Currents*, octobre 1960).

L'on touche ici à un immense problème humain et politique. Le gouverneur républicain (ultra-conservateur) de Californie, l'ancien acteur Ronald Reagan (est-ce par hasard ? sa revue qui glorifiait le général Walker tonnait, en 1961, « contre la domination d'Hollywood par les juifs » — a dû son élection, en particulier, à cette peur de voir les noirs s'installer dans les quartiers « blancs »). Le 29 juillet 1966, *Le Monde* pouvait titrer un long article : « Le gouvernement fédéral reste impuissant devant la spéculation immobilière ». Et donnant l'exemple de Chicago, il sous-titrait : « La démission de la municipalité devant les agents immobiliers. » Et précisait qu'à Chicago, « d'ici 1975 on attend encore un demi-million de nouveaux arrivants de couleur : quelque plus avancée qu'ailleurs, la « reconversion » rurale des Etats-Unis n'est pas terminée. Il y a encore dans le Sud un vaste réservoir de fermiers « marginaux » et d'ouvriers agricoles appelés à quitter la terre. »

Comment s'étonner si, de l'épicier du coin (souvent juif et blanc) au Président, l'ouvrier agricole noir venu de l'Alabama au *West Side* de Chicago, ne voit parfois que des ennemis ? Même s'il ignore qu'« un an après les émeutes (de Watts, N.D.L.R.) la misère demeure à Los Angeles »

Martin Luther King mène un cortège intégrationniste, où les blancs, chrétiens, juifs et progressistes, sont nombreux, et ensemble.



Droits réservés

→ (7), ou qu'après les émeutes raciales de San Francisco, « à Washington le bureau fédéral du travail a fait savoir (que) le taux de chômage est très supérieur à San Francisco à celui du pays » (8), comment ne risque-t-il pas de sombrer dans le désespoir? Et dans ses tentations, comme l'antisémitisme?

« Défendre les Blancs. »

Se consolera-t-il en apprenant qu'après la « guerre des 6 jours » la « conférence des milliardaires juifs », siégeant à huis clos à Jérusalem, comptait quarante Américains sur soixante participants? (9). Ou en lisant les statistiques du Pentagone (10) selon lesquelles, « probablement attirés par les avantages financiers », les noirs constituent 25% des engagés volontaires au Vietnam, où « la guerre fait plus de morts parmi les noirs américains que parmi les blancs? »

Ceux qui payent, comme toujours, ce sont les enfants. Qu'un Norman Podhoretz, rédacteur en chef de *Commentary*, n'oublie pas aujourd'hui qu'il s'était fait rosser, à l'école, par des noirs, nous pouvons l'imaginer. Qu'un certain nombre d'instituteurs new-yorkais, noirs ou porto-ricains, refusent de s'associer à la grève — pourtant motivée par des conditions de travail déplorables — du syndicat de la ville, dont la plupart des membres sont d'origine juive; que ces « jaunes » (?) affirment — « non sans raison », dit *Le Monde* du 13 septembre 1967 — « que ce sont les enfants de leurs communautés respectives qui en supportent les plus lourdes conséquences », nous pouvons (sans obligation faire nôtre toute l'appréciation ci-dessus) le concevoir aussi.

N'oublions pas Roxbury lorsque,

dans *Le Monde* (éditorial du 9-11-67) nous lisons qu'aux élections municipales de Boston, la candidate sans parti qui se présentait pour « défendre les blancs contre les pressions croissantes des ghettos noirs » a été battue... Ceci, dans un Etat où un sénateur noir (républicain) a été élu, il y a quelques mois, comme on l'a dit — fièrement? — « pour la première fois depuis la Guerre de Sécession ». Ceci, également, le jour où un arrière-petit-fils d'esclave, fils d'une femme de ménage, devient le premier maire noir élu d'une grande ville américaine, Cleveland.

Ainsi, pendant qu'« on » se chamaille, par exemple, pour savoir qui a le plus souffert, des juifs ou des noirs — au nom de ces abstractions: « le Blanc », « le Juif », « le Noir » — on risque d'oublier et la souffrance réelle, et ses sources, et ses remèdes.

On comprend aisément que la haine des juifs soit considérée par certains responsables (blancs) comme une diversion providentielle.

On retrouve là la démarche la plus « classique » de la propagande antisémite, qui attribue à une religion ou à une minorité l'origine des maux qui résultent en fait d'un système économique et social déterminé.

Ecoutez le *New York Times* (supplément du 27 août 1967, consacré aux émeutes de Detroit): « ... La part prise au pillage par certains blancs pauvres, surtout venus des Appalaches, a renforcé la conviction de certains observateurs que la violence, ici et ailleurs, doit plus à la classe qu'à la race. Il se peut que cette théorie contienne un grain de vérité. »

« Dans certains quartiers noirs bourgeois, des hommes sont sortis dans les rues, un fusil de chasse à la main, pour protéger leurs maisons et leurs

familles. » Et de citer le prêche d'un pasteur dans une église « noire », devant un auditoire élégant, le dimanche d'après les troubles: « Dans notre désir ardent de nous faire accepter d'une société blanche, protestante, bourgeoise, nous avons fait la sourde oreille devant ceux qui cherchent à échapper à cet emprisonnement qui fut jadis le nôtre. »

Et ce n'est plus à Jérusalem, mais au Harvard Club de New York que 47 des noirs les plus riches des Etats-Unis se sont réunis pour rassembler un million de dollars, destinés certes à financer la lutte pour les droits civiques, mais suscités aussi — le *Times* de Londres (21 mars 1967) nous l'apprend ingénument — par « l'allure de plus en plus séparatiste — et socialiste — prise par le mouvement du « Pouvoir Noir », qui cherche à s'appuyer sur les noirs pauvres et la petite bourgeoisie noire. »

Les vrais coupables

La source du mal? Elle est bien vieille. On sacrifie les enfants à l'argent. Ecoutez *Le Monde* — deux nouvelles parues le même jour (11 août 1967) au début d'un article intitulé: « Pour ne pas aggraver un déficit déjà élevé », il faudra compenser les dépenses de la lutte contre le paupérisme par des économies budgétaires », déclare M. Fowler, Washington, août. Dans le cas où les crédits consacrés à la lutte contre le paupérisme seraient augmentés, pour prévenir les émeutes raciales (souligné par nous), l'argent devrait être prélevé sur d'autres postes, a déclaré mercredi M. Fowler, secrétaire au Trésor... Autre nouvelle en page 2: « A Newark, soixante-deux enfants noirs ont été renvoyés de leur colonie de vacances. L'administration fédérale qui subventionnait cet organisme refuse de verser les fonds nécessaires à son fonctionnement. » (11).

La « guerre à la pauvreté » du Président Johnson continue. En même temps qu'une autre...

Paradoxalement, et malgré des hauts et des bas, c'est peut-être la réaction de l'opinion américaine à ce cauchemar grandissant, la guerre du Vietnam, qui permet d'espérer.

« Le revenu familial noir ne représente que 58% du revenu familial blanc » — indique un rapport du Bureau du Recensement et des Statistiques du Travail, remis au Président Johnson le 3 novembre 1967. (*International Herald Tribune*, 4-5 novembre 1967).

Les noirs américains ne s'hypnotisent pas sur le grand-père juif du sénateur (républicain) Goldwater. Ils combattent d'instinct, dans leur quasi totalité, la politique de ce dernier

dans celle — baptisée « escalade » — que le démocrate Arthur Goldberg — défend à l'O.N.U.

Mais, en octobre 1967, ce n'est pas seulement Martin Luther King qu'on arrête, c'est aussi le dramaturge noir LeRoi Jones (pour sa participation aux événements de Newark) et le romancier juif Norman Mailer (pour avoir manifesté à Washington contre la guerre du Vietnam).

Ces left out, ces « marginaux » seraient-ils seuls? Et les outrances de langage d'un LeRoi Jones doivent-elles faire oublier aux juifs les propos de l'apôtre du « Pouvoir Noir », Stokely Carmichael, évoquant la seconde guerre mondiale, en novembre 1966, devant dix mille étudiants de l'Université de Berkeley: « Les vrais coupables, ceux qui s'en sont tirés, sont ceux qui ont refusé d'admettre leurs crimes et ont cherché et trouvé des justifications qui ont rationalisé leurs crimes en clamant que les juifs n'étaient pas des êtres humains, qu'ils méritaient d'être exterminés, ou bien qu'eux-mêmes s'étaient contentés d'obéir aux ordres. » (11).

Les noirs, eux, auraient-ils garde d'oublier le geste du capitaine Howard Lévy, médecin juif de Brooklyn, condamné à 3 ans de prison, en juin 1967, par un tribunal militaire de Caroline du Sud, pour refus de servir dans les forces spéciales au Vietnam? (Un rapport des services secrets sur Lévy avait du reste appris à ses supérieurs qu'« Il avait assisté à certaines réunions politiques suspectes à New York. Au cours de l'une d'elles, il avait entendu Malcolm X... ») (12).

Au-delà du désespoir

L'espoir existe. Quand, à Detroit, un groupe de prêtres, de pasteurs et de rabbins se déclare solidaire des insoumis, émules de Cassius Clay, qui refusent de ternir davantage au Vietnam l'honneur de leur pays, nous retrouvons et l'une des plus nobles traditions américaines — celle de Thoreau qui défendit John Brown avant d'inspirer Gandhi —, et « l'autre Amérique », celle de la pauvreté et du livre de Michaël Harrington, celle aussi des intellectuels, des femmes, des jeunes, qui font craquer les vieux cadres, syndicaux, religieux ou politiques, pour défendre leurs droits et leur dignité.

Mais que l'on y prenne garde. Avant d'être assassiné, Malcolm X avait émis l'idée suivante: puisque les noirs américains ne peuvent conquérir leurs droits, qu'ils posent leur problème devant l'O.N.U. En plein Manhattan. Si aujourd'hui, à sa sortie des prisons de l'Alabama, Martin Luther King (qui, en 1964, intitulait un livre: *Pourquoi nous ne pouvons attendre*)

8.000 JÉSUITES CONTRE LE RACISME

Le Père Arrupe, préposé général de la Compagnie de Jésus, a adressé une lettre aux Jésuites des Etats-Unis par laquelle il les invite à lutter résolument contre le racisme.

« Tout en reconnaissant comme il se doit ce qui a été fait dans le passé et qui se fait actuellement, en matière d'apostolat interracial, écrit le Père Arrupe, il demeure vrai que la Société de Jésus n'a pas engagé ses ressources humaines et autres au service de cet apostolat dans une mesure répondant à ce que les Noirs attendent de nous. »

Le préposé général donne aux Jésuites américains une série de directives: étudier « comment leur potentiel peut être concentré d'une façon plus effective sur le grave problème racial et celui de la pauvreté »; encourager l'admission des Noirs dans les établissements scolaires supérieurs; convaincre les paroissiens blancs de faire bon accueil aux Noirs; condamner la ségrégation raciale pour l'admission dans les maisons de retraite dont ils ont charge; « abattre les barrières antichrétiennes des préjugés et de la discrimination raciale » dans leurs mouvements de piété; ne s'adresser « qu'aux firmes et sociétés qui ont adopté et observent effectivement les principes de justice concernant l'emploi ».

Le Père Arrupe recommande enfin d'établir « une résidence jésuite séparée dans un pauvre quartier noir d'une ou plusieurs grandes villes de chaque province » et la nomination d'« un directeur à plein temps de l'apostolat interracial pour chaque province ou région ».

« Il est embarrassant de constater que, jusqu'à maintenant, certaines de nos institutions n'ont guère été au-delà d'une intégration symbolique des Noirs », note, dans l'introduction de sa lettre, le préposé général, ce qui donne à celle-ci une importance toute particulière.

s'apprête à gagner Moscou — pour y discuter du Vietnam avec deux autres Prix Nobel de la Paix, le R.P. Pire (13) et Philip Noël-Baker, son voyage, venant après ceux d'un Carmichael, ou d'un Floyd B. McKissick (14), ne tend-il pas, bien que différemment, à faire germer une idée analogue?

S'ils veulent éviter que leur problème racial ne s'internationalise davan-

tage — processus lié à la politisation croissante de la vie américaine —, les Américains de bonne volonté (tels mon correspondant de Brooklyn, ou ses homologues noirs) ne devaient-ils pas, toutes proportions gardées, penser au lien qui unit Newark au ghetto de Varsovie en 1944; ou à celui entre cette « dépersonnalisation » du noir américain (que Bertram de Brooklyn dit tragique), et la schématisation du

le livre qui bouleverse
l'Amérique

89 POÈTES AMÉRICAINS
CONTRE LA GUERRE
AU VIETNAM

Dickey, Ferlinghetti, Ginsberg,
Kunitz, Levertov, Lowell...

ALBIN MICHEL

→ juif dans l'Allemagne hitlérienne ?
 Au-delà des excès du désespoir, il faut garder une claire vision de ses causes, et de ses antidotes. C'est humainement très difficile. Mais n'est-ce pas la seule alternative au risque d'affrontement entre deux groupes de la société américaine que leur commune oppression, idéalement, devrait unir ?

(1) Deux millions environ dans la région de New York. Signalons les quelque 15.000 juifs noirs, ou noirs juifs, de l'agglomération new-yorkaise. Le judaïsme noir s'est acquis une certaine célébrité depuis l'ascension d'artistes comme Sammy Davis Jr.

(2) Cf. Harry Golden, rédacteur en chef de « The Carolina Israelite », in « Only in America » : « Causerie sur la mort de Mrs. Leo Frank », p. 203 sqq. Préface de Carl Sandburg.

(3) Quartier de Boston dont le nom a fini par devenir presque aussi tristement célèbre que celui de Harlem, et où des explosions de violence se sont produites. Les communautés peuvent se superposer, ou se succéder, selon des clivages très nets — comme à Flatbush, ancien quartier juif de Brooklyn, peuplé maintenant d'immigrants d'origine italienne, et où se sont récemment installées des familles noires. D'où des incidents comme ceux de mai 1966.

(4) *Démocratie Nouvelle* : « Les U.S.A. à l'heure vietnamienne ». Mars 1967.

(5) Cf. « U.S. News and World Report », 22 mai 1967 : l'interview d'un sociologue noir de 33 ans, le Dr Nathan Hare, qui fut à l'université Howard de Washington, essentiellement « noire », le professeur de Stockely Carmichael.

(6) « *Autobiography of Malcolm X* », 1966, Grove Press, p. 283. Traduit et publié par les éditions Grasset.

(7) De même, *Le Monde* du 8-9-66 signalait notamment, sous le titre : « *Le chômage diminue chez les blancs, mais s'accroît chez les noirs* » que le taux de chômage « est surtout élevé chez les jeunes : 31 % de noirs de moins de vingt ans et 46 % de noirs du même âge sont au chômage ».

(8) Id., 1-10-66.

(9) Id., 11-8-67.

(10) Id., 19/20-2-67.

(11) *Démocratie Nouvelle*, mars 1967.

(12) *Ramparts*, juillet 1967.

(13) Cf. Dominique Pire : *Bâtir la paix*, préface de Robert Oppenheimer. Bibliothèque Marabout 1966. (La postface est de John H. Griffin, musicologue et romancier, et aussi auteur, en 1962, de *Black Like Me*, traduit — chez Gallimard — sous le titre : « Dans la peau d'un Noir »).

(14) Autre porte-parole du « Pouvoir Noir » qui, en compagnie du rabbin Israel Dresner (Cf. p. 22, col. 2) avait constaté au Cambodge, sur des enfants de dix ans, les effets de ce napalm mis au point à l'Université de Pennsylvanie, et vendu par Dows Chemical. Cf. « *American Dialog* », novembre-décembre 1966.

CRÉATIONS FÉMININES

Michel
Flame

134, rue d'Aboukir, 134
Paris 2^e - Tél. 488-28-33

VENTES
SUR STOCKS
PERMANENTS

EUROPE

La revue EUROPE, fondée en 1923 par un groupe d'écrivains en collaboration avec Romain ROLLAND, poursuit la tradition de ses fondateurs orientée vers un large humanisme, avec le souci d'intensifier les échanges culturels entre les peuples pour le maintien de la paix.

Depuis 1949, elle a multiplié ses numéros spéciaux consacrés, les uns à des créateurs illustres, les autres à des littératures étrangères, permettant au vaste public de langue française à travers le monde d'entrer en contact avec des œuvres jusque-là enfermées dans leurs frontières linguistiques.

Son programme pour 1968 et pour les années suivantes permettra à ses lecteurs de continuer à explorer la culture mondiale et en même temps de se tenir au courant de la production française (littérature, théâtre, cinéma, musique, arts plastiques), dans ce qu'elle a de plus valable.

EUROPE qui, depuis quarante-cinq ans, a diffusé les premières pages écrites par des auteurs qui ont aujourd'hui atteint une renommée universelle, a pour devoir de rechercher et de publier les jeunes poètes, les jeunes conteurs, dont les œuvres futures ajouteront à la gloire de la littérature française.

Le Comité d'EUROPE

Pierre ABRAHAM, ARAGON, Gabriel AROUT, Emmanuel d'ASTIER, Madeleine BARTHELEMY-MADAULE, Roger BORDIER, Maurice BOUVIER-AJAM, Roger CHATEAUNEU, Marie-Anne COMMENE, Pierre GAMARRA, Jacques GAUCHERON, Jacques MADAULE, Jean ORCEL, Pierre PARAF, Lucien PSICHARI, Emile TERSEN, Elsa TRIOLET.

EUROPE

a publié en 1967
des numéros spéciaux sur :

RACINE
ELSA TRIOLET et ARAGON
BAUDELAIRE (épuisé)
PIRANDELLO, O. MIRBEAU
RAMUZ, THOREAU
CINQUANTENAIRE
D'OCTOBRE
SWIFT
LITTÉRATURE CATALANE

Chacun de ces numéros :
France : 10,50 F
Etranger : 12 F

Abonnement (12 numéros) :
France : 1 an 45 F - 6 mois 25 F
Etranger : Un an 55 F

Demandez la liste complète des numéros disponibles à :

EUROPE

21, rue de Richelieu, Paris (1^{er})
C.C.P. 4560-04 Paris

Ossip Zadkine et deux de ses œuvres majeures, « Pour une cité dévastée » (à droite), datée de 1951, et « Mère et Enfant » (1958).



Droits réservés



LE MONDE

AU CŒUR

UN homme grand, un homme complet, vient de mourir. Pour nous il était un véritable ami qui n'hésita pas à nous manifester sa solidarité, il y a quelques années, en faisant don au M.R.A.P. d'une gouache intitulée *Prison*. Mme Zadkine, malgré sa peine, a bien voulu nous parler de lui. D'ailleurs, dans la petite maison perdue au fond d'une cour près des jardins du Luxembourg, tout parle encore de lui.

Il était un homme libre dit-elle, curieux de tout, il n'a pas cessé d'apprendre tout au long de sa vie et consacrait plusieurs heures par jour à la lecture. Il n'était pas confiné dans son art mais le concevait comme l'expression supérieure d'une connaissance humaine sans cesse élargie.

Cet homme était profondément artiste. C'était la forme de sa liberté. Il était poète et ses premières poésies parurent dans une petite revue d'avant-garde, *Sic*, fondée en 1916 par le poète Pierre-Albert Birot et à laquelle collaboraient peintres, sculpteurs et écrivains. Tout ce que les lettres parisiennes



comptaient de meilleur s'y est retrouvé, d'Apollinaire à Radiguet, Aragon, Cocteau, Breton, Tzara. Très libre dans son expression, Zadkine mêlait les contes et nouvelles avec la poésie, et la poésie avec la sculpture. Dans une courte nouvelle (1) *La fête pendant la peste ou la servante assassinée*, il fait chanter le poète :

« *La moisson de Dieu
Pourrit sur les champs
La pauvre femme pleure sur un
[berceau*

*Son enfant est aveugle
Son mari est tué à la guerre
L'œuvre n'est plus, l'icône est morte,
[éteinte* »

Pour lui, l'art du XX^e siècle ne pouvait éclore que dans une grande remise en question. Il fallait se dépouiller du fatras de l'inutile et pour reconstruire à l'échelle du globe se tourner vers les hommes d'autres civilisations. C'est lui qui fera le compte rendu (1) de la première exposition d'art africain qui eut lieu en 1919 à Paris : « *Les dieux de l'homme sauvage ont vu pour la première fois les*

→ vitrines en cuivre luisant, les socles parfaits et les salles d'expositions à Paris. Là réunis, ils subissaient l'exhibition, l'étiquetage du bazar et le monnaie de l'amateur ganté.

« Le musée.
« Aujourd'hui c'est le tour des dieux et fétiches nègres d'être arrachés de leur pénombre des mains sombres des prêtres pour goûter le Socle, le Catalogue, à côté de leurs frères égyptiens grecs et assyriens.

« Aujourd'hui les dieux ne sont que œuvres d'art. Le sculpteur noir était prêtre. Il obéissait aux rites, aux lois, qui lui dictaient les attitudes, les poses. Mais il apportait aussi toute sa croyance au divin et son désir admirable de vouloir créer, l'Image, l'Idole.

« L'équité des proportions et la grande sérénité des figures allongées et le rythme de la posture de l'homme debout aux bras portant l'offrande, nous persuadent. L'ornementation, la coloration décorative nous parlent des conceptions esthétiques à peu près perdues pour la sculpture moderne. Le jeune sculpteur d'aujourd'hui puisera surtout dans les œuvres d'art nègre la conception évidente de la spontanéité et la vraie liberté pour en arriver à l'Expression ».

J'ai encore beaucoup à dire

Cette véritable profession de foi, Zadkine l'a mise en pratique dans son art. La recherche de ce qui est proprement sculptural dans la sculpture l'a amené à dépouiller ses formes de toute anecdote. Cependant il fallait donner vie à ces formes : la recherche qu'il fit pour résoudre cette contradiction l'a amené à articuler vigoureusement volumes et espace. C'est ainsi qu'il atteint une force expressive rare comme dans ses statues d'Orphée, perforées à la place du cœur qui semblent dire que le monde intérieur n'est autre qu'un morceau de monde extérieur. Ce monde qu'il a tant aimé : « Le langage de la sculpture est un néant prétentieux s'il n'est pas composé de mots d'amour et de poésie » disait-il. Après avoir vu le spectacle terrible de Rotterdam anéanti par la guerre il créa son œuvre fameuse, son chef-d'œuvre : *Pour une cité dévastée*, installée maintenant sur le quai de Leuvehaven dans la ville qui l'a inspirée. *Le Prophète, le Messager, l'Arlequin hurlant, le Phénix, les Trois Belles, la Forêt humaine* accompagnent maintenant en un long cortège dispersé à travers le monde celui qui disait à la veille de la mort : « Je crois que j'ai compris maintenant ce que je dois faire, j'ai encore beaucoup de choses à dire ». Il est dommage qu'il n'ait pu voir en place la seule commande que lui fit l'Etat français : un monument à Alfred Jarry qui sera inauguré en mars à Laval.

Eugénie DUBREUIL.

(1) Sic, numéro de mai 1919.

MARTINIQUE-CÉLIMÈNE

par Gilbert Gratiant

DATE dans l'histoire de la Martinique, événement majeur dans la littérature anti-colonialiste : l'attribution du Prix Renaudot au livre de Salvat Etchart : « *Le Monde tel qu'il est* ». D'un seul coup Salvat Etchart à la fois complète et parfois transcende superbement des œuvres comme « *Cahier d'un retour au pays natal* » de Césaire, « *la Lézarde* » et « *Le IV^e siècle* » de Glissant, autre Prix Renaudot martiniquais, « *Pigments* » de Damas, « *Contacts de civilisation* » de Michel Leiris, l'œuvre de Frantz Fanon, celle de Paul Nègre, « *Credo des sang-mêlé* » de l'auteur de ces lignes, ou encore les œuvres de Juminer, de Sainville et de bien d'autres. Que le roman soit le Renaudot 1967, voilà une circonstance providentielle sans laquelle on aurait pu enterrer sous le silence « *Le Monde tel qu'il est* » comme on l'avait fait pour « *Les Nègres servent d'exemple* » le précédent roman d'Etchart. Il n'en sera rien grâce à un jury parisien fort innocent dans son indépendance. Plus moyen maintenant de dissimuler ou d'éteindre ce brûlot, de désamorcer cette bombe. Rien désormais ne sera dit, pensé, écrit sur le colonialisme sans référence à cet ouvrage dominant.

Salvat Etchart avec qui j'ai entretenu d'amicales relations à la Martinique et qui, entre parenthèses, occupait initialement à la Radio de Fort-France, avant qu'on ne l'en expulsât, le même poste que Biletoux, rencontré là aussi un peu avant, se présente à nous à travers son livre comme un vitrioleur grandiose et un justicier écarlate et épique. Ajoutons à cela que c'est le Delacroix de ce chef-d'œuvre animalier qu'est un beau cheval.

Des munitions verbales

L'homme, pétri de courage et de fruste sagesse est tel, son caractère est si altier, sa vie si originale, qu'une légende se crée déjà : celle du garçon d'écurie écrivain. Tant mieux. Etchart mérite d'être différencié d'avec l'Homme de Lettres à la réussite banale, même lorsqu'elle est légitime. De plus, cet écrivain est armé d'un style de mitrailleuse, bien pourvu d'inépuisables munitions verbales, illuminé de poésie, animé d'un souffle épique qui fait du détail une aventure et des grandes choses un flamboiement. Par ailleurs pamphlétaire efficace, il met au service de la satire l'humour et le cocasse, l'invention pittoresque, et se sert indifféremment du coup de pied au derrière et de la flèche d'arbalète. Le Colonel Laitue, d'une part, à titre d'exemple, gesticulant de ses grands bras au nom de « *la France* » et d'autre part le journaliste martiniquais

autocenseur Narcisse Pistolait, en prennent chacun pour son grade, si l'on peut dire, dans des pages inoubliables. Ajoutez à cela qu'Etchart sait user d'une caméra à la lentille écarquillée et au zoom savamment agencé qui lui permettent de vous projeter en plein visage des gros plans d'un réalisme à peine soutenable, comme c'est le cas pour la description de l'autopsie à l'hôpital du Lamentin, ou le passage aux w.-c. de la petite fille, le jour de sa puberté, qui a posté son jeune frère à la porte, laquelle s'ouvre et se ferme, déglinguée. Le direct, le brutal, le tout cru, le sublime, la trouvaille poétique, le profondément exploré, l'extirpé avec douleur, le matraqué, le transpercé, voilà ce dont il use, et sa manière d'opérer à vif est terriblement efficiente. On en reste pantois. Mais voilà aussi matière à délectation pour tout amateur d'art

qui sait reconnaître un grand écrivain dans son aventure littéraire originale et débridée.

Lancé donc comme une roquette par les artilleurs de la publicité, le livre réveillera les échoiers et les critiques un peu partout, ravagera les pays colonisés ou les exaltera, chatouillera ou provoquera la conscience des opinions publiques métropolitaines et mettra en question une fois de plus le colonialisme en soi avec ses séquelles racistes, puisqu'en fait le dit colonialisme n'est pas mort, mais bien en métamorphose de survie. Voilà pour la question générale et l'on écrira, et l'on a déjà écrit tant de choses de ce point de vue, que je me limiterai à examiner l'impact de l'œuvre sur un autre champ d'opération directement visé par le missile : très exactement la Martinique.

Un record mondial

On peut dire qu'Etchart a gagné, à la force de son vouloir, « *sa* » Martinique. Chassé par la porte, il est revenu par la fenêtre. Pourquoi ? Voici mon explication. Il était tombé amoureux de cette île, comme tant

d'autres, île devant laquelle il est impossible de rester neutre quarante-huit heures : on s'en éprend ou on l'exècre. Mais à Etchart il est arrivé la double aventure : celle de l'amour et celle de la haine, c'est-à-dire celle de la haine dans l'amour. Son livre est un grand cri de dépit amoureux. Homme d'absolu, Alceste portant « *chapeau bacoua* », il voulait sa Martinique non pas dure et pure, mais douce et pure, et pour cela, dure. L'île est une préparation de laboratoire, faite pour qu'on y étudie entre lame et lamelle, sous le microscope, tous les grands problèmes du monde. Sur ce bout de terre magnifique se démontrent de manière exemplaire le génocide (celui des Caraïbes), la conquête coloniale (celle du XVII^e siècle) la déportation (celle des Africains), l'expatriation (celles des néo-émigrés), l'exploitation de l'Homme par l'Homme (celle de l'esclavage), le capitalisme et le monopole (voir les Blancs créoles), le racisme (et nous tenons là un record mondial par la subtilité et la rigueur de nos préjugés locaux). Mais se démontrent aussi les possibilités infinies du sur-métissage, et l'originalité d'une microcivilisation créole. Qui dit mieux ?

Coups de cravache

Dans Etchart on retrouve presque les mots mêmes de Molière à la fin d'Alceste : « *Et vivre en un désert...* ». Faisant écho, le roman dit à la page 264 : « *A défaut d'une société libérale et sage, on choisit le désert* ». Et cette petite maison isolée du bord de mer, au Vauclin, dans le sud de la Martinique où Etchart s'éclaire à la bougie parmi ses chevaux, n'est-il pas le désert choisi dans le fait et dans la vie, et non pas seulement en paroles, face aux compromissions de cette Martinique-Célimène peuplée de Philintes complaisants et de marquis au petit pied ? L'absolu de justice qui hante celui que j'appellerais volontiers le chevalier courroucé aurait voulu qu'on renversât la table du festin inique, que les hommes-chiens, se dressant sur leurs pattes de derrière, redevinsent des hommes à part égale. Et la dignité serait sauvée en même temps que la faim satisfaite, et pour eux-mêmes d'abord, et pour la terre entière. Mais voilà : cela n'est pas. Le mot « *lècheur* » revient tout au long du roman. Et malheureusement il est utilisé à bon escient. Alors Etchart fonce. Le roman n'est pas un roman

FESTIVAL A CHAMPIGNY

Champigny, près de Paris, a organisé, au début décembre, son premier festival d'automne. Le public de banlieue a fait connaissance avec les œuvres d'André Verlon et le théâtre d'Emmanuel Roblès.



Verlon : « l'incorrigible »

PEINTURE AU POING

LA peinture sort des quartiers spécialisés de Paris, selon le vœu d'André Verlon, car, après avoir participé à des expositions à New York, à Mexico, à Rome, à Paris, à Cracovie, après avoir laissé des œuvres dans les musées de Paris, Bratislava, Vienne, Tel-Aviv, Dresde et dans de nombreuses collections privées, il avait l'impression de n'avoir pas encore touché son public. Cependant, depuis quelques années et particulièrement depuis la fondation, en 1963, par Antonio Berni et André Verlon de la revue « *?-Imago* », son audience s'était élargie. Cette belle revue, éditée en plusieurs langues, est vendue dans le monde entier.

André Verlon est Suisse, ce qui ne veut pas dire « neutre ». C'est un artiste « engagé » et qui n'a pas honte de l'être. L'année dernière, il a organisé à Vienne une exposition sur « *l'art engagé depuis Goya* », où l'on pouvait voir des œuvres de Daumier, Manet, Steinlen, Kokoschka, Kate Kollwitz, Henri de Waroquier, Picasso, Masson, etc., et bien sûr, Goya.

S'il se sent l'héritier de ces grands artistes, il sait aussi qu'il diffère et que son époque n'est plus la leur : son art utilise toutes les ressources des découvertes techniques de l'art actuel et particulièrement des collages. Son expérience vécue, et spécialement la montée et le développement du nazisme en Autriche, où il passa ses années de jeunesse, le marqua de manière indélébile. Selon lui, « *la révolution formelle pour notre siècle a été faite. Il s'agit maintenant de se servir, de construire avec ces nouveautés, de leur donner avant tout un contenu, de les faire se rapprocher de l'homme et de le rendre conscient de ses forces capables de changement.* »

E. D.

PLAIDOYER POUR UN REBELLE

LA pièce d'Emmanuel Roblès — qui a été présentée dans le cadre du Festival d'automne de Champigny — pourrait avoir pour sous-titre : « *Un Algérien en Indonésie* ». En effet, si le drame se joue dans la colonie hollandaise, l'auteur s'est inspiré de l'histoire réelle et tragique de Fernand Yveton : à Alger, en 1957, cet ouvrier, participant pleinement à la lutte de libération nationale, avait placé une bombe dans l'usine à gaz où il travaillait, veillant à ce que l'engin ne puisse faire aucune victime en explosant ; il fut « pris », jugé précipitamment, guillotiné dans la cour de la prison d'Alger.

Dans le *Plaidoyer* d'Emmanuel Roblès, Keller, un Hollandais d'origine, se rend à son usine, porteur d'une bombe. Lui aussi est « pris », au moment où il change le mécanisme de l'engin, pour éviter que ne périssent deux manœuvres attardés : son combat n'est pas fait de la multiplication des explosions et des victimes. « *Ce geste le perd*, explique Emmanuel Roblès. *Tout le monde se retourne contre lui. Aux yeux de tous, il a trahi. Traître, pour les uns, à sa cause, traître, pour les autres, à son pays* ». Ici se trouve sans doute une différence essentielle entre le destin de Keller et celui de Fernand Yveton : le nom de ce dernier est inscrit — en lettres arabes — sur la stèle qui perpétue le souvenir des suppliciés, à l'endroit même du sacrifice.

Emmanuel Roblès a eu l'ambition d'écrire « *une tragédie de notre temps* ». Mais son *Plaidoyer* n'atteint pas l'intensité dramatique de son autre pièce, *Montserrat*, qui fit une belle carrière dans le monde entier, particulièrement en Algérie.

Roblès est né en Algérie, il y a vécu et y a lutté : on sent chez lui une certaine retenue à mettre en scène — pleinement — les siens. Le *Plaidoyer* est plus une démonstration qu'un drame vécu.

Jean Pagneux et ses compagnons ont quelque mérite à avoir choisi cette pièce. Ils ont voulu, ils le disent eux-mêmes, montrer à leur public qu'« on ne peut transformer le monde sans le comprendre ».

J.-P. S.

à ciel mais à trousseau de clefs. Tous les tabous, tous les hommes y passent. Quel cyclone à Pumpernickel ! A peine un anagramme, une transparente transposition de lettres et vous voici épingle ! Nommément.

Et le pays est petit, complexe et dérotant, et tout le monde voisine et s'identifie. Et qui ne reçoit des coups de cravache ? Y passent l'administration, les Européens, ou Métropolitains, les militaires et leur fameux service adapté, les Békés (blancs créoles), eux surtout, les mulâtres et la bourgeoisie de couleur, le peuple noir veule et avili, le gouverneur, le préfet, les gendarmes. Seuls sont épargnés, et portent l'espoir, et sauvent l'honneur : le groupe Spartacus, lisez les Communistes, le héros assassiné Ali-kanthe, lisez Alikier, l'hostie du colonialisme, et le vengeur Galba, frère du premier, héros malheureux lui aussi, dont l'épopée est le point culminant de l'œuvre.

Le paradis et l'enfer

Mais voici mes réserves : Si ce livre fulgurant frappe au bon endroit le capitalisme, le colonialisme, le racisme, s'il est parfaitement valable pour le lecteur du dehors, par son outrance même et par certaines erreurs de perspective, il risque de ne pas atteindre tous ses buts à la Martinique tout en y déchainant le scandale. En effet, si la Martinique était bien et uniquement celle qui surnage de ce livre, elle serait l'enfer radicalement inhabitable. Rejoignant par hasard une formule que j'écrivais il y a bien des années, « *Martinique, Eden*

conditionnel », Etchart écrit (page 345) « *Un mois après il (Kébren) la contemple de tous ses yeux, cette Martinique fabuleuse, où, quand on regarde les arbres, les champs, les collines déferlant de verdure la mer souple comme un corps, c'est le Paradis, et quand on voit les hommes, l'Enfer.* » Mais pour arriver à cet absolu de l'horreur il faut résolument et de parti pris éliminer du complexe « Martinique » bien des éléments constitutifs eux aussi de la micro-civilisation créole et qui ne sont pas négatifs, dont certains même, sont d'une positive et envoûtante douceur, produits heureux de composantes malheureuses et qu'il convient de bien sentir du dedans. A l'inverse, la littérature conventionnelle avait éliminé trop souvent tout le drame et tout l'abject de la réalité antillaise.

Une certaine connivence ménage les répits. Ce caractère d'intimité que crée l'étrio insularisme, la communauté de l'histoire et des cataclysmes, la cohabitation tri-centenaire d'éléments ou conjugués ou opposés, ont engendré, outre le parler créole, langage uniformisant et non patois, ont établi des aires de rémission, des suspensions dans la course du temps, des plages de joie, des états de grâce au cœur du brasier. Je regrette, en passant (mais ce problème est difficile pour un écrivain) qu'Etchart ait remplacé le parler créole dans la bouche de ses personnages par un français ridicule et approximatif qui est parfaitement artificiel et irréel, inattendu sous la plume d'un maître du réalisme. Il fallait ou le français ou le créole.

C'est par ailleurs un fait que si le nègre, le mulâtre, sont les produits

très spécifiques du colonialisme spécial des Antilles françaises, il faut dire aussi, que modifiés en mal, et un peu aussi, paradoxalement en bien par l'esclavagisme, les blancs créoles sont, je l'ai dit ailleurs, même hors de tout mélange de sang, quelque peu les fils de leurs nègres. Tout cela fait famille. Mais il est légitime qu'il y ait de meurtrières révoltes sous le dôme des Pitons du Carbet ou de la Montagne Pelée, toit familial de l'île. A ce propos, ce livre ne marque pas assez ni la différence essentielle qui existe entre le blanc créole et le blanc métropolitain, ni la nature des rapports qui existent entre les gens de couleur de la Martinique et leurs compatriotes blancs d'une part et d'autre part entre ces mêmes gens de couleur et les Français de France. L'égalité, la fraternité, sont possibles avec ces derniers, jamais avec les blancs créoles malgré tous les signes extérieurs et les démonstrations. L'aphorisme « *Zieux Béké brûlé Zieux Nègg'* » est toujours valable. Tyrans, amis ou ennemis, tolérés, aimés, adulés, assassinés, les békés créoles martiniquais restent békés créoles, à leurs propres yeux, aux yeux des nègres, *largo sensu*.

En bref, quel que soit le jugement à porter sur le fait, à la Martinique on ne reconnaît pas aux gens de France, en dépit de toute éventuelle puissance de tel ou tel, tous les attributs privilégiés attachés, dans les mœurs, à la « blancheur » du crû.

Le combat douteux

Tout n'est pas imitation servile chez le mulâtre ou le nègre martiniquais. La fierté d'être nègre s'exprime de cent façons. Il y a autre chose et à ce titre sans que j'aie la place de dire ici pourquoi, je rejette les formules « assimilé » ou « évolué » comme impropres. Tout reste à dire, en outre, sur les motivations esthétiques généralement passées sous silence et tenues hors analyse. Ajoutons que si le « doudouisme » est haïssable, la doudou existe et le folklore n'est pas à condamner systématiquement, bien au contraire. Etchart est assez de la famille pour me suivre en tout cela.

Mais voici où Salvat Etchart a cent fois raison. Ces accidentelles douceurs de fait ne doivent pas servir de paravent ni d'alibi ni faire oublier le combat primordial, la triple injustice permanente, les exigences de la dignité, la lutte pour le manger élémentaire volé par les riches. Son livre nous aidera. Sa voix de hallali empêchera que l'on ne s'en dorme. Il n'en sera jamais assez remercié.

Pessimiste ? Oui et non. Etchart a proclamé qu'il voulait chanter l'amour, glorifier le courage, fustiger les puissants. L'amour physiologique, il l'a exalté dans tous ses ouvrages. Le courage, il en démontre l'existence par son exemple, et les puissants se souviendront de son étrillage. Mais il

Mon front nu au soleil
Distingue au fil des heures
Les ombres des lueurs.
Car c'est le doux de l'air
Qui annonce la nuit
A ma paupière obscure...

...Et devant mes yeux clos
Défilent ceux qu'on dit
Des géants, des nabots,
Minces, maigres et gros,
Les blonds, les juifs, les nègres.
En cravate, en tricot,
Les messieurs et la pègre.

Le tout, pour moi, des mots
Sans poids et sans écho
Nuls, creux, vides, zéros...
Par devant mes yeux clos
Les hommes sans visage
Sont tels des nouveau-nés.
Même ment dépouillés.
Tous des enfants réduits
Au plus juste, le cœur.
Un cœur que chaque voix
Me livre nu, qu'il porte
Tunique de souci,
Souillure de mois
Ou bouclier de foi
Fleurant bon l'amitié...

(1) Suppliques et chansons.

SUPPLIQUES ET CHANSONS

LE « cours » poétique particulier de notre amie Marie Magdeleine Cartel (1) ne coule pas seulement de source ; il faut sonder la transparence de l'eau pour entrevoir les jeux de lumière sur les cailloux et guetter une étincelle ici et là. Le ciel reflété est celui d'une âme, attentive aux êtres, à leur douleur, à leurs espérances, qui les devine avec une sorte de tendresse universelle, qu'il reste au lecteur, s'il a lui-même du cœur, à déchiffrer, guidé par l'auteur. Dans d'autres poèmes, passe le souffle du vent dans les goyaviers des îles sœurs des Antilles. Le poème dont nous détachons ci-après quelques fragments est une sorte de cri en douceur :

Roger MARIA.

JUSTE UN CŒUR

En morsure, en baiser
De la clarté du jour.
Sur ma main exposée
Se gravent les degrés
De la clarté du jour.



Elie Kaplan
Louis Aragon vient d'être élu au jury de l'Académie Goncourt. La décision a été prise à l'unanimité des membres du jury.
Le Service international de documentation judéo-chrétienne publie un bulletin, Sidic. Au sommaire du premier numéro : la liturgie, et les correspondances entre les divers cultes issus de la Bible. Sidic est édité en Italie (via Garibaldi 28, Rome). Son correspondant en France est S.M. Lodoïs, 11, rue Jules-Guesde, 92 - Issy-les-Moulineaux.

LU - VU - ENTENDU

— *Les enfants et la déportation*, par Marie-José Chombart de Lauwe (mardi 16 janvier, à 18 h 30) ;
— *La déportation des femmes*, par M^{me} Renée Mirande-Laval (mardi 23 janvier, à 18 h 30) ;
— *Ce que les éducateurs devraient connaître*, par Olga Wormser-Migot (jeudi 25 janvier, à 18 heures) ;
— *Marlyse Perrin-Mougel* a écrit et enregistré, seule, des chansons contre le racisme et pour la paix. Tous renseignements peuvent être obtenus à son domicile :

27, avenue Simon-Bolivar, Paris-20^e.
■ *La Clairière*, le roman de Michèle Albrand sur la Résistance en Limousin (Éditeurs Français Réunis), vient de recevoir le Prix Jean Macé 1967.
■ *Europe* consacre son numéro de décembre à la littérature catalane. Plusieurs textes traitent de la personnalité nationale de cette région, qui fut, plus peut-être que toute autre, victime du fascisme espagnol. Puis vient une anthologie de textes littéraires, parmi lesquels brillent particulièrement quelques très beaux poèmes.

demeure exigeant de nature. Il écrit des pages sévères sur Bordeaux, sa ville natale. Et que veut-il pour la Martinique ? Il le dit, page 352 : « *Quand ces hommes qui passent la tête basse et traînant les pieds aimeront-ils assez cette terre pour la prendre (1) ? Quand auront-ils ce qu'il faut pour la payer plus cher que les étrangers ne la payent ?* »

Reprenant une belle formule d'Etchart nous dirons : « C'est le sourd muet qui a le dernier mot ; et pour finir citons-le encore : ... « *Un désespoir bien solide, un pessimisme qui peut servir de matraque dans l'histoire combat douteux...* »

Saisissons la matraque, pour la victoire !

Gilbert GRATIANT.

(1) Cf. le poème de Gilbert Gratiant Joseph Lévé ! écrit en 1935 :
« La Charité, ça bon pour chien...
Qui temps ou ké lévé ! »



Droits réservés
Maria d'APPARECIDA.

DES FAVELLAS A L'OPÉRA

IL est des gloires qui ne récompensent pas assez l'effort, des triomphes qui ne font pas tout oublier, des réussites qui n'abolissent pas toutes les barrières...

C'est à cela que je pensais en écoutant Maria d'Apparecida me conter sa dure et éblouissante carrière. Pourquoi cette spontanéité, cette chaleur communicative, cette personnalité ouverte, pleine de multiples ressources, me donnait parfois l'impression d'une certaine impuissance, d'un grand besoin de communication ?

Elle parle du Brésil, — son Brésil —, ce peuple extraordinaire, misérable et fier ; elle dit de son peuple : « *Il faut être un peuple génial pour se défouler en trois jours de carnaval de la misère quotidienne d'une année* ».

Elle est plus que réservée sur les difficultés d'être une « étrangère » en Europe, même en France ; et pour-

tant, elle le dit elle-même : « *J'ai besoin qu'on m'aime. Je voudrais que tous les hommes soient frères...* »

Sa carrière l'a menée en quelques années de ce Brésil misérable des « favellas » (ces immenses bidonvilles) et des famines, sur la scène de l'Opéra où elle est une Carmen inhabituelle toute de fougue et d'éclats, plus récemment à Tours où — heureux mélomanes tourangeaux ! — elle fut aux côtés de Xavier Depraz une Dulcinée tendre et pathétique dans le Don Quichotte de Massenet.

Après son récital au Piccolo Teatro de Milano avec le pianiste Wilfredo Voguet, où elle présentait son programme de musique brésilienne, elle donnera dans quelques jours le Requiem de Mozart et la Rhapsodie pour Contralto et Chœurs d'hommes de Brahms.

Il ne lui manquait plus que la consécration populaire du disque : C'est chose faite avec le très beau microsillon *Chants Brésiliens* qui vient de sortir chez RCA Victor, référence 540.043. Les vingt titres qui le composent sont un choix très subtil du folklore classique du Brésil, et de quelques œuvres plus savantes, mais aux racines solidement plantées dans la tradition latino-américaine, du grand compositeur symphonique Hector Villa-Lobos, facettes multicolores d'un peuple tour à tour joyeux et triste, émouvant toujours, dans ses berceuses comme dans ses danses rituelles. Turibio Santos, qui l'accompagne à la guitare, rend à ces rythmes typiques leur dimension réelle, cette sorte d'unité harmonique qui fait de la voix et de la guitare un seul instrument qui chante, se plaint, implore ou conjure, d'une seule voix.

C'est une justice bien agréable à rendre à Maria d'Apparecida pour M. Guilherme Figueiredo, Conseiller Culturel de l'ambassade du Brésil à Paris, préfacier de cet enregistrement, quand on sait que le gouvernement brésilien n'a pas cru bon d'agréer la sélection de son talent qu'en avaient fait les organisateurs du dernier Festival Mondial d'Arts Nègre de Dakar.

Luar do Sertao, A Casinha Pequena, et la merveilleuse berceuse : *Nigue-Nigue-Ninhas* sont parmi les plus remarquables pièces de ce disque sans rival en nos discothèques.

Nous retrouverons bientôt Maria d'Apparecida au Théâtre Gérard Philipe de Saint-Denis ou, sous l'égide du C.L.P.F. (Centre Lyrique Populaire de France), elle fera la création d'une œuvre de Pierre Hasquenoph : *Lucrèce de Padoue*.

J'ai laissé Maria d'Apparecida à ses répétitions, son beau regard perdu bien loin au-dessus des marronniers de l'avenue Montaigne, suivant, avec envie peut-être, un vol d'oiseaux, libres, qui — eux — ne connaissent pas de frontières.

Bernard SANNIER-SALABERT.



les livres

Légendes juives et chrétiennes

Par Jacqueline Marchand, Editions rationalistes, 196 pages, 24,65 F.

Jacqueline Marchand raconte aux enfants la Bible et les Evangiles. Elle est elle-même incroyante et rationaliste; elle tente par conséquent de donner une interprétation rationnelle des mythes bibliques, de leur origine autant que de leur signification. C'est une entreprise passionnante par les perspectives qu'elle ouvre, même si l'on est en désaccord avec telle ou telle interprétation particulière.

Pierre Mendès-France

Par Jacques Nantet, Editions du Centaure.

Jacques Nantet connaît bien Mendès-France. Il serait faux d'écrire qu'ils ont écrit ensemble la biographie de l'actuel député de l'Isère; mais ce sont de longues conversations à bâtons rompus qui ont donné la matière de l'ouvrage.

La vie de Mendès-France se confond, dès 1936, avec l'histoire contemporaine de la France; le front populaire, la débâcle, les 4^e et 5^e Républiques sont, autant que l'homme politique, les sujets de l'ouvrage.

Mendès-France a rédigé la préface du livre de Jacques Nantet.

« Jamais un homme politique ne se reconnaît dans ce qu'on écrit de lui. Jamais il n'en est vraiment satisfait; jamais il n'est tout à fait d'accord avec les explications qu'on donne de son comportement et de ses décisions... (Mais), je l'ai bien constaté, vous avez été un écrivain exigeant, loyal et d'une totale bonne foi... Votre livre contribue à cette discussion largement ouverte qui est indispensable à la vie démocratique. »

Les brumes de l'été

Par Jacques Finer, Editions du Pavillon, 245 pages, 15,50 F.

Dix-huit nouvelles, écrites en yiddish par Jacques Finer-Burstein, viennent d'être traduites en Français. Derrière toutes, la toile de fond tragique du génocide hitlérien.

Il est assez inattendu de découvrir à travers le domaine yiddish, qui nous avait habitué au climat des ghettos juifs d'Europe centrale et orientale, les quartiers de Paris ou de Lyon atteints par la guerre, écartelés par l'impitoyable jeu d'échecs que s'y livrèrent la Résistance et la Gestapo. Le livre est dédié « aux familles françaises dont la chaleur humaine et la solidarité active » ont aidé les juifs pourchassés à survivre.

Bernard SANNIER-SALABERT.



les disques

Les Ward Gospel Singers

Le disque, comme le sport et le spectacle, fait partie de ces terrains « neutres » où les vagues racistes américaines viennent se briser en vain... Souhaitant que ce soit par simple respect de l'art et non par esprit de lucre je voudrais, ce mois, offrir mon « coup de chapeau » au sextuor de Miss Gertrud Ward, fondatrice et directrice du groupe « Ward Gospel Singers » et dont les disques Adès distribuent désormais en France le remarquable microsillon enregistré à Disneyland, en public, en 1963 (Référence *Bueno Vista Records*, Adès, 33 VS 564).

Que de chemin parcouru depuis le premier enregistrement de Gospel par le Révérend Burnett, en 1929!

Plus de trente ans se sont écoulés qui n'ont rien retiré à la profondeur à la sincérité, à l'extraordinaire invention musicale du Gospel des noirs américains. Descendant directement des negro spirituals que chantaient les esclaves noirs au XIX^e siècle pour appeler Dieu à leur secours, le Gospel à maintenant droit de cité, à tel point que certaines chaînes de radio américaines ne diffusent que des gospel songs.

Dernière venue au disque, la formation de Gertrud Ward demeurera parmi les plus parfaites.

Mère de la célèbre Clara Ward qui connut un immense succès au Festival de Jazz de Newport, en 1957, Gertrude Ward affronta le grand public, seulement en 1962.

Après la consécration de Carnegie Hall, les Ward Gospel Singers signèrent un contrat avec Walt Disney pour se produire une saison dans le cadre du fameux Disneyland, en 1953. C'est là que fut enregistré ce merveilleux disque.

Gertrud Ward, Thelma Jackson, Shirley Wahls, Alice Houston, Odessa Perkins et Adèle Schofield y sont soutenus par l'orgue de Charles Coleman et le piano de Margaret Show.

Sans le fanatisme outrancier mais avec la conviction propre à sa conception de la foi: « Nous ne chantons pas des hymnes sacrés, notre conception des évangiles chantés est plus populaire, moins solennelle, plus accessible... », Gertrud Ward ajoute à ses interprétations des grands classiques: *Shadrack*, *Dry Bones*, ou *When the Saints go marching on*, cette personnalité, cette musicalité rare qui est plus que le style: le don.

Le succès mérité des chanteurs noirs, cette première émancipation qui est celle du succès international de vedettes de couleur, qui ne doit rien à personne et qui, au contraire, fait vivre tant de blancs, c'est peut-être la première faille au mur inconscient du racisme américain.



la poésie

Ecoute, Israël

Par Louise Wolf.

Un grand poète? Je ne sais pas. Au sens écolier du terme, certainement pas. Il n'est aucun souci de bien dire, et pas même de l'image ou du terme musical. Plus souvent par contre de l'assonance ou de la rime, qui certes martelle

*Peut-on jamais oublier ces spectres
Aux visages tordus par la grimace
Ces yeux affolés qui scrutent l'es-*

*pace
Qui couvrent des corps décharnés,
[sans vie*

mais parfois cheville. Pas un beau poète mais beaucoup plus. Car cette indifférence fière à la beauté précaire

*Ne craigne pas de déplaire à la
[Muse*

*Parlez aux gens, directement, sans
[ruse*

nourrit un témoignage qui passe les frontières d'un art et d'une langue — nu comme la lumière universelle, bouleversant comme sa vérité. Dépouillé de prétention comme de prudence — expression la plus claire, la plus simple d'une sensibilité, d'une honnêteté, d'une humanité infiniment riche et rare — ainsi s'offre *Ecoute Israël* (1).

Pieuse et incroyante, Louise Wolf est profondément attachée à ses racines d'humanité:

*Mon peuple, tu es grand et beau
mais c'est parce que le peuple juif
incarne la destinée et la force de tous
les hommes qui souffrent. Cette
marxiste proclame*

*C'est l'homme qui compte pour moi
Elle affirme
Mon peuple a toujours été
Un peuple juste et fier...
Jamais, jamais il n'est tombé
Dans cet abîme profond*

*Où le fasciste pousse l'homme.
Alors il faut la comprendre quand,
toute douloureuse et meurtrie, elle
s'indigne:*

*Tu chantes des victoires et tu es
[fou de joie...
Quelle gloire de tuer des enfants?
Rappelez-vous... le four crématoire.
Ou bien n'avez-vous rien appris...
Le sang arabe vaut le sang juif...
L'arabe et le juif sont frères.*

Quand il y a tant d'amour dans une flamme — même si elle brûle de mots parfois terribles et fait très mal, il faut reconnaître en soi et en chacun que ce mal est bon.

Chère Louise Wolf, je veux faire plaisir aux esthètes qui souriront de ma naïveté, car en bouquet spirituel de poésie, je vais leur offrir un prosaïsme:

*J'aime tous les hommes, j'aime tous
les peuples surtout les peuples opprimés.*

Moi, je n'oublierai pas votre nom.

Jean CUSSAT-BLANC

(1) Oswald éd.



le cinéma

Trains étroitement surveillés

Dans une petite gare de Tchécoslovaquie, pendant la guerre: les inquiétudes d'un adolescent sur sa virilité, les galipettes du sous-chef de gare qui emploie les longues heures nocturnes à orner de tampons l'arrière-train de la petite télégraphiste, bref un endroit dans le monde où il ne se passe rien.

Rien, si ce n'est l'occupation nazie: l'adolescent et le sous-chef de gare se transformeront en héros en faisant sauter un train de troupes allemandes dans les dix dernières minutes de projection. Le grand mérite de Jiri Menzel, c'est d'avoir su passer de l'humour le plus débridé à la tragédie, sans rupture de ton. Comme ça se passe dans la vie...

O salto

« O salto », en portugais, c'est le saut, celui que font, par-dessus les frontières, les ouvriers sans travail qui émigrent clandestinement pour venir en France.

La force du très beau film de Christian de Chalonge, c'est d'être non un document d'information, mais un témoignage qui reste au niveau de la situation individuelle. Nous allons suivre un ouvrier portugais, parmi des milliers d'autres, aux passages de frontière pourchassés par la garde civile espagnole, dans le camion qui l'amène à Paris. Et c'est sa vie à Paris: recherche d'une chambre, d'un travail, de papiers... Chaque fois, il faut payer, très cher, pour la baraque du bidonville, pour le trafiquant de papiers d'identité, pour le fournisseur d'emploi...

Tout le film se déroule dans la grisaille de la vie inhumaine, de la vie quotidienne de cet immigré. Pas d'effets, rien que des faits (1).

Raymond PRADINES.

Loin du Vietnam

Sept cinéastes (Resnais, Godard, Le-louch, Agnès Varda, Joris Ivens, Klein, Marker, Michèle Ray) ont travaillé ensemble pour nous parler du Vietnam, de la barbarie de l'agression et aussi de la lutte pour la paix aux U.S.A. Quoi qu'on pense de la manière dont certains abordent le sujet, la valeur documentaire des images légitime amplement l'entreprise.

(1) Voir dans « Droit et Liberté » d'octobre 1967 l'interview du réalisateur

DRUIT ET LIBERTE — N° 269 — JANVIER 1968



la télévision

Fadur et clinquant

Comment expliquer la grisaille de notre télévision en ces fêtes de fin d'année? Le flot des images nous a laissé une impression de douce fadur, celle qu'on ressent lorsqu'on laisse la main sous un robinet d'eau tiède. On attendait quelques émissions d'éclat, quelques grandes flammes dont on se souvient longtemps: du « prestige » ou, à défaut de la qualité. Or nous n'avons eu droit qu'à du clinquant de bazar, des productions visiblement réalisées à la hâte où les talents se diluaient le plus souvent dans des brouets aussi plats que fades: C'était ce qu'il y a de plus ordinaire dans la qualité « Monoprix ».

Horrmis « L'Oiseau de feu », très belle réalisation de Maurice Caze-neuve, le meilleur ne devait rien ou presque à l'O.R.T.F.: c'était le festival Gérard Philipe, qui nous a permis de retrouver celui qui restera le prince d'une génération. Derrière, très loin derrière, on trouvait ces « aventures de Sherlock Holmes » dont la parenté avec les récits fameux de Conan Doyle n'était pas évidente, à notre grand regret.

Les responsables de ces soirées — Jean Desailly et Jean-Paul Carrière — doivent-ils comparaître au banc des accusés? Ou sont-ils prisonniers, eux-mêmes, de formules condamnables? Ils vous affirmeront qu'ils ont fait ce qu'ils pouvaient avec les moyens financiers qui leurs étaient alloués et compte tenu d'une machine administrative aussi lente que lourde. Il nous souvient cependant d'autres programmes de fin d'année d'une autre qualité — ceux conçus par Claude Santelli pour ne prendre qu'un exemple. N'était-il pas possible d'obtenir les concours d'autres réalisateurs parmi les meilleurs? Ne pouvait-on pas trouver pour la jeunesse des aventures passionnantes, un joli conte de Noël, à la place de ce film désuet et raciste signé Cécil B. de Mille ou de ce « Paul et Virginie » en pâte de guimauve?

Nous nous étions félicités ici du bon travail d'information des magazines sur ce qui nous semble être le problème numéro un de l'actualité mondiale: la guerre du Vietnam. Or le sujet a brusquement disparu de notre écran. Le film de François Chalais sur le Vietnam a été annulé et renvoyé au 12 janvier prochain. Nous aimerions connaître les responsables de cette éclipse. Leur sensibilité exquise ne semble pas s'accommoder des images des gosses de Hanoi sous les bombes à billes américaines, mais très bien par contre des séquences sur les G'IS dévorant à belles dents leurs dindes de Noël. Oui, nous aimerions connaître leurs noms.

Jean CONTE.



les arts

La science fiction

Le vénérable musée des Arts Décoratifs de Paris se rajeunit décidément. Après la bande dessinée, il dresse le bilan d'un autre art nouveau, la science-fiction.

Même si la science-fiction et ses annexes (le fantastique, un certain démoniaque) sont nés voici plusieurs centaines d'années (Frankenstein est fils de Mary Shelley et du XVIII^e siècle anglais), même si l'auteur le plus populaire de science-fiction demeure Jules Verne, c'est dans les temps contemporains que cette littérature que d'aucuns disent « parallèle » s'épanouit en une multitude de romans, de magazines, de feuilletons et de films. Le bilan que dresse l'exposition des Arts Décoratifs est à cet égard significatif.

La science-fiction est souvent pessimiste; le monde de demain qu'elle imagine est placé sous le signe du triomphe du fascisme et du conditionnement; elle est aussi volontiers raciste; le mythe de la peuplade fon-



Une image du futur ?

cièrement perverse y est fréquent: La terre, le système solaire, ou dans les cas extrêmes la galaxie, sont envahis par des êtres que rien n'appri-voisera que l'extermination; la xénophobie devient interstellaire. Rares sont les personnages de science-fiction qui n'incarnent pas au XX^e siècle les préjugés les plus plats de leurs ancêtres du Moyen-Age ou du XX^e siècle! Seuls, quelques grands y échappent: les héros de Lovecraft, d'Asimov ou de Bradbury, et aussi, on s'en voudrait de ne pas la citer, la charmante et libre Barbarella.

Pierre LASNIER.

LE SENS DE NOTRE UNION

ALORS que nombre de nos amis se préparent à prendre ou à renouveler leur carte du M.R.A.P., peut-être n'est-il pas inutile de rappeler, très brièvement, ce qu'est notre Mouvement et sur quelles bases il poursuit son action.

« Le M.R.A.P., écrivait le regretté président Lyon-Caen, appelle à s'unir et à agir ensemble tous ceux qui entendent s'opposer aux discriminations, aux haines, aux préjugés fondés sur la race, l'origine ou la confession, et faire triompher les nobles idéaux d'amitié entre les peuples, d'égalité et de fraternité entre les hommes. » Cette définition est reproduite sur la carte de 1968, comme sur celles des années précédentes. Si notre Mouvement s'est développé, s'il est efficace, c'est parce qu'il se tient strictement à cette plate-forme sans arrières-pensées, sans esprit partisan.

Au sein du M.R.A.P. se retrouvent des citoyens de toutes appartenances politiques, confessionnelles, philosophiques et sociales. Par delà leurs divergences, ils parviennent à s'entendre et à agir dans la mesure où ils se consacrent, avec une égale bonne volonté au seul combat qui les unit : le combat antiraciste. Qu'on ne parle donc pas de « pressions » extérieures, d'« obédiences » contradictoires : c'est d'union délibérée qu'il s'agit, en vue d'un objectif commun.

DE même, la détermination des campagnes menées par le M.R.A.P. dans une période donnée, se fait non pas en fonction d'un quelconque « équilibre » entre les différents groupes ethniques mais selon les besoins de l'actualité. C'est ainsi qu'il lui arrive de se consacrer plus spécialement pour un temps à la dénonciation de telle ou telle forme de racisme. Cela ne l'empêche pas de lutter simultanément contre tous les préjugés, toutes les haines, toutes les discriminations. Qu'on ne le désigne donc pas comme pro-juif ou pro-nègre ou pro-arabe : il est aux côtés des humiliés, des victimes ; pour nous tous, un homme est un homme, simplement.

La lutte contre le racisme exige de multiples efforts, de puissants moyens matériels et l'appui toujours plus large de l'opinion publique. Pour permettre qu'elle se renforce, nous demandons à nos amis de prendre d'urgence leur carte de 1968, et surtout de recruter autour d'eux de nouveaux adhérents. Sans distinction aucune. Le M.R.A.P. doit donner lui-même, en premier lieu, l'image de la fraternité.

A. L.



Elie Kagan

MAURICE DRUON PARMI NOUS

Le Comité d'honneur du M.R.A.P. vient d'accueillir en son sein l'écrivain Maurice Druon qui a récemment été élu membre de l'Académie française, succédant à Georges Duhamel qui était aussi membre de notre Comité.

Maurice Druon est l'auteur d'une œuvre abondante qui a connu le succès populaire (le comparant à Alexandre Dumas, André Maurois disait de lui : « Avec l'auteur de Monte Cristo, il a de commun une générosité sans limites, une magnifique prodigalité, le goût du faste ») : Les grandes familles (Prix Goncourt 1948), La chute des corps, Rendez-vous aux enfers, La volupté d'être, Les rois maudits, Les mémoires de Zeus, Alexandre le Grand, etc.

Maurice Druon est aussi l'auteur, avec Joseph Kessel, du Chant des partisans. « Vous avez fait une œuvre si belle, lui a dit, dans son discours de réception à l'Académie, M. Pasteur Valléry Radot, qu'elle est encore chantée aujourd'hui par ceux qui n'oublient pas. »

Le M.R.A.P. est honoré de compter parmi ses membres le plus jeune des académiciens.



Elie Kagan

LE GALA DU M. R. A. P.

Le 19 décembre, à la veille des fêtes, les Parisiens étaient sollicités par de nombreux spectacles. Nombre d'entre eux choisirent pourtant, comme les autres années, le Gala du M.R.A.P. qui a connu un franc succès.

Au Théâtre de la Porte Saint-Martin se sont succédés, devant une nombreuse assistance, le René Deshauteurs Show, Jean Harold, l'illusionniste de la photo, la chanteuse Jennifer, le chanteur Maurice Fanon, les fantaisistes Guy Bedos et Sophie Daumier (notre photo).

C'est donc une nouvelle fois dans une atmosphère de gaieté — mais aussi de conscience — que nos amis se sont retrouvés. (Voir page 42 les résultats du tirage des bons de soutien.)



Elie Kagan



Elie Kagan

XX^e ARRONDISSEMENT : UNE INITIATIVE REUSSIE

Le comité du XX^e arrondissement de Paris avait décidé d'organiser, pour le 12 décembre dernier, une soirée d'information sur la renaissance du nazisme. La salle d'un cinéma du quartier, le Mambo, avait été retenue.

Au programme de la soirée, la projection du film l'Enclos. Le réalisateur, Armand Gatti, était présent pour ouvrir la discussion et dialoguer avec le public. La projection du film devait être précédée d'un court exposé de notre collaborateur Georges Chatain, sur le N.P.D., son implantation, sa politique, ses ambitions.

Le comité du XX^e avait fait, dans les jours précédents, une propagande active, notamment par le moyen d'affiches, faites à la main, et qui furent placardées dans tout l'arrondissement. Au soir du 12, il faisait très froid, et les organisateurs craignaient que le meeting tenu la veille à la Mutualité par le M.R.A.P. ne leur cause quelque tort. Or il vint 350 personnes, ce qui constitue une réussite remarquable, d'autant que dominaient très largement dans la salle les moins de 30 ans.

L'action du comité du XX^e prouve que les initiatives locales peuvent être très efficaces, pourvu qu'elles soient préparées avec un esprit responsable et dynamique.

● Le 19 décembre, le Comité de Tours a présenté « Come back Africa ». Alain Gausseil, du secrétariat national du M.R.A.P., a évoqué la situation des travailleurs immigrés en France. Un passionnant débat a suivi.

● Le Comité de Créteil a publié et diffusé un texte dans lequel il souhaite la bienvenue aux gitans et explique la position du M.R.A.P. en ce qui concerne les lois et règlements discriminatoires dont ils sont l'objet.

CE MOIS-CI :

11 janvier - Conférence sur le Vietnam organisée par l'Association populaire d'Art et de Culture d'ORLEANS, 11, bd Motte-Sanguin.

16 janvier - Débat sur les travailleurs immigrés en France, dirigé par Alain GAUSSEL et organisé par le Comité du 13^e, au Café de la Mairie, 76, av. des Gobelins, à 20 h. 30.

19 janvier - Charles PALANT participe à une réunion organisée par le Comité local de DIJON, sur le MRAP et son action, le néo-nazisme et le Vietnam.

21 janvier - A 10 h. 30, à la salle des Commissions de la mairie de Champigny, assemblée amicale pour la remise des cartes 1968 aux adhérents de cette ville.

22 janvier - Charles PALANT assure un débat sur le racisme organisé par un Club UNESCO du 13^e.

27 janvier - Soirée à la M.J.C. du 11^e, 4, rue Mercœur, organisée par le Comité local du 11^e. Débat sur le racisme et l'action du MRAP. Projection d'un film qui sera annoncé ultérieurement.



BULLETIN D'ADHÉSION

Approuvant le combat de « Droit et Liberté » et désireux de soutenir l'action contre le racisme, l'antisémitisme et pour la paix,

J'ADHÈRE AU M.R.A.P.

Nom Prénom

Profession

Adresse

Je vous envoie, à cet effet, la somme de (1).

Je souhaite (2) :

- recevoir une documentation complète sur le M.R.A.P.
- être invité à ses réunions et manifestations,
- participer à l'un de ses Comités locaux ou professionnels.

(1) De 1 à 10 F : Ami du M.R.A.P. ; de 11 à 50 F : Souscripteur ; de 51 à 200 F : Donateur ; au-dessus de 200 F : Bienfaiteur.
(2) Rayer les mentions inutiles.

MOUVEMENT CONTRE LE RACISME, L'ANTISEMITISME ET POUR LA PAIX (M.R.A.P.)
30, rue des Jeuneurs - Paris (2^e) - Téléphone : 488-09-57 - C.C.P. : 14-825-85 Paris

DANS NOTRE



COURRIER

Cause première

J'ai lu avec intérêt — car j'aime lire — les numéros que vous avez bien voulu m'envoyer et les ai fait circuler. Puissent-ils vous amener d'autres abonnés.

Mais qui a créé le racisme ? C'est Dieu bien sûr. Il n'avait qu'à ne pas créer des races, il n'y aurait pas eu de racisme. Peut-on nier ces faits ? Mais tout le monde est raciste, voyons ! et les juifs autant que les gitans, que les noirs du Black Power, que les Chinois, etc. Pourquoi ne parlez-vous pas des millions de parias qui existent toujours dans l'Inde de Madame Gandhi ?

G. Brunet
Paris-17^e

Assistance à toute personne

Très ému par l'article paru dans le dernier numéro de « Droit et Liberté », auquel je rends hommage pour son courage et sa lutte, article paru sous le titre « Discrimination », et qui met en cause injustement une clinique chirurgicale de notre ville, je me permets de remettre les choses au point, en justi-

fiant pleinement l'attitude de la surveillante, infirmière de garde, dans la soirée du 15 octobre dernier.

Je rappelle premièrement qu'aucune règle légale n'oblige une clinique chirurgicale à conserver un médecin systématiquement à demeure la nuit.

Deuxièmement, certes une infirmière, comme tout particulier, se doit d'assister toute personne en état de péril. Mais, si elle juge que son intervention, qui ne peut être que celle d'une auxiliaire médicale, risque d'être sans effet, ou même de retarder des soins médicaux, cette infirmière a le devoir, si elle veut éviter des poursuites pour incompétence, de diriger ou de laisser diriger au plus tôt le blessé qui lui est présenté vers le médecin ou l'équipe médicale en fonction au plus près, c'est-à-dire exerçant à l'hôpital le plus proche, hôpital public dont la direction est contrainte de mettre en place un service médical de garde, avec deux internes résidents.

Troisièmement, parce qu'elle n'avait pas de médecin pour être conseillée, parce que l'hôpital public est à trois minutes en voiture de la clinique, et aussi parce qu'il ne fallait pas perdre un temps précieux peut-être pour le blessé, l'infirmière avait le devoir de diriger le blessé vers l'hôpital. Elle a proposé de téléphoner à Police-Secours. Le témoin a préféré conduire lui-même le blessé à l'hôpital (1).

Quatrièmement, je comprends la réaction du témoin, son affolement, et je le félicite de son civisme. J'aurais, à sa place, agi de même. Mais j'aurais conduit mon blessé sans détour vers l'hôpital public et ne l'aurais pas présenté à une clinique privée, et j'aurais simultanément prévenu Police-Secours (le commissariat de police est à moins de cent mètres du lieu de l'accident).

Cinquièmement, je m'élève formellement contre l'accusation de racisme dressée contre la surveillante-infirmière, et, au-delà d'elle, contre la clinique, en me demandant d'ailleurs comment, par quelle aberration, une pareille accusation a pu se former ?

Dr. Jean BIDEGARAY
Courbevoie

(1) Le correspondant dont nous avons publié la lettre dans notre dernier numéro, et qui avait porté secours à un Marocain blessé, écrivait : « Je fis remarquer que je ne demandais pas une admission mais un simple secours de première urgence en attendant une ambulance, que le blessé, dont l'hémorragie était visible, risquait de perdre connaissance dans les quelques minutes qui m'étaient nécessaires pour rejoindre l'hôpital (...) Malgré mon insistance les deux infirmières fermèrent la porte vitrée à clef devant le blessé qui essayait désespérément d'entrer ».

Ces étrangers...

Ces quelques lignes pour vous faire savoir ce que pense un modeste salarié de l'habillement sur le problème des immigrés en France.

Vous n'êtes pas sans savoir qu'actuellement il y a une crise dans l'économie et particulièrement dans ma profession. Je n'ai aucune honte à dire qu'il m'est difficile de trouver un emploi « valable » et je ne suis pas seul dans ce cas. Les ouvriers étrangers (Yougoslaves et Espagnols) sont nombreux à accepter de travailler à des salaires très bas ce qui fait, bien entendu, l'affaire des patrons d'autant plus que ces travailleurs ignorent les lois sociales et les droits qui en découlent pour eux.

On ne doit pas s'en prendre à ces travailleurs qui sont déjà victimes dans leur pays de la misère et en France d'une surexploitation, mais il est certain que, parmi les ouvriers de ma corporation, même avec les explications que j'ai pu fournir, j'ai du mal à combattre la xénophobie et le racisme. Il est facile d'en vouloir à ces « étrangers ». Le problème est suffisamment complexe pour qu'il soit étudié plus à fond encore que vous ne l'avez fait.

A. BARAN
93 - Montreuil.

Comme chez eux

Je trouve anormal que les

travailleurs étrangers, qui participent à la vie économique du pays, ne puissent également participer à sa vie sociale, au même titre que les travailleurs français et ne puissent, par exemple, être élus délégués d'un Comité d'Entreprise ou membres du bureau d'une association, etc.

Je souhaite un élargissement à ce sujet, pour que les travailleurs étrangers se sentent « comme chez eux », dans une France réputée hospitalière.

M. J. SCIALOM
Nanterre

Pas de progrès

sans risque

Par votre revue, j'ai connaissance de votre position sur le problème si délicat de la crise du Moyen-Orient.

Après l'examen des faits, une conclusion : « **Surmonter les passions** ». C'est bien là le travail le plus urgent et le plus sensé qui reste à entreprendre.

Il y a en fait, c'est mon opinion personnelle, responsabilité du gouvernement égyptien qui prit subitement la décision de bloquer le golfe d'Akaba alors que le **statu quo** subsistait tant bien que mal depuis des années et, de plus, menaçait d'extermination le peuple juif. Responsabilité également du gouvernement israélien qui profita de ce prétexte pour déclencher le conflit alors qu'Israël avait

pu vivre précédemment sans le port d'Eilat.

Mais, que l'on y réfléchisse il s'agit là d'actes de gouvernements et non de gouvernés.

Certes, ceux-ci, comme dans tout pays qui envisage la guerre comme une solution, sont dopés par une propagande intensive et se laissent facilement influencer, mais doit-on les considérer comme les véritables responsables ?

Il faut désintoxiquer les esprits, et si cette nécessité est plus impérieuse en Israël et en Egypte qu'ailleurs, elle n'est pas sans utilité en France même, certaines lettres que vous recevez en sont la démonstration.

R. COLLINET
94 - Kremlin-Bicêtre

Je suis devenu raciste

J'ai lutté toute ma vie contre l'antisémitisme et le racisme, au sein de la R.A.T.P. où j'ai travaillé 30 ans et cela m'a beaucoup nui pour ma carrière. J'ai collecté de l'argent pour les Espagnols, les Algériens, les Marocains, les Yougoslaves, les Grecs. Pendant la guerre, que j'ai faite dès août 39, d'abord au 24^e Train, j'ai quitté Paris le 15 juin 1942 pour rejoindre le général de Gaulle. J'ai appartenu à l'A.S. de Marseille, mais je n'ai pu gagner l'Afrique du Nord et j'ai été en Dordogne ou en peu de temps je suis devenu, en 1943, le responsa-

ble A.E. du Secteur B (Nord du département) pour les F.T.P.F....

J'ai beaucoup applaudi à la création de l'Etat d'Israël, non pas pour un Etat dirigé par les rabbins, mais pour un pays où les juifs du monde entier, qui se sentent persécutés ou qui le sont, puissent aller, quelque part où on les accepte sans restriction, ni discrimination. Je ne suis ni croyant, ni pratiquant, ni sioniste, mais je n'oublie pas mon ascendance juive, ni que j'ai été licencié de la R.A.T.P. comme juif, (puis repris parce que j'avais la croix de guerre).

Les choses en étaient là jusqu'aux événements du Moyen-Orient de juin dernier. Les appels des chefs arabes à leurs troupes fanatisées, cela m'a profondément écoeuré. Heureusement, les Israéliens ont gagné cette manche, autrement il n'y aurait plus de problème, les Arabes auraient tué tous les juifs. J'ai beaucoup lutté contre les persécutions des Arabes, lors de l'O.A.S.

Aujourd'hui, je suis devenu raciste. Je ne peux plus voir les Arabes. Je vous dirai même que je voudrais voir administrer à toutes leurs femmes, un stock de « pilules » pour les empêcher de procréer comme des lapins. Ils se plaignent d'avoir reçu du napalm, c'est une bombe atomique que j'aurais voulu leur voir prendre et qu'il en soit détruit cent millions. A présent, je les hais. Il est une devise qui dit : « Oeil

pour oeil, dent pour dent ». Ma devise serait plutôt : « Pour un oeil, les deux yeux, pour une dent, toute la gueule ! ».

C'est pourquoi je ne puis me considérer des vôtres.

Adolphe BANATZEANO
64 - Biarritz

Je ne peux pas

être raciste

J'ai lu, dans **Droit et Liberté**, votre article sur la Maison du Mexique.

Je dois vous dire que moi, dans ma condition d'homme, d'ancien professeur à la Faculté de Médecine de l'Université de Mexico avec 33 ans de service, d'ancien membre de la Chambre des Députés Fédéraux du Mexique et d'ancien membre du Gouvernement Mexicain, de même que par mes propres sources ethniques, je ne peux pas pratiquer une quelconque politique raciste car, contrairement à ce qui se dit dans l'article dont vous faites allusion, paru dans la revue **Siempre** (1), ma lutte, mes principes moraux, mon sens de la justice, m'ont toujours poussé vers une conduite dont la base est le respect à autrui et dans laquelle toute idée préconçue gardant rapport avec la haine envers ceux qui sont jaunes, noirs, blancs ou juifs, a été inexistante. Les (ou l') auteurs se trouvent certainement parmi ceux que je n'ai pas pu accepter dans ce pavillon

mexicain du fait, soit de leur manque de probité morale, soit de leur impossibilité de réunir les conditions requises. Il est bien regrettable, de toute façon, qu'une personne jeune appartenant à ce qu'on pourrait appeler « une élite » puisse employer le mensonge et la calomnie avec tant d'adresse.

Dr. Leonardo Silva
ESPINOSA
Directeur de la Maison du Mexique, Paris.

(1) Le Journal mexicain « Siempre » que nous avait adressé un groupe d'étudiants résidant à la Cité Universitaire et que nous avons cité dans notre dernier numéro, faisait état de discriminations à l'égard des étudiants de couleur à la Maison du Mexique.

Un travail indispensable

J'ai fait connaître notre revue au responsable de la M.J.C. du village voisin, Montbazin (Poussan n'en possède pas encore), qui l'a immédiatement adoptée. Je suis exploitant viticulteur. Le milieu rural est, en général je crois, assez peu ou mal sensibilisé sur les problèmes du racisme ; localement, nous n'avons pas de difficultés particulières à ce sujet ; il n'en reste pas moins vrai qu'un travail de formation et d'information reste indispensable. Je tiens par conséquent à participer à votre action quoique la mienne soit bien limitée.

Jean THERON
34 - Poussan.

IL NOUS FAUT

A notre récente Conférence nationale, dans la discussion qui suivit le rapport d'Albert Lévy, sur le développement, l'implantation et le rayonnement du M.R.A.P. — et à propos de l'appartenance des responsables à divers partis —, un de nos amis a dit que la vocation du M.R.A.P. n'est pas révolutionnaire. Je crains une équivoque. Et pour ma part je pense que le sens où l'on maintient le mot révolutionnaire est trop étroit pour l'homme de notre temps.

La distance supprimée depuis que l'espace n'est plus qu'un temps toujours plus court, les peuples dits sous-développés, sans cesse plus misérables et plus denses, prenant conscience des énergies, des richesses qui leur appartiennent et qu'ils ne possèdent pas ; sur le domaine de la civilisation qui se propose souveraine et se prétend bienfaitrice, l'affrontement des intérêts étroits, aveugles, affectant jusqu'aux rapports socialistes, me font une évidence qu'il ne nous sera bientôt laissé en alternative de présent ou très proche avenir, que d'aimer ou périr.

Mais **aimer**, c'est retrouver dans une implication contemporaine, le sens évangélique du prochain. Aimer, sous le pouvoir du technocrate et des puissances infernales, c'est « institutionnaliser » la fraternité. Je m'explique.

L'individu, l'homme-individu est très vieux. Las de ses imaginations, des ses désillusions, religieuses, politiques, scientistes, économiques — volontiers il se repose, se réfugie dans de courtes, étroites perspectives ou assurances de confort, de plaisir, sinon boudeur, certain. Les Beatles, la T.V., la voiture, les congés : divertissement pascalien.

AIMER OU BIEN PÉRIR

Mais le corps des hommes n'est pas sorti de l'enfance ; il est ce sale gosse qui joue encore à la guerre parce qu'il ne sait pas encore ce que serait définitivement **mourir**. Combien de temps lui reste-t-il offert pour mûrir au sens de la communauté, qui le peut dire !

La découverte de la solidarité de **survie** obligatoire, pressante ; la fraternité, vérité efficace, voilà la nouvelle, la nécessaire Révolution.

Je concrétiserai plus humblement.

Quand moi, professeur, je ferai grève pour que les employés des Nouvelles Galeries aient dans ma ville un salaire décent ; quand dans chaque département, une « Union » syndicale établira la défense des plus humbles intérêts sur le dévouement de tous les autres ; quand le haut fonctionnaire ou l'ingénieur de Saclay concevra la défense du niveau de vie du paysan breton ou de l'émigrant clandestin portugais, comme la sienne ; alors par un syndicalisme redevenu **révolutionnaire** seront en vue des temps nouveaux de l'homme.

Quand la démocratie qui se perd dans l'équivoque de libertés individuelles qui ne sont plus que celle de l'habileté-mensonge, se renouvellera et réhabilitera par l'exercice effectif, l'exigence des **responsabilités** ; quand par le fait et l'honneur de cette responsabilité civique dans le politique comme dans l'économique et le social, valeur sera rendue ou donnée aux mandats et aux charges et que l'élite du privilège sera promue élite du dévouement ; alors, par la fraternité première du travail et de la nation, seront possibles les unités continentales en marche vers l'unité humaine.

BRUTUS, est l'une des cinq nouvelles publiées en un petit volume à Prague, en 1959, sous le titre *Une Vie de chien*, par Ludvik Askenazy, avec des illustrations d'Ota Janeček d'une pseudo-naïveté savoureuse. La guerre et l'occupation hitlérienne des pays tchèques tendent leur cruelle toile de fond à l'arrière-plan de ces cinq textes magistralement tracés, d'une plume aussi précise que familière, par l'un des plus adroits prosateurs de la Tchécoslovaquie d'aujourd'hui. Avec un art de l'évocation des êtres et des situations qui n'est pas sans rappeler le talent souriant de Karel Capek conteur, Askenazy nous donne ici tout ensemble la mesure de sa profonde humanité, le verdict de sa haine viscérale mais toujours lucide pour le racisme en chemise brune aux années atroces de 1939 à 1945, et aussi, à chaque page, le réconfort de cet humour rêveur et mélancolique dont il a le secret. Il n'est guère d'écrivains de Ludvik Askenazy où de ce triple accent ne sonne le cristal de sa phrase d'ordinaire dense, courte, toujours grosse des réflexions qu'elle déclenche et longuement prolonge chez son lecteur. C'est que l'écrivain — gendre du romancier Heinrich Mann — put faire, jeune homme, provision d'expérience des hommes dans des conditions tragiquement instructives puisqu'il participa à la guerre antifasciste dans une unité de tanks de l'armée tchécoslovaque de libération formée en U.R.S.S. En tout cas, il y a fort à parier que le bonhomme-narrateur d'*Une Vie de chien* exprime une philosophie

chère au cœur d'Askenazy lorsqu'il énonce, avec bon sens et modestie : « **Quand quelqu'un fait le malin à cause de son savoir, c'est qu'il n'en sait pas très long, vous pouvez en mettre la main au feu. Celui qui commence à en connaître un bout, loin de bomber le torse, il se fait des cheveux, voilà.** ».

Marcel AYMONIN



BRUTUS

QU'IL est beau de servir — se dit Brutus, berger allemand — qu'il est noble de porter un petit panier ! En n'allant pas plus vite que ça, j'ai des chances de faire durer le plaisir.

Le chien Brutus, berger allemand, descendait sans hâte la rue Humboldt, dans le quartier de Vinohrady. L'air passablement distrait, il regardait droit devant lui. Entre ses dents se balançait un minuscule cabas d'osier dans lequel il y avait deux croissants ordinaires, trois cigarettes enveloppées dans un morceau du journal *Der Neue Tag*, plus un méchant chou-rave noir, un rien pourri.

L'idée lui vint de sa maîtresse et de l'instant où il allait lui tendre le panier. Restaient trois immeubles et des tas de marches à grimper. Ensuite, le faible grincement de la porte. Soyeuse ferait un signe de tête et ce hochement contiendrait tout ce à quoi un chien a droit quand il a rapporté la corbeille, outre que c'est la guerre et qu'on a faim et qu'il y a quand même la gentillesse et la fidélité...

Cependant, ce ne fut pas Soyeuse qui vint ouvrir. La porte livra passage à une sorte de nabot fripé et poudreux, puant l'édredon moite et la marmelade de rutabaga ; ayant buté dans ce personnage à quatre pattes qu'il n'avait pas vu, il sursauta et s'empressa de dévaler l'escalier à une vitesse qui donna grosse envie à Brutus de se lancer à ses trousses. Brutus méprisait tous ceux à qui il faisait peur — il les reconnaissait sans jamais se tromper. En fait, il les laissait tranquilles : ils étaient toujours trop nombreux.

Il s'engouffra par l'huis entrebaillé et entendait Soyeuse qui pleurait. Il lui apporta croissants et cigarettes — les premiers surtout, car il vivait dans la croyance que les gens pleurent essentiellement parce qu'ils ont faim. Comme à l'accoutumée, il s'assit en face d'elle et la dévisagea du regard-de-chien-fidèle, dans lequel il y a évidemment bien plus que de la fidélité ; une volonté d'action et une vaste gratitude en échange de pas grand'chose.

— Je vous dis grand merci, berger allemand, proféra Soyeuse aux yeux rougis.

Alors il déposa le petit panier à ses pieds et sentit, avec l'instinct propre à ses pareils, que le particulier

au teint jaune qui empestait le duvet mouillé n'aurait pas dû venir. Non seulement il avait peur — se dit-il — mais il sentait mauvais.

Brutus n'entendait rien à la paperasse et il ne savait pas lire. Il ne comprenait pas que ce bonhomme n'était qu'un malheureux employé de rien du tout dont l'office consistait à distribuer des condamnations à mort. Sur la table de la cuisine, voisinant avec une tasse de café d'orge refroidi, était étalé un bout de papier sur lequel il y avait :

« Par ordre de l'Adjoint au Reichsprotektor de Bohême-Moravie, il est interdit à toute personne n'ayant pu faire la preuve de son origine aryenne de garder en sa possession des animaux domestiques, notamment chiens, de race pure ou non, chats (ou chattes), voire singes, lapins, cochons d'Inde, souris blanches, loirs et autres mammifères ; de même, oiseaux domestiques, à savoir : poules, pintades, tourterelles et autre volaille, ainsi que perroquets, canaris, colibris, perruches, chardonnerets et autres oiseaux ; outre les poissons d'aquarium et autres, le cas échéant, serpents, lézards, tortues et reptiles divers.

« Les animaux ci-dessus énumérés seront remis, contre délivrance d'un récépissé, les 18, 19, 20 et 22 courant au centre de ramassage de Prague-Troja. Le présent arrêté fait droit aux nombreuses requêtes spontanées émanant des associations protectrices des animaux comme de l'ensemble du public demandant, à juste titre et depuis longtemps déjà, qu'il soit mis un terme à l'assassinat rituel de bêtes innocentes, ainsi qu'aux manifestations de sadisme, sodomie et toutes autres formes de tourments.

« Pour copie conforme, signé : K.H. Frank, Dionyzius Koza - Filipovsky, docteur en droit. »

— Il est question de toi là-dedans, fit Soyeuse d'une voix douce, un peu enrouée, tu es un chien célèbre, le Protecteur lui-même va te prendre en charge !

Au son de cette voix, Brutus comprit qu'en vérité elle n'avait pas cessé de pleurer et qu'au fond d'elle-même elle pleurerait de plus en plus fort...

(Brutus est donc enlevé à Soyeuse, et enfermé, avec des centaines d'autres chiens, dans un local de la SS).

LE troisième jour, tout à coup, Brutus frissonna à l'idée de ne plus jamais revoir Soyeuse. Idée qu'il chassa comme une mouche, d'un seul coup de queue. Tout son après-midi ne fut qu'aboiement, désespéré et furieux, jusqu'à épuisement des cordes vocales et dessiccation du palais. Il n'avait jamais aboyé aussi longtemps, avec une telle persévérance, et lui-même s'en étonnait. Mais il savait qu'aboyer est d'un plus grand secours aux chiens que de couiner : l'aboiement s'en va, tandis que le pleurnichement recuit la peine.

Son nouveau maître avait paru parmi les premiers. Par un vilain crachin qui lui mettait comme des flocons de brume, pénétra dans l'enceinte un riquiqui d'officier au blanc faciès d'albinos avec des yeux bleus, globuleux, qui semblaient constamment fixés à peu près au niveau des genoux et pourtant voyaient tout. N'ayant rien de particulièrement laid ou joli, il était de ceux auxquels on ne prend garde ni dans la foule ni dans un café vide.

Au fond, il s'agissait d'un centre d'entraînement de chiens policiers voués aux missions spéciales, installé dans une belle région boisée, non loin du petit camp de concentration de T... Ce camp n'eut jamais d'effectifs permanents, c'était une simple antichambre des crématoires sur laquelle il y avait l'inscription : *Reinigungsbader* (bains-douches).

Le sélecteur olfactif de Brutus distingua dans le flot diffus de maints effluves fétides plusieurs odeurs dominante, celle de la chair brûlée, celle du savon gluant et celle d'une fumée suffocante qui s'imprégnait de la résine des forêts pour l'emporter dans les nuages avec des molécules de carbone qui avaient été un corps humain.

Seulement, rien de tout cela ne troublait le berger allemand, lequel recevait une nourriture aussi régulière que copieuse. Au reste, il travaillait peu et prenait plutôt du bon temps. Les séances de dressage — deux par jour, avant son premier repas et après le dîner — visaient uniquement à lui apprendre une fois pour toutes qui était son maître, et qui les rivaux dudit maître. Les premiers jours seuls furent laborieux. Un homme en camisole rayée venait alors lui passer une muselière à clous. L'ayant attaché à un piquet, il se moquait de lui comme seul un homme peut se gausser d'un chien. →

Brutus, dont nous publions aujourd'hui de larges extraits, a été édité aux éditions Artia de Prague, dans une traduction française de Marcel Aymonin.



Dessin d'Eugène Dubreuil

BRUTUS

→ s'amusait à lui glisser une écuelle d'eau qu'il lui retirait avant que Brutus ait pu se désaltérer; pour finir, il en jetait le contenu sur la terre détrempée de cette contrée marécageuse que, pour cette raison, les vieux ouvrages de géographie appelaient fagnes.

Ou bien il le cinglait avec une gaule verte et flexible, histoire de se tordre tandis que Brutus pleurait d'humiliation.

Brutus grava ainsi dans sa mémoire les rayures de la casaque avec son odeur, devenues l'objet d'une haine qui le rongea jusqu'à la moelle de ses os canins. Et il sut que, chaque fois, le salut lui viendrait du gringalet en tenue verdâtre qui, chaque fois, réprimandait sévèrement son tortionnaire et le châtiât séance tenante; puis détachait Brutus, lui enlevait la muselière à pointes, le flattait et lui tendait un morceau de sucre. Sans compter qu'on voyait combien il était indigné, voire navré de l'injuste traitement infligé à son chien. Ceci enchantait Brutus beaucoup plus que le sucre et c'était incomparablement plus délectable.

Quand, trois fois de suite, Brutus eut bondi à la gorge de l'homme en camisole, celui-ci ne reparut plus jamais. L'officier malingre qui avait nom Horst apprit encore au berger allemand à suivre une piste et à retrouver parmi toutes les odeurs principales, celle qui importait, l'odeur des gens qui ont peur. Ce fut là sa besogne, moyennant quoi il avait droit à son bout de viande. C'était devenu un étrangleur bien entraîné.

(Puis Brutus est affecté à la réception des convois de déportés et à leur acheminement vers la chambre à gaz.)

BRUTUS et le dobermann bleu étaient chargés des traînards. Tâche pleine d'intérêt, qui leur permit de s'en payer tout à leur fantaisie. De ceux qu'ils venaient flairer, pas un qui ne se remit sur ses pieds, à moins qu'il ne fût déjà mort. Si d'aventure quelqu'un faisait le mort, un coup de croc dans le mollet suffisait, à l'instant il reprenait goût à la vie.

— Attrape celui-là sous le sapin, lança dans un coup de gueule au dobermann bleu Brutus, qui était son ancien dans le service. Moi, je vais attendre cette ombre là-bas qui va déboucher au clair de lune, dans le tournant du chemin.

L'ombre se déplaçait lentement, en titubant, tantôt happée par le fossé, tantôt s'allongeant démesurément à flanc de coteau. Egorgeur consommé, Brutus n'ignorait point que seules les ombres disparaissent, pas les créatures humaines. Une colère atroce en lui s'amoncelait, à cause de cette lenteur, de cette faiblesse, de cette infection. Il gémit doucement, gratta un peu la neige crissante pour mieux sauter. Il s'enleva avec un aboiement terrible et, percevant la puanteur honnie, renversa sa victime au sol. Il demeura un moment debout au-dessus d'elle, la respiration brûlante et passionnée, tout à l'infinie volupté que procure la puissance. Ensuite il enfonça ses dents dans une cuisse et sentit la saveur salée, familière du sang humain.

La silhouette s'unit avec son ombre, et les deux confondues, ne firent rien de plus qu'une pauvre pelote, sombre et navrante, un petit tas douloureux.

— Je vais le flairer, se dit Brutus. Longuement. Arracher un lambeau de sa camisole, lui faire sentir encore une fois mes crocs. Je ferai seulement mine d'aboyer, j'ai le gosier sec. Et le gel refige les flaques d'eau.

Soudain, comme, dans la montagne, une source qui dévale d'un rocher, un autre effluve, oublié, s'éleva de la forme gisante pour l'envelopper violemment. Et ce flot l'emporta comme une crue irrésistible, l'inonda de tous les parfums, de toutes les senteurs et de la vie qu'il vivait et des vies passées, réelles ou rêvées au bout des flammes du foyer. En songe il se voyait approchant d'un gîte hu-

main fait de troncs enfumés, à moins que ce ne fût peut-être une caverne, et celui qui l'attirait à l'intérieur avait une voix de basse qui empestait le bouc et le poisson. De sa paume il le touchait, et lui ne mordait pas cette main.

Puis il rêva qu'il était un pauvre chiot de rien du tout, aveugle et sans défense, et qui sentait le goût d'une marmelle. Et la tendre moiteur de sa mère.

Après quoi il eut l'impression de monter des marches dans une maison qui comptait bien des étages dont l'un embaumait le lait longtemps bouilli, l'autre était le royaume d'une poussière fine, tandis que le troisième dégageait une fragrance de savon au lilas, de douce sueur et de laine de brebis que les gens tissent pour en faire des étoffes. Ce parfum-ci rappelait la fourrure de Livia, mère de Brutus, qui avait, dans son jeune temps, gardé les moutons en Calabre.

Alors il comprit ce qui était advenu, et qui était couché devant lui.

Soyeuse, pensa-t-il, et en même temps la camisole? Ces deux odeurs ne vont pas ensemble...

Il attendit que le son de la voix complétât le parfum. Mais, dans un océan de clarté lunaire, la femme gisait immobile, la face d'une blancheur de lait, les paupières baissées comme des jalousies, et les cheveux coupés si ras qu'ils ne pouvaient se confondre avec la neige.

Je vais m'asseoir auprès d'elle, se dit Brutus, et je ne la quitterai pas. Elle dégage de la vapeur et celle-ci est chaude. Je vais l'aspirer et la savourer.

La raffût de la meute au loin diminuait. Sur la laie forestière, à trois reprises, le dobermann bleu aboya son signal, puis il attendit. Brutus cependant ne répondit pas.

Les gens étaient arrivés à proximité d'une guérite rayée sur laquelle flottait un fanion à croix rouge. Là restèrent les vieux et les enfants — ils n'étaient pas nombreux — pénétrant un à un, encouragés avec douceur, dans une spacieuse salle d'attente claire où déjà se trouvaient deux vieillards ou deux petits, ou bien une vieille personne et un enfant. Assis sur des divans de peluche rose, dans des fauteuils profonds et confortables, sous des tableaux au cadre doré et un lustre en cristal de Bohême, ils contemplaient la porte blanche capitonnée qui menait au-delà. Derrière cette issue, il y avait une fosse et un homme tenant un revolver avec lequel il abattait chaque expectant invité à passer du salon d'attente dans le cabinet de consultation.

Pendant ce temps-là, dans une autre antichambre rappelant vaguement une boutique de coiffeur, on tondait le crâne de ceux qui avaient encore des cheveux. C'était l'invitation à la chambre à gaz, où ils entraient ensuite les bras levés, non qu'ils se rendissent, mais pour qu'on pût en entasser davantage à chaque fournée. Ils mouraient tondus mais pas lavés. Et la meute leur aboyait un requiem.

Seul Brutus n'en était pas. Il était demeuré assis près d'elle, frissonnant, tout gris d'un gris de loup, transi sous les longs poils.

Alors, Soyeuse ouvrit ses yeux fatigués à mort et vit au-dessus d'elle un loup affamé. Elle eut le temps de distinguer la gueule abominable et, luisantes, avides, les deux flammes glauques des prunelles du fauve. C'est pourquoi elle supplia son cœur de s'arrêter, et son vœu fut exaucé.

De temps immémorial, les chiens hurlent à la lune, souvent sans la moindre raison. La femelle de Finlande entendit ce cri prolongé; elle l'écouta un moment, les oreilles hérissées, après quoi elle posa son ferme arrière-train sur la neige tôle et hurla de conserve.

Mais le hurlement des chiens ne volera jamais jusqu'à la lune; c'est une autre planète et les voix de la terre restent au niveau de la terre. Le rire comme les pleurs, le cri des nouveau-nés et le râle de la fin.

VARIÉTÉS



1^{er} professeur juif : « On vient encore nous arrêter. »

2^e professeur juif : « Mais non, c'est le successeur du professeur Einstein. »

Dessin paru dans le Daily Express (Londres), en novembre 1933.

BÊTE ET MÉCHANT

Nous ne voulons pas des Philippines. Nous ne voulons que les Iles Philippines. Ces îles sont incroyablement riches; malheureusement, elles sont infestées de Philippines. Il y en a des millions et il est à craindre que leur extinction soit lente...

Les méthodes guerrières anglo-saxonnes ne s'appliquent pas aux Philippines. Un peu de corruption, un peu de trahison, quelques embuscades et nous mettrons la main sur les chefs qui nous résistent. Puis, au lieu de les tuer de la façon habituelle, il serait peut-être bien de les torturer. Les Espagnols ont laissé dans les cachots de Manille quelques installations utiles. Le chevalier, les poucettes, l'épreuve du feu, l'épreuve du plomb fondu, plonger les prisonniers vivants dans l'eau bouillante, leur briser les os grâce à d'ingénieux instruments de torture, voilà quelques méthodes qui impressionneraient les Malais et qui leur montreraient que nous parlons sérieusement. Cela peut sembler de l'humour noir à nos lecteurs les plus sentimentaux. Ce n'en est pas. C'est une dure vérité. *The Argonaut* (San Francisco) janvier 1899

CONNAISSEZ-VOUS LES ARABES ?

Avec la décolonisation, ce qu'on nomme le monde arabe est apparu dans toute sa complexité. Ce monde, au regard du profane étranger, voire même arabe, présente un aspect monolithique. Il est fait pourtant d'aspects contradictoires. Le sujet est vaste et les questions que nous posons n'ont d'autre but que d'éveiller l'intérêt de nos lecteurs pour ce monde méconnu, souvent décrié ou au contraire glorifié en bloc.

Voici donc dix questions. A chacune correspond un coefficient. Si vous avez plus de 15, c'est très bien, au-dessous de 10, vous avez (presque) tout à apprendre. Entre les deux, vous vivez à l'heure de la décolonisation.

1. Les Arabes et les arabisés représentent environ le 1/6 des musulmans dans le monde. OUI NON 3
2. Le prophète de l'Islam, Mohammed, est apparu au X^e siècle de l'ère chrétienne. OUI NON 1
3. Sur le plan ethnique, 95 % des Egyptiens sont des Arabes. OUI NON 3
4. Les 100 millions de musulmans d'Afrique sont des Arabes. OUI NON 1
5. Le Maghreb (Afrique du Nord) est peuplé d'Arabes. OUI NON 1
6. Une grande partie des juifs originaires du Maghreb sont des Arabes. OUI NON 3
7. Les Turcs et les Iraniens sont des Arabes. OUI NON 1
8. On parle le même langage de Tunis à Bagdad. OUI NON 2
9. La Ligue des Etats arabes a été fondée en 1956. OUI NON 3
10. La religion musulmane, qui est celle de la majorité des Arabes, reconnaît comme prophètes Abraham et Jésus. OUI NON 1

Délices du monde entier

SALADE MALGACHE

Mettre dans un saladier du piment écrasé. Arroser de vinaigre. Couper en morceaux quelques bananes, quelques tranches d'ananas et deux mangues. Bien mélanger et servir glacé.

AVEZ-VOUS GAGNÉ ?

Voici les résultats du tirage des bons de soutien du M.R.A.P., qui a eu lieu au gala du 19 décembre :

UN GRAND VOYAGE POUR DEUX PERSONNES :

Au choix : une croisière en Méditerranée ; le 1^{er} Mai à Moscou ; quinze jours en Israël ; une semaine aux Canaries.
N° 103.622.

UN POSTE DE TELEVISION PORTATIF :

N° 103.032.

UN MAGNETOPHONE :

N° 63.605.

UNE COLLECTION COMPLETE DES ŒUVRES D'EMILE ZOLA :

N° 125.155.

UN BON D'ACHAT DE 500 F AU « BAZAR DE L'HOTEL DE VILLE » :

N° 141.537.

UNE CAMERA :

N° 877.701.

UN APPAREIL PHOTO :

N° 68.668.

UN POSTE A TRANSISTORS :

N° 85.748.

UN LIVRE D'ART :

N° 0780 - 2.496 - 21.817 - 28.938 - 38.610 - 41.284 - 41.907 - 47.987 - 50.554 - 62.937 - 64.548 - 64.550 - 65.600 - 69.798 - 69.799 - 71.460 - 89.531 - 122.092 - 143.097 - 151.396.

UNE MALETTE DE CAMPING :

N° 16.183 - 21.820 - 64.065 - 124.780 - 133.595 - 137.584 - 163.333 - 163.334 - 163.402 - 163.403.

UN DISQUE 45 TOURS :

N° 13.344 - 22.426 - 24.544 - 43.660 - 77.835 - 87.551 - 99.702 - 104.924 - 114.482 - 115.159 - 135.585 - 137.120 - 137.517 - 137.519 - 137.520 - 139.621 - 145.861 - 147.461 - 156.391 - 161.550.

UN DISQUE 33 TOURS :

N° 2.061 - 14.380 - 17.903 - 24.626 - 33.409 - 52.940 - 77.471 - 89.316 - 134.025 - 155.059 - 163.251.

UN LIVRE :

N° 2.078 - 4.126 - 9.555 - 9.575 - 9.571 - 9.574 - 10.742 - 11.445 - 12.121 - 13.067 - 13.068 - 13.800 - 15.815 - 20.232 - 20.550 - 25.555 - 25.918 - 26.595 - 26.600 - 28.186 - 29.035 - 29.151 - 30.705 - 31.347 - 32.747 - 32.752 - 33.297 - 35.982 - 38.606 - 43.940 - 44.105 - 45.811 - 45.919 - 45.920 - 46.293 - 46.381 - 47.986 - 48.089 - 48.358 - 49.617 - 49.618 - 50.177 - 50.552 - 54.941 - 58.871 - 59.204 - 62.206 - 62.837 - 63.029 - 63.779 - 65.319 - 65.662 - 65.666 - 70.776 - 71.008 - 71.121 -

72.540 - 73.709 - 75.028 - 75.030 - 75.309 - 78.366 - 80.700 - 88.172 - 88.276 - 89.650 - 90.153 - 91.077 - 94.826 - 109.455 - 110.464 - 112.452 - 112.469 - 112.470 - 113.638 - 117.905 - 120.998 - 124.221 - 124.772 - 124.810 - 129.608 - 129.609 - 129.610 - 132.747 - 133.265 - 136.422 - 137.621 - 137.656 - 138.640 - 138.626 - 138.637 - 142.299 - 143.926 - 155.984 - 161.287 - 164.158.

UNE LITHOGRAPHIE EN COULEURS :

N° 40.261.

UN DICTIONNAIRE LAROUSSE :

N° 87.838.

FLACONS ALCOOLS :

N° 5.016 - 7.046 - 10.049 - 10.050 - 12.130 - 15.661 - 16.681 - 20.572 - 21.645 - 22.390 - 29.150 - 30.877 - 35.957 - 41.606 - 41.614 - 44.434 - 49.504 - 61.629 - 71.949 - 73.365 - 74.611 - 86.687 - 86.688 - 109.613 - 121.090 - 132.519 - 132.520 - 133.875 - 137.516 - 140.218 - 153.975 - 158.621.

UNE BOUTEILLE DE VODKA :

N° 150.766 - 48.260.

UN POISSON MECANIQUE (jouet) :

N° 115.159.

UN LIVRE POUR ENFANT :

N° 9.936 - 12.519 - 13.289 - 13.821 - 14.206 - 14.210 - 18.230 - 20.460 - 22.429 - 23.000 - 23.102 - 23.105 - 25.995 - 26.466 - 26.830 - 26.992 - 27.135 - 27.182 - 28.934 - 29.393 - 29.394 - 29.395 - 30.965 - 32.466 - 32.853 - 33.510 - 34.802 - 38.115 - 39.136 - 41.268 - 41.552 - 42.308 - 44.511 - 45.593 - 49.037 - 50.206 - 50.271 - 50.275 - 52.156 - 52.484 - 53.548 - 58.459 - 65.029 - 65.661 - 66.585 - 70.898 - 71.948 - 72.901 - 73.415 - 75.415 - 78.135 - 79.111 - 87.154 - 87.155 - 87.841 - 91.199 - 92.200 - 92.782 - 99.135 - 102.387 - 103.288 - 103.801 - 109.493 - 118.852 - 118.853 - 114.248 - 114.249 - 121.697 - 126.771 - 129.604 - 132.517 - 136.056 - 137.267 - 144.401 - 148.596 - 150.051 - 151.667 - 153.477 - 154.352 - 154.353 - 154.454 - 156.547 - 161.637.

UN FLACON LAQUE POUR CHEVEUX « ROJA NET » :

N° 26.860 - 29.835 - 44.456 - 65.611 - 78.367 - 86.054 - 94.612 - 108.987 - 113.640 - 134.160 - 160.172 - 164.520.

UN TUBE CREME SOLAIRE BIOTHERM :

N° 21.093 - 23.101 - 25.771 - 48.615 - 75.531 - 101.335 - 133.741 - 138.105 - 143.084 - 163.640.

Tous les numéros se terminant par 92 gagnent un abonnement d'un an à « DROIT et LIBERTE ».

(Si le gagnant est déjà abonné, il est invité à en faire bénéficier une tierce personne.)

FABRIQUE DE PRET A PORTER MASCULIN

Smokings Petites

Gilles ESTIER

mesures

Conditions spéciales aux lecteurs de D.L.

100, rue Vieille-du-Temple, Paris-3^e
Tél. 272 46-03

CONNAISSEZ-VOUS LES ARABES ?

(Réponses de la page 41)

- OUI. Il y a environ 80 millions d'Arabes et d'arabisés sur quelque 400 millions de musulmans.
- NON. C'est au VII^e siècle qu'est apparu le prophète de l'Islam.
- NON. Ethniquement, les Arabes représentent environ 6 % des Egyptiens qui sont, dans leur grande majorité, d'origine copte.
- NON. La majorité d'entre eux sont d'ethnie non arabe. L'Afrique Noire compte par exemple quelque 40 millions de musulmans.
- NON. La plupart des Nord-Africains sont d'origine berbère.
- NON. On estime généralement que ce sont des berbères judaïsés, mais certains pensent qu'il existe nombre de juifs qui ont été berbérisés.
- NON. Ils sont musulmans dans leur majorité, mais ils ont conservé une singularité ethnique, linguistique et culturelle telle qu'on ne peut pas les considérer comme arabisés.
- NON. La langue arabe — dans laquelle est écrit le Coran — a subi des déformations. On peut dire que la langue est commune mais que les langages — proches pourtant les uns des autres — sont différents.
- NON. C'est en 1945 qu'a été fondée la Ligue des Etats arabes.
- OUI. Effectivement, il est écrit dans le Coran qu'Abraham et Jésus sont des prophètes.

Imprimerie COTY, 11, r. Ferdinand-Gambon
La directrice : Sonia BIANCHI.

DROIT ET LIBERTE, SES ANNONCEURS ET SES LECTEURS

NOTRE revue vient de passer brillamment le cap de son premier anniversaire depuis sa transformation en une formule jeune, dynamique, riche de documentation et d'information.

La modernisation de **Droit et Liberté** correspond à une nécessité de notre époque. Elle permet une lecture plus agréable, une présentation soignée, un magazine que l'on peut conserver dans sa bibliothèque et qui peut toujours servir pour toute recherche de documentation antiraciste.

Cette modernisation, avec l'apport de publicité que la nouvelle formule permet de développer, ne doit pas masquer les charges plus grandes qui pèsent sur la vie de la presse. D'autres publications plus importantes que la nôtre, aux moyens supérieurs aux nôtres, n'y résistent pas et se voient dans l'obligation de suspendre leur parution ou de limiter leur action.

Les militants du M.R.A.P. et les nombreux amis qui soutiennent notre revue ne sont pas sans connaître les dangers qui peuvent peser sur l'existence de **Droit et Liberté**.

Pour pallier ce danger réel, la solution consiste en une augmentation massive de la diffusion auprès de nouveaux lecteurs, l'accroissement substantiel du nombre d'abonnés ainsi qu'un apport publicitaire important de la part de nos amis annonceurs.

Déjà 1967 a préparé la voie à ces objectifs et nous souhaitons qu'avec l'aide de tous nos amis, 1968 voie la réalisation heureuse du but que nous nous sommes assignés.

Droit et Liberté constitue le seul moyen de lutte et d'information contre toutes les formes de racisme, contre l'antisémitisme et pour la paix.

Dans le répertoire qui suit, nous fournissons la liste des annonceurs qui nous ont accordé leur publicité en 1967 et nous demandons à nos lecteurs que pour leurs achats, ils leur accordent la préférence.

A tous, lecteurs et annonceurs, nous offrons nos meilleurs vœux pour 1968.

Bernard KORSAKISSOK.
Chef de Publicité

AMEUBLEMENT

STEINER, 63-67, Bld Raspail.

GALERIES BARBES, 55, Bld Barbès (18^e).

PIERMONT, 80, Av. du Général-Leclerc.

CALDA, 120, Fg du Temple (11^e), 88, rue de Rivoli (1^{er}).

LE MEUBLE 148, 148, avenue Emile-Zola.

LE MOBILIER DE L'ILE-DE-FRANCE.

HENRI SCHWARTZ, 24, place Duplex (14^e).

ARTS MENAGERS

DAVID et FILS. Poissy et Saint-Denis.

ARTICLES DE SPORTS

LE REFUGE, 44, rue Saint-Placide, Paris (6^e).

ASSURANCES

LA CONCORDE, 5, rue de Londres (9^e).

BONNETERIE

FRA-FOR, 1, cours Jacquin, Troyes (Aube), (BABYGRO).

CHASSEURS

PIEDS SENSIBLES, 81, rue Saint-Lazare; 85, rue de Sèvres; 53, Bld de Strasbourg.

CARVIL, 22, rue Royale (8^e); 67, rue Pierre-Charron (8^e); 135, Bld Saint-Germain (6^e); 87, Av. Paul-Doumer (16^e).

CITY 55, 55, Chaussée d'Antin (9^e).

CHEMISERIE-BONNETERIE

MARCY, 129, rue d'Aboukir (2^e).

BEREL, 12, rue de Sèvres (6^e).

DISQUES

BOITE A MUSIQUE, 133, Bld Raspail (6^e).

DECORATEURS

J. LEON et R. ROSKER, 11, place des Vosges, Paris (4^e).

Eaux MINERALES

PERRIER, eaux minérales, Soissons.

BIERE ZYWIEC, WODKA WYBOROWA, 12 à 25, avenue du Petit-Chateau, Paris-Bercy.

EDITIONS

EDITIONS JULLIARD, 32, rue de l'Université.

LAROUSSE, 144, Bld Raspail (6^e).

FERNAND NATHAN, 9, rue Méchain (14^e).

CERCLE DU LIVRE PRECIEUX, 6, rue du Mail (2^e).

TEMOIGNAGE EDITION DIFFUSION, 49, rue de Richelieu (1^{er}).

EDITIONS DU SEUIL, 27, rue Jacob (6^e).

NAGEL, 5, rue de Savoie (6^e).

JEUNE AFRIQUE, 51, avenue des Ternes.

EUROPE 21 rue de Richelieu (1^{er}).

C.D.L.P., 142, Bld Diderot (12^e).

LES EDITIONS DU PAVILLON, 5, rue Rollin (5^e).

EDITIONS MASPERO, 1, place Paul-Painlevé (5^e).

ROBERT LAFFONT, 6, place Saint-Sulpice (6^e).

CERCLE DU BIBLIOPHILE, 2, rue Trézel, 92-Levallois-Perret.

EDITIONS LA FARANDOLE, 3, Cour du Commerce Saint-André (6^e).

ALBIN MICHEL, 22, rue Huyghens (14^e).

LES EDITIONS VAILLANT, 126, rue La Fayette (10^e).

ESTHETIQUE ET PRODUITS DE BEAUTE

ESTHETIQUE LAURISTON (MARION STERBOUL), 104, rue Lauriston (16^e).

LABORATOIRES RENE RAMBAUD, 35, rue La Boétie (8^e).

FOURNITURES POUR TAILLEURS

MILGROM, 32, rue du Caire (2^e).

RICHFIL, 12, rue du Caire (2^e).

ETS G. BRUNSWICK (doublures soieries), 40, rue des Jeûneurs (2^e).

FOURRURES - HAUTE COUTURE

MAURICE KOTLER, 10, rue La Boétie (8^e).

HERMES, Paris.

FRANCINE CHAILLOT, 9, rue de Passy (16^e).

JOAILLERIE

CERESOLE, 16, rue Royale (8^e).

LIBRAIRIE

CHIKWEMBO, 52, rue de Maubeuge (9^e).

LINGERIE

ROSY.

SIMONE PERELE.

BAS BOULY (Sangène).

BAS DIM.

EMINENCE.

(La suite de nos annonceurs pour l'année 1967 sera publiée dans notre prochain numéro.)

Rainett PARIS



catalogue et liste des dépositaires sur demande à Rainett, BP 233-02 Paris RP